

Les latrines

Makenzy Orcel

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

roman

Les latrines

Makenzy Orcel



MÉMOIRE
D'ENCRER

roman

Les latrines

Makenzy Orcel



MÉMOIRE
D'ENCRER

LES LATRINES

Mise en page : Virginie Turcotte
Maquette de couverture : Étienne Bienvenu
Dépôt légal : 4^e trimestre 2011
© Éditions Mémoire d'encrier

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives Canada

Orcel, Makenzy, 1983-

Les latrines

(Roman)

ISBN 978-2-923713-91-5

I. Titre.

PQ3949.3.O72L34 2011 843'.92 C2011-941526-7

Mémoire d'encrier

1260, rue Bélanger, bureau 201

Montréal, Québec,

H2S 1H9

Tél. : (514) 989-1491

Télec. : (514) 928-9217

info@memoiredencrier.com

www.memoiredencrier.com

Version ePub réalisée par:
www.Amomis.com



Makenzy Orcel

LES LATRINES

Roman



*à ma mère
femme baobab
femme puissante*

*Il y a quelque chose dans l'être
qui ressemble au caca.*
Antonin Artaud

il pleuvait des hallebardes ce vendredi de mai quand on avait baisé dans les latrines, repaire de tout ce qui n'est plus de la priorité humaine, qui se vide de son utilité, de son rayonnement, on s'y masturbe tranquillement, sans crainte d'être vu par Dieu ou par un fou qui viendrait se jeter dans les latrines pour mettre une fin à tout ou tout simplement dont le cul le travaillerait assez au point de l'amener à tomber sur un pauvre homme en train de se masturber sur le nom de toutes les filles du quartier, pour se demander après, à quoi ça sert de se soulager d'une sale eau remplie de je ne sais combien de ces petits êtres microscopiques vivants qui se bousculent, s'entre-déchirent, se cassent la gueule, assoiffés d'une attaque ovarienne quitte à se développer, devenir quelque chose de plus réel, de plus acceptable, mais qui finissent inévitablement sur la dalle, dans cette marre d'urine qui se veut l'unique point de ralliement du quartier, ou dans la poussière jaune des murs effrités des latrines, selon la position du tireur, des êtres nés sur leur fin, dévorés par leur trop plein de désir d'être quelque chose de vrai, de tangible, eh bien ça sert à se soulager, se dit enfin le masturbateur dans un éclat de rire qui lui fait venir des larmes aux yeux, se soulager, forme pronominal truffée de territoires intimes, d'autodérisions, enfin bref, ici à défaut d'autres endroits plus séparés du monde, plus convenables, on se masturbe, on se raconte nos vies, on baise dans les latrines, loin de toute forme de divinité, pour s'évader, être seul, prendre du recul sur tout ce qui est à l'avant-garde, qui bouffe toute la place, se profile à l'horizon, dans les bars, les salles de spectacle, les salons bourrés de toutes sortes de bruits de baisers d'amoureux, de petites fêtes improvisées, minutieusement organisées qu'un pet de chat dépasse de loin en magnificence, de culs qui pètent dans la soie, de chaussures qui se dérobent sous des jambes mortes de trouille, talons aigus chantants sur le plancher en bois franc, piétiné par plus de dix générations, un siècle *et pic*, emphatiques bruits de fausses modesties, de grandiloquences, de regards en coin, mystérieux susurrements suivis de rires de faïence, secs, sacrés dégâts de nicotine, bruits fumants de pulsions, d'éclats de voix mouillées à la simple évocation d'une chose en érection, de verres que la bienséance ou la préséance veulent qu'ils soient remplis à moitié ou entièrement, transportés sur des plateaux par d'infatigables bras qui sans doute font que ça pour gagner leur vie, servis aux dames d'abord, toast, chocs de cristal à la santé de je ne sais quel fils ou fille de beaucoup trop,

d'éclatements de jupes, de gémissements, des amours à la bonne franquette, de bouches sautant d'une joue à une autre, toute bonne chose a une fin, bruits des radoteurs sur la place d'Armes qui inventent toutes sortes d'histoires qu'ils posent sur des visages de toutes sortes, comme on pose un baiser sur je ne sais quelle bouche de quelqu'un qu'on aime à la folie, de craquements de bétons armés, de souffles disparus, de sang qui coule à flots, sang qui se raconte avec des mots fleuves, en mal de mémoire, et d'autres bruits quand tout se tait, quand la vie recommence.

on était voisins, et les voisins ici s'engueulent, renouent, baisent ensemble, se partagent les plats, les coups bas, les naufrages à sec, les draps blancs pour couvrir ceux qui ne sont plus, les saisons de pluie, les blessures de ce corps meurtri, recroquevillé dans une case, au fond du quartier, violé par son père, l'homme qu'elle appelait papa, la disparition de sa mère, je veux dire la mère de ce corps meurtri dans une case, au fond d'un quartier pourri, la seule personne qui lui restait au monde, le seul soleil, enfin bref, on était voisins, il pleuvait des halberdes, la nuit battait son plein dehors, la pluie et la nuit étaient pareilles, denses, le vent dansait dans les branches et tout, d'où viennent ces monstres qui nous pourchassent maman, demandais-je à ma mère qui se tordait de rire en prenant son ventre dans ses bras, c'est pas des monstres mon enfant, c'est la nuit, rien que la nuit, le vent arrachait les vieilles tôles ébréchées des cases, vent fou, glas de nos espérances de bleu, nos journées lumière, vent sur la mer, sur la vie, terre éteinte sous nos courses affolées d'enfants nés de la dernière pluie, vent lugubre sous un ciel tatoué de cerfs-volants, du temps qu'on refuse de voir passer quitte à mourir vieux, vent séchant le sang qui coule le long de tes frêles jambes sous les coups de reins de papa, vent conjugué au temps de tous les vents, les rues étaient noires, eseuillées, témoins oculaires de nos actes manqués, nos manques, ivres morts, les radoteurs de la place d'Armes radotaient, les chiens à défaut d'autre ailleurs dormaient derrière les portes tristes des cases ou dans cette vieille carrosserie abandonnée appartenant à un foutu mécanicien qui s'est fait tirer une balle dans la tête, une affaire louche, l'air était lourd d'eau, la nuit en vol plané sur nos corps à corps, c'était peut-être le jour où j'étais le plus heureux de toute ma putain de vie, ce vendredi de mai dans les latrines, c'était bref, c'était quand même lumineux, c'est tellement mieux parfois dans le feu de l'action qu'on ne s'en veut pas de n'avoir pas assez duré, d'y rester le temps d'un pet, c'est qu'on ne voulait pas être surpris, attirer les projecteurs, ici les gens ils fourrent leur nez partout, se promènent toute la sainte journée dans les latrines, ça va de soi, pour chier, d'autres pour raconter leurs cauchemars, leurs mauvais rêves, il faut être capable de jouir et de faire jouir entre l'éventuelle arrivée d'un chieur et le moment de l'éjaculation, enfin bref, du peu qu'il m'en reste en mémoire, le vent venait d'ailleurs, de loin, de très loin, les rues étaient étrangement perdues dans leur solitude, les chiens se

recroquevillaient derrière les portes tristes des cases, morts de froid, ou se trimballaient dans les poubelles, pour ceux qui n'avaient pas encore dîné, ou aboyaient après des ombres errantes ou des fantômes, *certain animaux peuvent voir des fantômes, des êtres invisibles*, me disait maman, j'étais terrorisé à l'idée que ces êtres existent vraiment, à n'importe quelle heure de la nuit ils pouvaient se faufiler sous ma couverture pour me manger tout cru, il pleuvait des hallebardes, quand il pleut avec du soleil ma mère disait que c'est un zombie qui donne une raclée à sa femme ou c'est Dieu qui va aux latrines, on était voisins, ici le mot *voisin* n'est jamais au singulier, il contient tout un quartier, tout un village, toute une ville, tout un monde, si *monde* est le mot le plus peuplé du monde, on était en mai, en mai ici c'est comme ça, il pleut beaucoup, quand il pleut beaucoup, ça donne diablement envie de baiser, juste baiser, dans un grand lit aussi vaste qu'un terrain de foot, sur les tréteaux des petits commerçants en ville, dans la salle de danse d'un resto, dans les latrines ou ailleurs, peu importe, baiser sans penser à maintenant ni à l'après ni rien.

on s'est rencontrés sur un malentendu, le jour de la fête d'un certain zéro, pardon, héros de l'indépendance, non loin de la place d'Armes, tu portais une robe dont je ne me rappelle plus la couleur, elle devait ressembler à ce qu'elle devait ressembler, pareille à celles que portaient presque toutes les filles de ton âge, à dire vrai je ne me rappelle plus ce que tu portais, comment tu étais, quelle magie nous avait attirés l'un à l'autre, impossible de le dire, je me rappelle t'avoir regardée comme jamais avant je n'avais regardé personne, je me rappelle aussi avoir fait semblant de te prendre pour une autre, au fait je te prenais vraiment pour une autre dont j'aurais été incapable de dire le nom, si par hasard tu me le demandais, mais on ne se parlait pas, on se regardait comme des fous, je veux dire je te regardais comme un fou, comme si c'était mon dernier jour à vivre, et qu'il fallait tout voir, rester planté devant une merveille, enfin je m'étais dit que ça n'aurait pas marché de toute façon, même si on se parlait, même si je savais le nom de cette personne dont tu devais être le sosie ou l'inverse et tout, tu m'aurais sans doute envoyé balader en disant que la majorité des garçons que tu avais déjà rencontrés faisaient la même chose, à savoir te prendre pour une autre ou voir une autre à travers toi, que je n'avais aucune chance de ce côté-là, enfin qu'il aurait été plus intelligent ou plus sympa, comme on dit, d'essayer d'être plus intelligent ou plus sympa, et toutes ces conneries que les très comme il faut de ton espèce débitent quand elles ont à culpabiliser un pauvre gars pour rien, tu me l'aurais dit comme on demande à un accusé ses mains pour le menotter, puis le jeter dans l'isolement, pourtant cette bonne vieille technique ça marchait à chaque fois, approcher la fille en faisant semblant de s'être déjà vus quelque part, dans un bar, une journée récréative à l'école où elle était invitée par une amie d'un de mes amis, à l'église, non je ne vais jamais à l'église, ça me faisait toujours peur la rage avec laquelle les pasteurs criaient le nom de Jésus, ou sur une place quelconque, une place publique c'est mieux, ici tout le monde va sur la place d'Armes, c'est le point de rencontre des gens du quartier, ils viennent à toutes les heures de la journée pour parler, chuchoter, lieu de débats publics, de rassemblements politiques, de tous les commérages, les bancs en béton, courtoisie d'un quelconque ancien maire aussi mafieux que le nouveau, disait-on, n'étaient plus comme avant, je veux dire bien avant, le dernier point de fixation pour les promeneurs du dimanche

ou les amoureux qui n'avaient pas encore découvert que l'amour c'était tout ce qu'il n'y avait pas entre eux, une sorte de vérité sans nom ou à plusieurs versions, car ils étaient tous occupés par les vendeurs de viandes boucanées, de vêtements usagés, de tafia, de bois-bandé *leve sou mwèn*, de redresseurs de zizi, venez-goûter-gratis, et d'autres boissons merveilles pour homme en berne ou en panne sèche, genre *essaie-le et tu vas voir*, le matin comme le soir ça sent une odeur de pisse et de merde, les mégots, les condoms, les vomissures de tuberculeux ou d'alcooliques, les petites culottes abandonnées, déchirées, débris de baisers forcées ou terminées en queue de poisson, les drapeaux blasés ou déchirés, en mal de souveraineté, que le moindre vent défroisse, comme une blessure, il paraît qu'on y allait souvent regarder les passants et ces pigeons étonnants qui ne s'envolent jamais ou presque, même sous la menace des enfants, au fait je ne me rappelle pas vraiment comment on s'est rencontrés.

le quartier ça danse même dans la grisaille, même si ça voit rien, sait pas où il va passer la nuit, se mettre sous la dent, ça danse quand même, s'éclate, comme dans ces moments de grandes réjouissances où il se dégouline sur la place d'Armes, s'entrechoque, se repousse comme les pensées d'un fou, de vrais viveurs, comme si la mort pouvait se noyer rien que dans quelques verres d'alcool, sous les jupes raccourcies des gonzesses, dégageant une odeur de parfum bon marché, les fesses en dos d'âne, elles marchent sur la pointe des pieds, ça doit faire plus chic, font les cent pas et piaillent comme des poules, les hommes n'arrêtent pas de faire le coq, les poches bourrées de rien ou de quelque chose d'autre, ciel tatoué de banderoles et de confettis aux couleurs nationales lancées dans l'air, partout portraits du président, bras ouverts pour mieux les fermer, les serrer autour du cou de ceux qui le flattent, le prennent pour Dieu, le sauveur, c'est la fête du zéro, le DJ assure, les corps se déballe, se cherchent, se repoussent, défoncés, la musique mange les tympanes des haut-parleurs, un free-style atomique, un brassage de rythmes et de couleurs, ceux qu'on appelle les vauriens, les va-nu-pieds, ils sont là, ils dansent aussi, ils s'éclatent, la rue est le seul espace intime, la seule île qu'ils ont toujours eue, et pour peu que cela puisse leur servir de consolation, se battent rien que pour un bout de rien, bardent les murs de graffiti favorables au président ou de leur pisse, chient dans les égouts sous les yeux indifférents des passants qui ont assez d'emmerdes comme ça dans leur putain de vie pour s'occuper d'un vaurien qui chie dans un égout à ciel ouvert, ils n'en ont rien à foutre les passants, tout ce qu'ils demandent c'est de les laisser passer tranquillement, enfin bref, faut tout fermer, plier, emballer, ramasser, nettoyer, les ordres sont formels, stricts, et doivent être suivis à la lettre, c'est la fête du grand zéro, grand héros libérateur, ça ne doit pas être piètre, ça doit être grand ou presque, il y a les autres qui nous regardent toujours derrière leurs masques, avec des yeux de censeur, des yeux de quelqu'un pour qui un élève c'est celui qui doit endosser toutes les conneries du maître, non sans épier les rapaces de la mairie, deux ou trois cordonniers se pressent de bricoler quelques chaussures, ça va de soi, c'est la fête, faut se chausser beau, avoir un peu de sous, il en faut, juste un peu plus que d'habitude, les prix ne sont plus les mêmes, c'est la fête, c'est comme ça, le verre de tafia qu'on achetait à tant avant passe à plus que ça, parfois jusqu'à l'exagération, c'est ce

qu'on appelle ici le prix tête-nègre, le marché noir, rien à dire, un quartier qui ne voit pas grimper les prix, qui danse.

cher ami, je regrette de devoir te dire qu'on ne se reverra plus jamais, je crains que ce soit tout, un point de non-retour, une sorte d'absolu, quoi, je ne veux pas non plus, surtout pas, que ça soit le contraire, un simple moment d'égarement qui va bientôt vite passer, j'ai toujours préféré la vérité au mensonge, tu le sais bien, mais à présent il n'y a que le mensonge qui peut me sauver, je dois me mentir, mentir à tout prix, je n'ai pas le choix, c'est loin d'être lié à une simple question de sexe qui selon toi conditionne toutes les actions de l'homme, disais-tu quand tu montes sur tes grands chars philosophiques, mais peut-être à autre chose, j'ai assez vécu à tes côtés pour savoir de quelles pensées tu es capable, tu ne vois pas une chose sans que le sexe n'en soit au centre, en tous les cas, après de longs moments de mûres réflexions, c'est à cela que je m'arrête, je ne peux pas faire autrement, ou plus exactement il ne m'est pas donné de faire autrement, je cesse d'être la même, celle que tu connaissais avant qui endurait, acceptait, avalait tout comme une idiote dans l'espoir que ça ne serait plus pareil un jour, que ça changerait, je ne veux plus m'atteler à ces conneries, le temps ne suspend pas son vol, et le monde t'exige tout sans te donner les moyens d'y parvenir, même si tu es la fille d'un viol, la fille du Commandant, maintenant c'est bien le moment de vérité, l'heure de passer à l'action, ce qu'il fallait faire depuis longtemps, sinon c'est fini, partir c'est tout ce qui me reste, partir pour mieux me retrouver, pour vivre, je veux dire pour survivre, on accepte tout ce qu'on aurait jamais accepté avant, dans son propre pays, on ramasse le caca de leurs chiens, baigne leurs chevaux, cueille leurs tomates, arrose leurs jardins, avec les yeux rivés sur tout ce qui bouge, car personne, absolument personne, ne peut prétendre savoir ni d'où ni quand arrivent les policiers qui arrivent toujours comme ça, là où on les attendait pas, et te demandent à voir tes papiers, si tu les as pas, c'est la merde pour toi, ça te balance tout de suite là d'où tu sortais, sans te donner le temps de dire au revoir à un copain ou à un proche, de prendre quelques vêtements, ça va de soi, les policiers comme les employés dans les bureaux, ils n'en ont rien à foutre, ils ne font que leur boulot pour lequel ils sont payés, et ils le font bien, ils savent très bien qu'il y a une chance sur mille que tu aies tes papiers, ils te posent la question quand même, où sont vos papiers, Madame, Monsieur, avant même que tu leur expliques, que tu leur dises que ça fait quinze ans que tu es là, que deux de tes trois fils sont nés ici, ils te coupent

tout de suite la parole, car ils n'ont pas besoin qu'on leur explique, ils n'en ont rien à foutre, leur travail ne consiste pas à écouter les gens parler de leur vie, c'est inutile tout ça, d'expliquer, ça ne changerait rien, ça prendrait trop de temps, qu'est-ce qu'ils en ont à cirer, à s'occuper de toutes ces gueules tristes que la misère a chassées de leur trou, désolé Madame, pas d'aide, pas d'assistance, pas d'assurance, pas de place, pas de sourire, pas de pitié ni rien, suivant, c'est comme ça, ici c'est les papiers qui comptent, eux parlent pour toi, ce que tu as à dire ils le savent déjà les employés dans les bureaux, c'est les mêmes conneries qu'ils entendent tous les jours de leur putain de vie, ça sert à rien, si tu les as pas tes papiers tu n'es pas bon à être comparé à un chien, car les chiens eux ont leurs papiers, sont assurés, conduits à l'hôpital régulièrement, malades ou pas, de ce fait sont mieux traités que beaucoup d'humains, aussi riche et beau que puisse être le monde, même à un point qu'on ne pourrait jamais l'imaginer, rien ne peut le dépasser en horreur et en merde, enfin bref, ce n'est pas la voix d'une femme qui se plaint, perd son temps à faire la différence entre là où elle était avant et là où elle est maintenant, dans le noir de son île, allongée sur son divan, qui donne son malheur en pâture au monde, mais une infinité de pirogues vers *cette petite lumière là-bas*, juste avant de le retrouver cet ailleurs, le jour je garde la grand-mère de Madame, une femme blanche, blonde, maigre, indisponible on ne peut plus, qui a toujours des réunions importantes auxquelles assister et des avions qui ne peuvent pas être ratés, du genre capital est égal à actif moins passif, budget, financement, investissement, crédit, virement bancaire, vacances dans la Caraïbe, et tant d'autres encore, sont les seuls mots qu'elle répète à longueur de journée, comme une écervelée, à dire vrai je ne l'ai jamais vraiment rencontrée, cette femme, depuis que je travaille dans sa maison plus vaste que tout, au point que je me demande si c'est pas dans ma tête que tout cela se passe, une maison avec tout ce que tu peux imaginer de beau, de paradisiaque, sans une seule âme qui bouge, sans un seul pet échappé de temps en temps d'un quelconque cul pour casser un peu cette odeur de luxe qui se répand partout, et plus que jamais elles pullulent, s'érigent en montagnes mes questions, mes nuits blanches, ce liquide rouge vif qui coule le long de ma cuisse, plus hautes que le ciel, que toutes les tours du monde, existe-t-il ailleurs une maison plus grande que celle de Madame, suis-je la seule à y travailler, à arriver à bout de tout ça, de toutes ces choses à nettoyer, bien arranger et tout, suis-je vraiment l'unique personnage de cette histoire, le seul habitant du monde, ça m'arrive aussi parfois, et même souvent, de me poser des tas de questions comme ça, de penser à tout ce qui m'entoure, échappe à mes entendements.

seraient-ils des dizaines les gens qui travaillent dans la maison de Madame, ou serait-ce moi qui, dans le but de convaincre la vieille de dire du bien de moi auprès de sa petite-fille quand celle-ci lui demande des comptes à mon sujet, aurais fait tout ça toute seule sans que je ne m'en rende compte, comme si j'étais possédée par une armée de zombies, morte de fatigue, pour me laisser tomber après sur une chaise et me remettre un instant à penser, à bondir dans le passé, le revivre, à forcer d'autres couleurs à apparaître, d'autres images, secouer les vieux souvenirs, emprunter d'autres virages vers des cieux plus cléments, les cieux de l'enfance, le chant matinal du coq qu'on entend au loin, repris par d'autres plus loin encore ou aussi près qu'on n'en croit plus ses oreilles, le chant uni des sources pour l'éclatement de la vie, le chant de nos rires au croisement de nos mains, de nos mains qui cherchent non à comprendre nos distances et nos actes manqués, mais à les apaiser, les marteler, l'immortel chant du matin, les défilés de carnaval, forêt de foule, liesse populaire, moi en califourchon sur les épaules d'athlète de mon père mêlé à la danse, un bras autour de mes reins, l'autre pour me protéger d'éventuelles échauffourées, un œil toujours fixé sur mes joies, comme sur mes larmes, sur mon sommeil, le visage de mon père soudain métamorphosé en celui du loup qui doit tout dévorer, tout déflorer sur son passage, rapide hochement de tête pour le démasquer devant mes yeux, ainsi que la fameuse irruption du Commandant dans la maison qui a tout fait basculer, réduit notre vie de famille en une fosse où nous nous enfonçons de plus en plus, où les gens du quartier viennent puiser pour enrichir leurs palabres, la place d'Armes, l'air étrange et atterré de ma mère sous le regard angoissé de son homme, nouveau hochement de tête pour ne pas voir la suite, essayer vainement de fixer mes pensées sur les drôles d'histoires que racontaient les garçons à propos des masturbateurs des latrines, ou de leurs parents en pleine relation sexuelle, qu'ils s'amuse à épier à travers un trou secret, les chats des voisins qu'ils balancent sous le pont dans les eaux en crue, en les regardant jouer pattes et gueules pour sauver leur peau avec des fous rires qui les font péter dans leur slip, ce vendredi de mai dans les latrines, nos corps livrés à leur plus belle éternité, ravagés par un besoin d'exutoire, d'échapper à l'autre visage de mon père, par cette quête incessante de l'ailleurs, de l'autre face, l'autre versant, sortir de moi-même, me muer en fût de baobab, me cacher derrière moi,

revenir à moi-même, comme arrachée d'un coma qui a duré le temps qu'il faut pour perdre le sens des choses, leur vrai emplacement dans ta tête, me réveiller de cette courte évasion pour enfin revenir à la maison de Madame, bifurquer sur la peau des visages dégoulinant de sueur des jardiniers, leurs mains gantées, pour éviter les ampoules, la peau de leur corps collée à leurs vêtements, appliqués à ces machins roulants, automatiques, qui en quelque sorte font le travail à leur place, à travers le vaste domaine de Madame, les gazons, les fleurs dont la moindre imperfection suffit pour qu'elle pique une de ces crises, sur la débrouillardise de ces cuisinières qui s'affairent dans la cuisine comme maître-jean-jacques à préparer son plat préféré, poisson ou quelque chose d'autre de pané, le plat préféré de Madame je ne sais pas ce que c'est, je ris de leurs rires discrets pour ne pas déranger le silence exigé dans les moindres recoins de cette maison, vous la fermez oui, le silence est tout ce que j'ai vraiment dans ma vie, disait-elle froidement en aparté à elle-même en montant les escaliers dans son bureau reprendre son travail.

le quartier ça se fait beau, tiré à quatre épingles, comme on dit, quand il s'agit de fêter un grand nom, je veux dire un nom qui est resté dans l'histoire ou quelque chose d'aussi apparemment important, beau, enguirlandé, svelte pour la danse, c'est la fête, les *rara* sont là, et quand les *rara* se mêlent de la partie le président ne manquera ça pour rien, la marche improvisée de ces musiciens suivis dans la rue par une marée humaine qui danse comme seuls des gens comme eux dansent, rien à dire, faut dire qu'à cette époque les musiciens de ces groupes étaient tous des membres des organisations populaires, donc amis du pouvoir en place et tout, ils recevaient de gros chèques émis à leur nom, autorisés par ce dernier pour leur zèle, leur acharnement pour qu'après ce soit encore ça, les étrangers aussi, on en dégoutait parfois et même souvent quelques-uns perdus, mêlés à la foule, comme des grains de pop-corn dans une grande tasse de café, avant de voir un Blanc danser le *rara*, je n'aurais jamais compris ce qu'elle voulait me faire comprendre, ma mère, quand elle disait *si quelqu'un meurt sans avoir vu un Blanc danser le rara c'est qu'il n'a pas vécu, il n'a rien vu, il doit demander à Dieu de l'expédier encore une fois sur cette terre pour pouvoir vivre ça*, ils se permettaient tout, ces génies de la musique ambulante, on se la rappelle bien cette terrible altercation entre plusieurs groupes musicaux pour une affaire qui reste jusqu'à ce jour mystérieuse, sinon pour des combines mal tournées ou des pots-de-vin mal partagés, ça se passait de l'autre côté de la montagne, là où les terres avaient été squattées pour construire des maisons anarchiques, et d'en bas les gens assistaient à toutes les scènes comme dans un cinéma en plein air, une télé-réalité, ils avaient tout saccagé, mis le feu, occupé le quartier durant trois jours trois nuits, où les balles cessaient de chanter les machettes avaient pris le relais, la presse internationale riait de belles dents devant l'époustouflante originalité des images, des têtes d'hommes et de femmes vidées par les mitrailleuses, des maisons incendiées avec des familles dedans, des corps lynchés, pendus et tout, les autorités concernées, après avoir tout entrepris en vain pour remettre les choses à leur place, avaient crié à l'aide, frappé à la porte du gouvernement qui devait normalement envoyer des corps spécialisés, entraînés pour pouvoir faire face à ce genre de tapages à merde et tout, mais en guise de corps spécialisés, c'est le président qui, voulant profiter de la situation, s'amène, flanqué de son cadavre de femme et de ses sbires, vient et

prononce en quatre langues sur les lieux du tapage un long discours sur la liberté, l'égalité, la fraternité, baise un à un comme un chien les recoins là où les corps sont tombés sous les balles et les machettes des assassins et file dans ses blindés après avoir fait la paix en laissant à chacune des parties lutteuses une belle somme d'argent, et c'était devenu une habitude, les hommes des *rara*, il leur suffit de badiner avec le chef de l'État, sèment la terreur, pour se voir gratifiés de son altruisme, et pour ça ils n'avaient qu'à se mettre en colère, se battre comme des chiens enragés pour attirer encore une fois l'attention, la présence physique et monétaire du président, et le président qui aime bien ce genre de jeu vient et prononce le même discours sur la devise nationale, baise la terre comme un chien et file après avoir fait la paix en laissant une somme bien plus grosse, bien plus grasse, bien plus bombée que celle d'avant.

les radoteurs de la place d'Armes, ça radote, débite n'importe quoi sur n'importe qui, ça voit juste aussi parfois, souvent, pour moi, c'était de la foutaise, mais ils le disaient, entre toi et moi, ça ne devait pas durer, et c'était d'aplomb, leurs mots avaient vu juste, les hommes sont tous des cocus, disaient-ils, des marionnettes par-dessus le marché, pendant que Moïse était sur le mont Sinäï en train d'ôter ses sandales devant l'Éternel, on dit que sa gonzesse Séphora en profitait pour se taper quelques étrangers de passage, que Éliezer était le fils d'un de ces inconnus, donc, une imposture de Séphora, pauvre général Leclerc, Pauline l'a fait passer sans os dans le chas d'une aiguille, la gonzesse de Potiphar a joué pieds et mains pour se faire sauter par le jeune Joseph, qui donc réparera l'âme des amants tristes, oui, tous les hommes sont des cocus, répétaient-ils, que veux-tu que ça vaille l'amour d'une gonzesse, ou l'amour tout court, rien à dire, ici même dans le quartier cette affaire de gonzesses qui trompent leur mec c'est devenu presque une religion, c'est pas le mot, je dirais une obsession collective, quand on croise le voisin on a envie de l'étrangler, de le torturer, de le réduire en miettes, d'écrabouiller ses testicules, parce que ton instinct de cocu te dit qu'il est impossible que cet homme-là n'ait pas baisé ta gonzesse, lui aussi il pense la même chose, ou un pauvre mec au visage complètement décomposé qui te dit tristement, t'en fais pas mon ami, on y est tous passés, c'est la vie, Bon Dieu de merde, que le monde est idiot, c'est sûr, ça n'aurait jamais marché avec un mec dans mon genre, alcoolique, obsédé sexuel, passionné de littérature, ou peut-être que c'est parce que tu m'aimes que tu es partie, pour ne pas me donner le sentiment d'être dedans, dans tout ce qui t'arrive d'injuste dans ta putain de vie, être sauvagement déflorée par son propre père, voir sa mère disparaître comme ça en fumée, sans personne pour expliquer ce qui s'était réellement passé, je ne devais pas me sentir concerné par tout ça, enfin c'est ce que tu t'étais dit, les jours s'en vont et s'en viennent, je ne peux m'empêcher de penser à tout ça, cette nuit d'étreintes, à ce vendredi de mai dans les latrines, à toutes celles aussi que j'ai baisées avant ou après, la putain de la haute, tout ce royaume de femmes, tu es un vieux pervers que tu me disais, je ne nie pas l'évidence, c'était pas prévu que je devais être réduit à ça, un pervers, on n'a pas plus de connaissance sur soi-même que sur les autres, comment justifier l'imprévu, la distance, entre toi et moi, entre moi et toutes les autres, même s'il n'y a jamais vraiment eu

de distance, du moins si distance il y a eu, je l'ai toujours récusée comme je refuse de donner la priorité à une de mes deux mains, même si ce n'est pas une obligation de les utiliser toutes les deux en même temps pour me masturber, je vous ai baisées toutes du même lieu et du même amour, si amour et lieu il y a eu, sans vous nommer, sans vous connaître vraiment, comme si entre nous il n'y avait que les bruissements de nos corps, les vides qui nous comblent, un monde en ligne brisée, en chute libre.

de nous il reste rien, absolument rien, que des bribes d'une histoire fissurée, nos chutes, nos bouteilles à lettres jetées dans l'eau puante du pont pour jouer à ceux qui vivent leur amour au large, dans l'éternité, les bancs de l'école qu'on a faite ensemble, dans la classe on s'asseyait dans la même rangée, souvent tu plongeais une main sous le pupitre pour me branler, et l'autre que tu agitais en l'air pour faire semblant d'avoir quelque chose à dire, une question ou je ne sais quoi, tu écartais les jambes, rangeais ta petite culotte sur le côté pour laisser à mon médium le soin de bien alterner son jeu, non sans fixer le maître droit dans les yeux pour ne pas nous faire remarquer, tu n'avais pas quinze ans, les radoteurs de la place d'Armes n'arrêtaient pas de dire que tu avais été violée par ton propre père, Bon Dieu de merde, ce jour-là en classe dans ce cours de géographie, quand tu avais été sans voix en voyant ce liquide rouge, c'était quoi alors, c'était pas tes règles, c'était pas moi, c'était pas ton père, c'était quoi alors, les radoteurs de la place d'Armes ils savaient tout, ils savaient très bien de quoi ils parlaient en disant que tu étais la petite femme de ton père, sa petite suceuse, ton salaud de père qui m'a traité de mauvais oiseau, de bon à rien pour rien, il a beau le raconter à tout le quartier pour me discréditer, me faire passer pour le pire des voyous, en disant que je t'ai gaspillée, oui c'est bien le terme qu'il a utilisé, gaspiller, comme si c'était moi le méchant, le violeur, celui qui t'avait vidée complètement de toi-même, comme si tu étais quelque chose dont on n'aura plus besoin ou je ne sais quoi, n'étais plus une femme, mais une souillure, n'importe quoi, tout ça pour un crime, disons-le comme ça, oui c'est ça, c'est un crime, dont il était lui-même le principal auteur, ce fils de pute, je le savais, un type dans son genre avec une gueule comme ça ne pouvait être rien d'autre qu'un sale violeur, un malfrat, un menteur, il dormait dans ton lit et te prenait tous les soirs, comme le bourreau fait à sa victime, un mari à sa femme, comme on fait à une putain, il enfonceait son pénis dans ta bouche et te forçait à le sucer, vas-y, suce-moi-ça, c'est comme ça qu'il te disait, hein, dis-le, c'est ça, comme ça, moi je ne laisserai personne d'autre te dépuceler, au grand jamais, ta beauté, ta fleur, tout de toi m'appartient maintenant, la fille du Commandant, c'est ce qu'elle mérite, c'est à moi que tu dois tout maintenant, et surtout tu ne dis rien à personne, sinon je te tue, toi et ta salope de mère, et tu as fait comme il a dit, tu n'as rien dit, tu prenais tes balles au fond, comme tu l'as toujours fait, comme tu t'es

toujours laissé guider par ta peur, j'aurais dû te le dire depuis longtemps, tu es exactement comme ta mère, tu n'es qu'une larve, une poupée de chiffon, tu l'as laissé s'accaparer de toi, de tout, sans résister, sans même le repousser, forcer sa chose à entrer dans tous les trous de ton corps, ouvre tes jambes, laisse-moi entrer avec fracas, rage, comme j'ai jamais fait à aucune autre femme, comme l'avait fait le Commandant à ta salope de mère pour que tu viennes au monde, tout foutre en l'air, par ces nuits trop longues pour céder aux jours, pour être des nuits, pour affronter ta peur, toute cette armée de mots en cavale venant de la place d'Armes, de partout, c'est quoi cette histoire, on ne couche pas avec sa propre fille merde, disaient les radoteurs de la place d'Armes, indignés, c'est un vrai chien cet homme, tous les pères qui couchent avec leur fille sont des salopards, cet homme couche avec toi, est ton père, donc tous les hommes sont des salopards, des phrases moches frappées de sophismes boiteux, pour eux c'est ça savoir parler, avoir de la connaissance, mais un sophiste ça éjacule quoi, sinon des grains de sucre, que peut un homme toujours en lutte avec les démons de l'alcool, de l'enfance et tout, qui tanguent entre le cri et la puanteur, entre le rêve et l'abîme, sinon des paroles n'ayant aucune conscience de leur chute, peut-être tout ça a-t-il un sens, le vent dansait-il dans les branches, les rues étaient-elles désertes, noires, esseulées, les chiens dormaient-ils derrière les portes closes des cases, pleuvait-il des hallebardes ce vendredi de mai quand on avait baisé dans les latrines, avait-on réellement baisé dans les latrines ?

encore des montagnes de questions, plus hautes que tout, existe-t-il ailleurs de silence plus profond, plus mortel que celui qui plane dans la maison de Madame, comment se fait-il dans une aussi grande maison qu'il n'y ait pas un seul chien, au moins pour japper une ou deux fois pendant la journée, pour montrer un peu de vie dans ces foutus lieux, dans ce genre de maison d'habitude ils sont toujours deux ou trois à rôder dans la cour, à l'intérieur, en prenant leur aise sur les divans ou sur les paillassons, la vérité c'est que Madame n'aime pas les chiens, les chats, les enfants ni rien, pas de place dans sa vie pour le seul petit être qui viendrait la déranger dans son travail en se frottant à ses pieds, les enfants sont des petits monstres qui demandent toujours plus qu'il n'en faut, qu'il faudrait tous éliminer de la surface de la terre, disait-elle, ses points de vue à ce sujet se durcissent depuis sa dernière visite chez le médecin, un ventru de gynécologue aux yeux fragiles, intensifiés par des verres loupes, comme pour mieux voir ce qui se passe à l'intérieur de ses patients, chauve à un point qu'il donne envie de lui taper sur le crâne, au moins les médecins ils ont ça comme qualité, ils prétendent savoir ce qu'ils font, après avoir beau se démancher à fouiller dans ses papiers, à trouver cette façon dont on agence les mots, les articule pour qu'ils soient plus, comment dire, tu vois ce que je veux dire, pour qu'ils fassent moins mal, ne disent pas ce qu'on voulait dire vraiment, il se décide enfin à faire exploser la bombe, mince, elle ne pouvait pas avoir d'enfant à cause de son cancer, quelques années plus tôt chez ce même docteur qui me fait pitié avec son crâne lisse comme la peau des fesses d'un nouveau-né, il était convenu pour qu'elle arrive à en avoir, fallait qu'elle se fasse opérer dans le plus bref délai, ce qu'elle réfutait sans appel, pas question qu'elle laisse tomber ses projets, ses tonnes d'invitations à l'étranger, ça peut attendre, elle aura le temps, c'est juste un embryon, un spermatozoïde qui a devancé tous les autres par sa soif de lumière, de tout, qui boufferait tout le temps du monde pour se développer, grandir, devenir quelque chose capable de prendre tout seul sa vie en main et tout, elle y pensait parfois pour doter cette maison d'une vie, une vraie, d'une autre présence plus chaleureuse que ce mari impuissant sexuellement, qu'elle est obligée de se faire sauter au moins une ou deux fois par semaine par ce Blanc girafe, les montagnes de dossiers sur son bureau à consulter, étudier de longues heures durant, ces rencontres qui commencent très tôt et finissent très tard,

les vacances dans la Caraïbe qui lui coûtent pas beaucoup, assez pour construire deux ou trois établissements scolaires dans un pays pauvre, à bien y penser, ça ne valait pas la peine, pas question d'avoir d'enfants, ces petits monstres qui foutent en maison de retraite leurs vieux parents, quand ils deviennent grands, parce qu'ils les emmerdent, parce qu'ils les empêchent de vivre leur vie comme il faut, ici les gens ils acceptent pas l'idée de la mort, ils s'esquivent, ils ont peur, c'est tabou, faut pas en parler, argent, voiture, voyage, c'est tout ce qui les fait bander, et moi, moi dans ma bulle, moi dans mon temple secret, moi dans mes mots, ma réclusion, mon île, je continue à être ailleurs, à parcourir des kilomètres de solitude, à chiffrer mes étoiles avortées, mes nuits blanches, déchirées, mes nuits à marée haute, faites de silences et de paroles incapables de m'arracher à mes plaies et mes lointains intérieurs, je continue à être seule avec moi-même, avec le monde que je me crée où chaque vie est une kyrielle de pirogues en papier jetées à la mer, à me poser les mêmes questions pour avoir les mêmes réponses, arriver à la même conclusion à chaque fois, partir est tout ce qui me reste, je ne sais pas, je ne sais plus, tout ce que je sais moi c'est qu'une maison sans enfant, sans livres est une maison vide, c'est que le chien est humainement l'animal le plus généreux, le plus parfait, c'est que quand le haut patronat se réunit chez Madame, quand elle reçoit ses amis qui ne viennent que rarement lui faire honneur en l'aidant à manger ses saucisses, à bouffer ses fromages et à vider ses bouteilles de vin qui, leur disait-elle, aurait le même âge que, je n'ai pas entendu la suite de sa phrase, je ne dois pas être là, faut surtout pas que ces pets prétentieux, ces xénophobes, ces racistes, ces péteux de collègues de travail voient qu'elle a donné à sa grand-mère une négresse pour chienne, faut s'esquiver dans son coin, dans le noir, tu vois ce que je veux dire, ici les gens sont supérieurs parce qu'ils sont riches, ne fréquentent, ne mangent pas les mêmes choses sur les mêmes tables dans les mêmes restaurants que des gens comme moi, les gens comme moi ils n'ont qu'à se barrer, se charger de leur croix tout seuls, moi la mienne consiste à amener aux toilettes la grand-mère de Madame et la torcher après, aussi lui donner à manger, faire la lecture, chanter des stupides chansons à l'eau de rose pour qu'elle s'endorme à poings fermés, chanter même si j'en ai pas envie, c'est le boulot, sans ça je ne pourrai pas payer les factures, et les factures non payées ça veut carrément dire qu'on est dans la merde, dans tout ce qui est mauvais, je dois m'assurer qu'elle fait caca trois fois par jour, les gens quand ils deviennent vieux ils vont souvent aux toilettes, je ne me rappelle plus où j'ai lu ça, ou si c'est Madame qui me l'a dit, en un mot être à même de faire croire à cette carcasse humaine qu'elle avait encore du temps devant elle à vivre, qu'il n'y avait pas mieux dans une autre vie que ce

qu'elle était en train de vivre là maintenant, et qu'elle avait intérêt à s'y accrocher, en profiter au maximum, oui Madame, c'est très clair Madame, même trop clair, espèce de pute, comment oses-tu me demander ça, de quel droit, trouves-tu que tu me paies assez pour me demander ce que tu veux ou quoi, c'est quoi ce bordel, cette tendance qui porte une personne à croire qu'elle a le droit de prendre une autre pour la plus conne du monde parce qu'elle est devenue vieille et ne peut pas s'occuper d'elle-même toute seule, oui Madame, c'est très clair Madame, même trop clair, salope, as-tu oublié que cette femme t'a bercée, dorlotée, aimée, changé de couches, veillé sur ton sommeil et tout, quand tes parents étaient en voyage ou je ne sais quoi, comme si tu étais sortie de son propre ventre, oui elle m'a tout raconté, sans elle tu ne serais sans doute pas devenue celle que tu es aujourd'hui, cette petite prétentieuse qui se croit au-dessus de tout, excuse-moi, je ne suis pas en train de te faire la leçon, s'il fallait quelqu'un pour lui faire sentir qu'elle compte aujourd'hui, ça devait être toi, personne d'autre, c'est très clair Madame, comment arriver à enfoncer ça dans la tête de quelqu'un, en plus une vieille femme de quatre-vingt-dix ans qui a tant vu et tant vécu, qui aurait pu m'asseoir sur ses genoux et m'enseigner bien des choses de la vie, combien de fois pense-t-elle à se faire euthanasier ou je ne sais quoi, comme bien d'autres l'ont déjà fait dans les familles de certains de tes collègues de travail, elle ne l'a pas fait en dépit de son grand affaiblissement et sa fatigue, c'est clair Madame, ta grand-mère est la femme la plus courageuse que j'aie jamais connue.

le quartier, ça dort pas la nuit, ça va dans un bar et boit comme un trou, ça boit sec, ça picole, s'en moque de ces prétentieux cravatés qui n'en font pas plus que leur cul pour justifier leurs moyens, et qui à leur tour vont dans les mêmes bars la nuit avec des gonzzesses en minijupe ou dans des boîtes où ils paient pour qu'elles se déshabillent là sous leur gueule de gorille, comme si elles étaient dans leur chambre et que personne ne les dévisageait, est-ce toujours comme ça quand on est dans l'antichambre de la sénilité, contrairement à ailleurs, je veux dire de l'autre côté de toute cette merde qui nous donne à bouffer leur puanteur tous les jours que le Bon Dieu fait, dans le quartier la minijupe ne soulève rien, pas même un pet, je veux dire elle ne conduit pas vraiment à de stupides réflexions sexistes, la sexualité, la mixité, et toutes ces conneries, peut-être avant, quand j'étais pas encore né, ça comment le savoir, peut-être qu'elles étaient aussi mal vues, celles qui la portaient, question de s'accrocher à leur féminité ou je ne sais quoi, peut-être, qu'est-ce que j'en sais moi, tout ce que je sais c'est qu'ici quand un mec sort avec une fille, il lui demande carrément de porter une jupe, c'est plus accessible, plus direct, on n'a qu'à faire glisser les mains en dessous, et c'est parti, et c'est le vol plané sur le pays des nuages bleus, rien à dire, ça va à l'église aussi parfois, le quartier, pour demander pardon à Dieu ou je ne sais quoi, la vieille église catholique sur le toit de laquelle était descendue la Vierge Marie en personne, selon les radoteurs de la place d'Armes, elle portait un jean bleu, un tee-shirt blanc et des chaussures Converse ou Nike, ça grouille de masures pourries, s'en fiche bien de ces légendes de héros figés sur la place d'Armes, pointant leur épée dans la direction de l'ennemi, les jets d'eau sans eau, les lampadaires aveugles, le trop-plein de la nuit où s'entassent d'autres nuits en quête d'une totalité, d'un sens, une pulsion, les chaussures béantes de l'écolier qui se lève tôt pour prendre la route, son école n'est pas loin d'ici, c'est pas près non plus, ici les écoliers ça marche pas, ça court, ça vole, il y a une nouvelle nana qui vient d'arriver, ça discute de qui doit aller lui parler le premier, ça sèche les classes pour aller jouer au football sur le terrain derrière la place d'Armes, de leur temps il y avait sans doute pas ça, il y a tellement de choses qu'on fait aujourd'hui qu'on ne faisait pas avant, du temps des vieux, je ne donnerai pas un élève de mon temps qui a fait le certificat d'études pour un universitaire d'aujourd'hui, disait l'un des radoteurs de la

place d'Armes, sur la route l'écolier n'arrête pas de taper sur sa poche, en un mouvement régulier, conditionné par les bourrasques de son estomac, pour s'assurer qu'il est toujours là, ce morceau de pain, ce morceau de vie, la récréation est ce moment de la journée où les élèves sortent ce qu'ils ont à manger, ou leurs jouets, lui il joue jamais ou presque, il mange son pain, ce vieux morceau de pain réservé depuis la veille, il le faut pour pouvoir prendre le chemin du retour après, après s'être fait engueuler, expulser de la classe par son acariâtre, son frustré, son bordel de merde de maître qui en a marre d'enseigner, expliquer tant bien que mal à ces bestioles des choses toutes bêtes, qu'ils n'arrivent jamais à assimiler, lui il rêvait d'être ingénieur ou médecin ou quelque chose du genre, comme presque tous les autres gars de sa promotion, on ne devient pas ça ici quand sa mère est morte en vous mettant au monde, il a perdu son père, franc alcoolique, quelques années plus tard, le jour même qu'il a eu son diplôme de certificat d'études, pris en charge chez une tante trop mesquine pour le pousser dans ses rêves, fallait pas qu'il surpasse ses propres enfants, trois imbéciles on ne peut plus qui ne faisaient que jouer à la loterie en espérant un jour remporter le gros lot, et il était devenu malgré lui enseignant, il arrive de ces moments dans la vie d'une personne où elle ne pense plus à rien, même pas à son avenir, mais à sa survie, enfin bref, l'écolier il se fait engueuler devant toute la classe par le maître, parce qu'il ne peut pas s'exprimer en français, et en plus n'a pas un seul des livres exigés dans sa valise, que dis-je, dans son sachet en plastique en bandoulière sur son épaule, parce que sa mère n'est pas encore allée engueuler ceux qui lui doivent de l'argent un peu partout dans le quartier pour avoir les sous pour permettre à son fils de se procurer tous les matériels exigés, ne plus arriver à la maison en pleurant parce que le maître interdit qu'on parle d'autre langue dans sa classe que français, une ombre au tableau qui hurle, commande, postillonne, donne des lignes à rédiger, *mon école n'est pas un bordel, elle n'appartient ni à ma mère, ni à mon père, ni à l'État, si je ne parle pas français, si je ne paie pas à l'heure, n'ai pas tous mes matériels de cours, je ne serai plus accepté en classe.*

faut dire que c'est un boulot pas très bien vu ici, parce que pas très intellectuel, comme on dit, avoir la garde de ces vieilles mémés dans ces grandes maisons où les gens n'ont pas le moindre temps pour rester auprès de ceux ou celles qui les ont vus naître, grandir, qui se sont donné beaucoup de mal pour ça, c'est stupide, ça m'arrive quelquefois de me glisser dans la peau de la vieille juste pour comprendre, laisser dégouliner en moi ces larves brûlantes de nervosité, fouler le sol de ces souvenirs qui contre toute attente lui arrachent un rictus, voire même des éclats de rire, ma faiblesse c'est le seul moyen dont je dispose pour l'approcher, lui être utile, être à la fois très loin et très près du mal qui la taraude, de ce qu'elle pense vraiment de moi, de ma situation d'engagée à son chevet, elle en a souvent assez que je sois obligée de lui donner son bain et ses médicaments, à l'heure impartie, sans manquer une occasion, parce que Madame sa petite-fille le voulait ainsi, personne n'avait le droit d'objecter, faut même pas y penser, et comme il faut toujours quelqu'un sur qui jeter ses frustrations, elle les jette sur moi, moi comme si j'étais la cause de toutes les secousses dans sa putain de vie, moi ça me fait cailler le lait, c'est pareil, tu es dans les latrines, tu es pressé, et la merde elle refuse de tomber, même si tu sais qu'elle est sortie, tu espères qu'en te brassant le derrière elle va finir par tomber et tout, mais rien, ou tu es en train de faire une bonne crotte et tout à coup tu dois tout stopper parce que tu viens tout juste de te rendre compte qu'il y avait une foule dehors qui attendait, ça m'énerve moi ses manies de mémé, je jette loin de moi l'idée qu'elle pouvait tout aussi être ma grand-mère ou une vieille tante du côté maternel, je lui crie après, lui tape ses vieilles fesses de Ford trois pédales où se dessinent tous les plis du monde, je lui pince la peau comme on fait à un enfant malappris, la grand-mère de Madame, la femme aux cheveux grisonnants, aux joues creusées, démantelées par les sabots du temps, à des millions de kilomètres de son enfance, son adolescence où elle était la plus belle, la plus radieuse, la plus chérie, cette photo prise le jour de sa graduation accrochée au mur de sa chambre témoigne de ce passé enfoui, enfoui parce que trop loin dans sa mémoire, sur la photo on voit des confettis de chapeaux bleus lancés dans l'air au-dessus des visages absorbés par une de ces liesses époustouflantes, qu'on ne voit que dans de pareils moments, et elle là au milieu de cette foule de jeunes gradués, l'insurgée du diable qui

sort sa chicane à ce moment précis où se déclenche la caméra, le visage indécis entre le dégoût et un semblant de joie, c'est sans doute d'elle que Madame tient cette tête de chienne qui se croit être au-dessus de tout, c'était une belle femme, enfin bref, c'est le pire moment de la journée, de toutes les journées que j'ai eues dans ma putain de vie, celui où je dois la faire bouffer, merde, rien qu'à l'évoquer je sens tout mon corps pris dans un affreux tressaillement, ça me fait retourner le cœur et me donne envie de vomir, elle a cette façon de mastiquer la nourriture, avec la bouche ouverte pour la cracher ensuite en laissant couler une partie de la masse gluante aux commissures des lèvres, sur sa poitrine on voit glisser entre ses seins flétris cette indescriptible et dégoûtante salve de nourriture mêlée de salive qui te coupe l'appétit sur-le-champ, rien qu'à y penser, ces petits moments d'horreur commencent toujours par des tonnes d'éloges de sa part à mon endroit, genre *tu es un cœur, une femme exceptionnelle, un modèle d'énergie*, pour se terminer sur une pluie de fessées, ma colère et tout, est-ce pour me piéger, m'empêcher de faire le travail pour lequel je suis payée, c'est que ça la fait chier quand je suis à la lettre les ordres de Madame sa petite-fille, qu'est-ce que j'en ai à foutre moi de son inappétence, son état de santé, je ne vais pas quand même me faire virer pour de pareilles conneries, qui s'inquiète de mon état de santé à moi, personne, absolument personne, Madame elle comprendra pas, je n'ai pas le choix, qu'elle mange ou je la tape, c'est comme ça, et malgré cette étonnante brutalité de ma part lui arrachant souvent des cris et des larmes qu'elle cueille avec le revers de sa main, comme aurait fait un enfant, elle n'a rien révélé à sa petite-fille quand celle-ci lui demande des comptes, à savoir si tout va bien, si j'ai rien volé, elle le dit sur le ton de quelqu'un qui savait parfaitement que j'étais une voleuse, si je ne laisse pas les toilettes des bonnes dehors dans le jardin pour utiliser celles de l'intérieur, réservées aux invités de marque, à ses amis, ses collègues de travail, ce Blanc girafe qui rôde en caleçon dans toute la maison avec une cigarette au bec quand son homme est parti en voyage d'affaires ou je ne sais quoi, si je ne me suis pas fait supplier avant de faire quoi que ce soit, avant de lui torcher le cul par exemple, si elle me soupçonne pas par hasard en train de me faire sauter par l'un des jardiniers, son bordel de merde de maison c'est pas un bordel, il faut la respecter, enfin si je ne lui ai pas fait des méchancetés, c'est curieux, tu sais, avec le temps j'ai fini par me rendre compte que les cris et les larmes que laissait échapper la vieille au moment où je lui tape les fesses c'était pas des cris et des larmes de douleur, mais de jouissance, des cris et des larmes d'exaltation, ces gifles sonnantes, pour l'empêcher de cracher la nourriture mastiquée, non, elle n'a rien dit à sa petite-fille qui si elle l'apprenait, que je gifle sa grand-mère et tout,

appellerait la police sur le champ, et ça pourrait mal tourner pour moi.

les radoteurs de la place d'Armes, quand ils seront morts leur langue sera enterrée d'un côté et leur corps d'un autre, disait souvent ma mère, un peu pour anticiper le sort réservé à ces gens qui souffrent de cette incurable maladie de ne pas pouvoir retenir leur langue, rien qu'une seconde, joignant leur tête et leur salive comme de vraies commères pour passer au peigne fin les moindres histoires du quartier, les moindres riens, ils s'en foutent pas mal ces parleurs impénitents, ce que va devenir leur langue ou leur parole après leur mort, ils n'y songent même pas, ils radotent, un point c'est tout, ils n'en ont rien à foutre, ils vivent leur vie comme ils l'entendent, avec leurs voyages, leurs verres d'alcool, quand l'un d'entre eux meurt il est conduit au cimetière le plus proche ou le plus loin avec des chants et des cris qui n'ont rien à voir avec la détresse, le deuil, mais la fête, le plaisir, la joie de pouvoir conduire un ami, un compagnon de malheur à sa dernière demeure, avec qui on se dégorgeait d'histoires de toutes sortes depuis tant d'années, ah la belle fraternité de la place d'Armes, c'est la nuit qu'il faut les entendre, ces maudits, quand ils vont vidanger les latrines, ils chantent, ils boivent, se racontent quelques blagues, puis on les entend plus, c'est à ce moment-là que doit commencer l'opération, le moment où on les entend plus, un air piquant, dense envahit tout le quartier, et même plus loin encore, l'heure à ne pas être éveillé s'il faut se dérober aux débordements de la vie, ne pas la sentir, il arrive aussi parfois qu'on entende surgir du milieu de ce noir silence la voix de la femme folle, celle qui force tout ce qui lui tombe sous la main à entrer dans son vagin, n'arrête pas de se tordre de rire depuis la disparition de son unique fils tué non loin de la faculté de médecine, elle prenait la vie au collet pensant pouvoir la rendre meilleure, jusqu'à s'essayer comme putain pour élever dignement son enfant, le nourrir, elle voulait qu'il devienne docteur, son visage était tourné au mur fissuré qu'elle contemple sans le contempler vraiment pour être ailleurs, loin de cet animal qui se décharge sur son ventre quand le téléphone a sonné et fait basculer sa vie plus loin encore dans les profondeurs de la nuit, de l'intranquillité, ton unique fils est mort, mon fils, oui ton fils, ton tout, ton livret d'épargne comme tu le disais souvent, mon fils, oui ton fils, il est mort, tout à coup la femme elle éclate de rire et depuis ne s'est jamais arrêtée, les radoteurs de la place d'Armes, ils sont buveurs, vidangeurs, ont fait le tour du monde, sont au courant de tout, sans

jamais se déplacer de cette place qui pue leur pisse et leur vomissure d'alcoolique et tout, ils disent que ceux qui partent oublient tout, leur amour, leur premier baiser, ils perdent la mémoire, comme s'ils n'en avaient jamais eu, qu'en terme de virilité les hommes là-bas, je veux dire là où tu es, c'est zéro, qu'ils avalent du Viagra pour bander et se masturbent en feuilletant des magazines porno en criant le nom d'une star d'Hollywood ou celui de la voisine d'en face qui prend le malin plaisir à sortir en petite culotte sur son balcon pour s'exposer un peu à ce soleil qui normalement ne devrait pas durer longtemps, avec des seins qui te disent toi-viens-là, achève-moi, allons baiser dans les bois, allons baiser sur la lune, pourtant ici on bande pour un rien, pour une simple blague qui a rapport au sexe, rien qu'à y penser, ils disent aussi que leur haleine pue, que leur corps exhale une odeur de cafard, qu'ils traitent les gens comme toi de paresseux, de tout ce qui est inacceptable, tandis que ce sont eux qui font marcher la vie, qui sont capables de bosser comme des nègres, du matin au matin, qui n'ont pas le temps pour s'envoyer en l'air, espérer, rire, faire une party, inviter des amis, couler un grog.

le quartier ça se défait dans les yeux de l'écolier comme une blessure, tous les jours de sa vie, de sa maison à son école, cette multitude de gens qui vaquent à leurs occupations, se ruent telle une armée de fous, de revenants dans ce cauchemar urbain, tandis que là tout près, là sous leurs yeux il y a un homme allongé sur la chaussée, inerte, pas le moindre mouvement, la moindre respiration, un bébé jeté dans les ravines sous la bouche des cochons, un flingue braqué sur la tempe d'une femme qui s'empresse de tout donner à son agresseur, son téléphone, ses bijoux, sa valise, tout, comme une chose qui lui revenait de droit, refuge d'horreurs et d'absurdités sans nom, les cadavres qui nous font des pieds de nez, les immondices qui montent au ciel, les cayes en béton aux bustes penchés en avant comme pour confier un secret aux passants, leur demander d'entrer un moment, parce qu'à l'intérieur il y aurait une femme ou un enfant qui est sur le point de mourir et qui a besoin d'aide, les regards emprisonnés d'incertitudes, les poubelles débordées auxquelles sont adossés des humains pour bouffer leurs *chiens jambés*, rien à dire, sinon c'est là, au milieu de toute cette merde que j'ai grandi avec ma mère, dans une vieille case penchée que même un miracle ne pourrait la faire sortir indemne d'une prochaine catastrophe, comme tant d'autres, elle se trouvait entre la montagne et la mer, entre le sauvetage individuel et le naufrage collectif, à l'intérieur de la case il y avait une vieille armoire où ma mère rangeait nos vêtements, une petite table en bois dans un coin sur laquelle se trouvaient les ustensiles de cuisine, un grand gobelet en plastique qui nous servait de pot de chambre, il n'y avait pas de lit, pas de livres, juste un morceau de carton assez grand pour nous loger, plié dans un coin de la pièce pendant le jour, en attendant la nuit pour remplir son rôle de lit, ma mère n'était ni religieuse ni athée ni rien, elle n'avait foi qu'en moi, c'était moi son Dieu, son unique carte, elle attendait que je devienne grand, un quelqu'un pour la sortir de cette merde, si je lui disais que je connaissais mes leçons, elle me croyait tout de suite, parce qu'elle était incapable de vérifier, contrairement à d'autres parents qui, sachant lire, exigeaient que leurs enfants leur récitent tout, du début à la fin avant d'aller jouer et tout, ma mère elle n'en savait absolument rien, elle savait pas lire, elle avait foi en moi, aussi en son petit commerce, une cuvette remplie de savons à laver, de boîtes de détergent, de pailles de fer, qui nous permettait au moins de manger

trois jours sur sept, sans parler du loyer à payer qui coûtait une pitance qu'on n'avait pas, et d'autres préoccupations majeures, je t'interdis de piquer mon argent sous le tapis pour aller jouer aux billes, me criait après ma mère avec trois énormes plis sur le front, il suffit de les voir pour savoir s'il faut avancer ou rester planté là, de manquer de respect aux voisins, de te bagarrer avec ton ombre, d'aller chez le voisin regarder la télé, quand je n'ai rien à te donner tu t'allonges sur le carton, oui maman, et je m'allonge ventre bas sur le vieux carton sale, tacheté de sang de moustique et d'autres saloperies, comme le voulait maman.

de toutes celles qui sont passées ici, c'est toi ma préférée, un jour me disait la vieille, tu es d'une telle puissance, j'en reviens pas, tout de toi déborde d'énergie, le soleil est dans tes bras, il est dans tes yeux, il est dans ton corps, il est partout en toi, l'océan a son cœur dans ta poitrine, tu règues sur tout, les dieux à tes pieds sont des machins en papier, non, je divague, elle n'a pas dit toutes ces conneries la vieille, elle a seulement dit que j'étais la seule à oser la traiter avec autant de brutalité, de force, comme un vrai militaire, tu sais, disait-elle encore, il y a un auteur dont je ne me rappelle plus le nom qui a dit qu'*être vieux c'est redevenir enfant*, c'est tellement beau l'enfance, c'est tellement loin aussi, l'enfance, elle n'est divine et merveilleuse que quand il y a une main comme la tienne pour me rouer sauvagement de gifles et de fessées, au point de me faire aller sur moi sans m'en rendre compte, une de ces merdes qui t'éclaboussent ta petite culotte et qui te brûlent le derrière, souvent je pensais que j'allais juste péter quand je réalisais que j'allais chier, j'avais déjà chié, et tu ne pourrais jamais imaginer combien je l'aime, ta main, celle qui me fait du mal ou croit me faire du mal, combien elle me fait du bien, en me tapant comme ça sur les nerfs d'une orageuse brutalité, des gifles et des fessées, moi je donnerais tout pour en avoir tout le temps, toutes les heures du jour et de la nuit, c'est tellement bon quand tu me les donnes avec autant de colère, de frustration et d'angoisse, avec ton enfance, tes souvenirs, ces pernicieuses images qui te taraudent, te poussent du matin au soir à aller te jeter du haut d'un de ces immeubles de quarante étages, avec tous les sales êtres qui t'habitent, ça me fait du bien, ça me surprend, ça me réchauffe les nerfs, ça me fait sentir vivante, seuls les vivants peuvent se sentir éprouvés, les morts sont incapables de sentir, de chier dans leurs caleçons après avoir reçu quelques bonnes tapes de la main d'une femme douée d'une étonnante énergie, les morts sont morts, la vieille, après la mort de son mari, un an après leur mariage, ils se sont mariés le jour même de son départ pour cette guerre, elle a laissé sa ville natale pour venir s'installer ici, où elle a rencontré un riche commerçant et s'est remariée très vite, de cette union allait naître la mère de Madame sa petite-fille, disparue cinq ans plus tard dans un terrible accident de voiture, après la naissance de cette dernière, ainsi que le père, une espèce d'ingénieur fiscal qui travaillait sans doute pour une grosse boîte, qui n'est pas sorti de son coma, un choc violent contre quelque chose, l'air bag ne s'est pas déclenché, le

volant lui est rentré dans l'estomac, des arabesques de sang partout sur la vitre étoilée, après la mort de son deuxième mari d'un excès de whisky, sa petite-fille, après maintes réflexions, après avoir beau balloter entre la maison de retraite et sa luxueuse demeure, entre le bon et le plus raisonnable des choix, avait fini par se résoudre à la faire venir habiter avec elle dans cette foutue baraque où elle met tout à sa disposition, même une bonne pour lui torcher le cul et chasser son caca, moi.

l'Homme Bambou et Tueur à gages, ils sont bel et bien morts cette fois-ci, ces voyous qui faisaient la une, la pluie et le beau temps, morts pour de vrai, morts pour de bon, ils ont à maintes reprises réussi à berner tout le monde en créant de fausses effervescences autour de leur disparition, pour se faire oublier un bout de temps et revenir au moment où personne n'y pensait, tu vois ce que je veux dire, un de ces trucs malins qui doivent faire partie du métier j'imagine, cette fois c'est pour de vrai, ils sont morts, j'espère qu'on va pouvoir respirer un petit peu en attendant que d'autres de leur trempe émergent, l'Homme Bambou, le premier il faisait des promesses à toutes les gonzesses du quartier dans le but de les baiser, on disait qu'il était le père de la moitié de ces enfants qui rôdent sans caleçon dans les rues, on a fait exploser ses testicules comme un ballon, en couchant la fille de cette prêtresse vodou pour montrer ses talons après, tout le monde savait qu'il arrivait cette fois à sa fin, on n'entre pas comme ça chez les gens, sans frapper, comme une chèvre larguée et tout, enfin le second, son ami, tout le monde le connaissait aussi celui-là, il est passé de présentation, comme on dit, le seul vraiment qui lui arrivait à la cheville en termes de popularité, je ne me souviens plus de son nom, c'est qu'il en avait tellement qu'on ne savait plus comment l'appeler, on dit qu'il n'avait pas connu ses parents, qu'après leur mort avait été accueilli par un groupe de missionnaires catholiques, il avait passé huit ans dans cet orphelinat où SILENCE est partout imprimé, sur les murs, les pierres, la porte des toilettes, de toutes les chambres, à l'intérieur des chambres, où il n'a pas manqué, malgré cette stricte atmosphère, de faire des petites conneries de temps à autre, jusqu'au jour où il a pu s'échapper pour aller vivre dans la rue comme le vent, sans prière le matin, à midi, et avant d'aller se coucher, sans l'obligation formelle de surveiller son langage, prononcer des paroles vertueuses, inoffensives, sans respect de l'autre ni principes indiscutables, rien, en adoptant ce nom très évocateur, tout à fait inapproprié à son physique frêle et son visage d'enfant de chœur, poursuivi par la police, on lui avait tiré plusieurs balles au corps, au bout de plus d'une heure d'échanges de tirs, il faisait partie de ceux qui tiraient à hauteur d'homme sur les étudiants lors d'une manif contre le président opportuniste-magouilleur-on-ne-peut-plus, les étudiants exigeaient son départ dans le plus bref délai, c'était le chaos, la rue était transformée en un véritable brasier, la colère des

manifestants, les jets de pierre, les vitres fracassées des voitures, les vitrines des magasins volées en éclats qu'on pillait, les routes barricadées, les gaz lacrymogènes lâchés sans tenir compte de rien, la fuite générale, les blessés transportés en urgence, une femme pleure toutes les larmes de son corps, elle jure en pleurant, le gaz lacrymogène qui fait pleurer et augmente la colère des manifestants, encore des jets de pierre, les forces de l'ordre sur la défensive, les bastonnades, une balle perdue, un étudiant mort à quelques mètres de la faculté de médecine, sa mère est une pute, elle deviendra complètement folle en apprenant la nouvelle, le feu reprend de plus belle, s'éteint encore une fois pour se rallumer, puis s'éteindre.

selon les radoteurs de la place d'Armes le membre de l'Homme Bambou était plus énorme qu'un pénis d'âne en érection, personne, absolument personne, ne pouvait connaître le nombre de femmes qu'il a couchées, ce fumier, le Tueur à gages vivait sous le pont, travaillait pour quelques ventrus du gouvernement, pouvait tuer rien que pour quelques dollars, quant à moi je lui avais seulement donné vingt dollars et une bouteille de rhum Cinq Étoiles pour qu'il bute ton père ou l'homme que tu appelais papa, oui, j'avoue que c'était une sacrée aubaine, tu ne me le fais pas dire, en plein jour bien sûr, pour que tout le monde y assiste, ça va de soi, faut que ça soit un vrai spectacle quand on donne la mort à quelqu'un, ceux qui attendent la nuit pour tuer sont des faux meurtriers, des meurtriers de fortune, des poltrons, des cacas d'oiseau, tuer la nuit n'est pas tuer, c'est tricher, c'est ne pas avoir assez de couilles pour regarder l'autre dans les yeux, le voir crever, patauger dans son sang comme un chien, tout le monde a vu que c'était lui, mais en réalité moi, lui il n'en avait rien à foutre, il n'avait rien contre lui, il le connaissait même pas ou à peine, mais les gars comme le Tueur à gages n'ont pas besoin que tu leur fasses quoique ce soit pour te buter, il avait juste fait son boulot pour lequel il était payé, vingt dollars cash et une bouteille à couler après en fumant, en écoutant Bob Marley, il ne lui en voulait pas jusqu'à vouloir sa mort, ce franc chrétien de ton père qui va à l'église chaque dimanche pour prier Dieu, le Bon Dieu de là-haut qui pardonne tous les péchés et accueille ceux qui sont fatigués, ton père qui donne l'aumône, qui ne fait pas de mal à une mouche, qui ne peut pas casser un œuf, c'est ce que tout le monde croyait, moi non, moi je le haïssais, ce fils de pute, je voulais le voir crever comme un chien et tout, qu'est-ce que tu crois, tu penses que j'arriverais à vivre avec ça dans ma tête, l'image de ce cochon qui te sodomise, te force à sucer sa queue de chien comme ça là sans rien faire, oui, c'est moi qui l'ai fait buter, c'est moi qui l'ai tué à travers le Tueur à gages, avec ses mains, sa rage d'animal assoiffé de sang, j'ai saisi l'arme avec ses mains et pointé dans sa direction pour le regarder pleurnicher, me supplier comme un chien *ne me tue pas s'il te plaît, je ne veux pas mourir, j'ai une famille, une petite fille*, qu'il avait une famille, une petite fille c'est ce qu'il a osé dire ce rusé, ce sale menteur, comme pour me porter ou porter le Tueur à gages à rentrer en lui-même, à penser à cette famille qu'il allait briser si toutefois il bute ce gars, on savait tout, oh regarde-

moi ça, il veut pas mourir, il veut vivre, fils de pute, pan, pan, pan, je ne regrette rien, je ne regretterai jamais de l'avoir fait, de l'avoir buté, ton salaud de père, et si je connaissais un moyen de le buter encore une fois, même après sa mort, je le ferais à cœur joie, avec la même rage, la même détermination, je l'ai tué pour toi, pour t'avoir violée, la fille qu'il appelait sa fille, pour avoir tué ta mère, la femme qu'il appelait sa femme, parce qu'elle n'en pouvait plus, était fatiguée, voulait tout avouer, qu'elle avait été violée par le Commandant et du même coup tombée enceinte, c'était sans doute pas son premier acte du genre, le Commandant, il ne tremblait pas d'un cran à l'idée de se faire attraper et battre à mort par ceux qui l'auraient pris en flagrant délit de viol et tout, il a l'habitude, mûri avec le temps, il a pris tout son temps, comme si de rien n'était, et même s'il s'était fait attraper, on lui aurait rien fait, parce que c'est lui le Commandant, quoi qu'il arrive on ne tape pas sur le Commandant, ou un de ses patrons l'aurait vite fait libérer, dans moins d'une minute, on ne badine pas avec la meilleure recrue du Grand Chef Papa Suprême, en sortant de cette prison où il n'était pas réellement, mais quelque part ailleurs à matraquer un pauvre mec ou à violer la femme ou la sœur d'un autre, il se tiendrait debout dans le quartier, paire de pistolets attachés à la ceinture, comme une espèce de Clint Eastwood dans un Western, le Commandant est de retour, plume ne bouge, enfin bref, il fallait un dur pour te venger de ce dur homme imposant de taille de père qui te forçait à faire ce qu'il n'avait jamais osé demander à sa propre femme, alors que tu étais sa fille, oui sa fille jusqu'à ce qu'il ait découvert par les radoteurs de la place d'Armes que c'était faux.

le quartier ça pue un peu de tout, d'eaux croupies, d'aisselles, de graisses, de cadavres, de latrines à dalle à double bouche pour donner à plus de gens la chance de se soulager et éviter l'embouteillage devant l'entrée, comme d'habitude, tu peux pas imaginer combien c'est chiant, tu cours avec une saleté au bout de ton cul et tu te retrouves tout à coup coincé dans une ligne, ou tu as fini de chier, tu remontes tes culottes et tu réalises qu'il faut que tu chies encore, tu es obligé de laisser tomber parce que ça fait déjà une demi-heure dehors qu'un fils de pute attend, le truc là où tu es, sur lequel tu défèques, ça doit s'appeler *lunette* ou quelque chose de ce genre, un mot chic, pointilleux, sans résonnance, ici c'est bouche, voilà, simple, bouche, bouche d'aisances, bouche latrines, une grande pour les grands, une petite pour les petits, ou deux grandes pour deux grands, ou deux petites pour deux petits, mais au moment de l'urgence on s'en fout que la bouche soit grande ou petite, on s'y précipite comme ces gens dans ce quelconque pays là où tu es, que tu me racontes, quand ils sont pressés, qu'ils s'engouffrent dans la gueule du wagon qui file comme un gros serpent en faisant un de ces bruits de tonnerre de Dieu, un de ces pets tellement bruyants que tout le monde autour part à rire, ça va de soi, on y va à deux, parce qu'on n'a pas le choix, de temps à perdre, et ça se déboulonne, déambule, se déferle aussi rapidement que la terre tremble sous tes pieds, que tu te fais éclabousser le cul, on en profite pour casser le silence, la distance entre nous, se présenter si c'est la première fois qu'on chie ensemble, se raconter un peu, et devenir des amis si on veut, des amis pour la vie ou juste pour le moment, commenter les fesses de toutes les filles du quartier, commençant par la plus moche pour pousser un ouah fantasmatique quand vient le tour de la plus mignonne, lire le journal que l'on froisse pour se torcher après, compagnon de merde qu'on envie souvent pour son talent et sa réputation de chieur imbattable, quand on a eu le temps de jouer à *qui-chie-plus-vite-que-l'éclair*, au point de vouloir même le balancer dans le trou puant de merde en bas, tant il chie plus vite que l'éclair, tant ses pets résonnent comme des millions de trompettes dans une ruelle au beau milieu de la nuit, qu'on se demande comment il a fait pour gagner tous les jours à tous les coups, même les samedis, le jour le plus traité en parent pauvre de la semaine, où les réchauds servent de place publique aux chats et de lieu de pèlerinage aux souris, l'on économise l'argent et les denrées

pour faire un bon manger le dimanche, un manger gras, et après avoir fini de bien manger, roter comme un porc, on va dans les latrines pour se dégonfler, concourir, les voisins, comme ils peuvent être mauvais parfois, ces constipés, ils arrivent comme ça en coup de vent devant ta porte pour t'engueuler, jurer, c'est qu'ils en ont marre, à chaque fois c'est eux qui nettoient la dalle après ton passage, toujours bardée de ta merde, papa caca, manman caca, qu'est-ce qu'ils en savent, des intestins en proie à la merde ou la merde en soi, personne ne peut décider à leur place, on obéit, on fait ce qu'on te dit de faire, point merde, c'est comme certaines pensées, dans le but de t'en débarrasser tu entames la lecture d'un livre ou allumes la télé pour tomber sur n'importe quoi, un film où les acteurs sont nuls comme leurs pieds, tu éteins la télé, tu prends un autre livre, elles sont encore là, ces pensées, parce que ce sont elles qui décident quand elles doivent partir, pas toi, c'est la même chose pour la merde à la pointe de ton cul, ça ne va rien changer, même si tu te dis après que c'est pas possible qu'une telle catastrophe se cache à l'intérieur d'un être humain, tu te prends pour quelque chose de plus supérieur qu'un humain, alors que tu n'as jamais rien produit qui soit meilleur, c'est tellement juste, tellement beau, tellement éternel tout ce qui passe par le bas, bref, bref, assister à la victoire de son compagnon de merde un samedi à un concours pareil qui veut qu'on se décrasse le ventre même de ce qu'il ne contient pas pour moi était impensable, merveilleux, oui, merveilleux, il l'a toujours bel et bien eue cette foutue victoire, comme tous les autres jours de la semaine, comme si tous les jours étaient pareils, étaient dimanche, comme le train du tunnel, comme des balles de la bouche d'un kalachnikov, on entrevoit le caca sortir de son arrière-train avec fracas, à une vitesse inimaginable, compagnon de merde avec qui en toute fin de compte on partage son torchon, à la limite ses cailloux, tu sais, les champions ne sont pas toujours les meilleurs prévoyants, ah ces cons de chieurs, autrement on passe au nettoyage à sec, tu vois ce que je veux dire, les onze, ces petites barres de merde que l'on dessine sur les murs des latrines, je les ai toujours prises ces petites écritures pour une sorte de dernière chance de partir avec un trophée, je veux dire, au fait, je ne parle pas de ces trophées qu'on offre aux champions du monde de football ou de basketball et tout, ces masses d'or qu'on exhibe devant des milliers de supporters qui hurlent tous en même temps de joie ou qui se cassent morts de déception, dans un stade incroyablement immense, d'une architecture que seul un fou aurait pensé à réaliser, des caméras qui figent tout, même l'échappement d'un pet, tout ce qui est susceptible d'être figé, un qui vaille mieux que je pourrais garder longtemps dans ma mémoire, et puis qu'est-ce que c'est qu'un trophée, qu'est-ce que gagner, sinon dans notre jeu trouver assez de merde

dans son anus pour marquer plus de onze que possible sur les vieux murs des latrines, sinon chier, j'ai toujours été plus chanceux dans les autres concours, par exemple j'ai deux fois été champion au concours de masturbation, simple, on trace une ligne, et celui qui arrive à la traverser le plus loin de son éjaculation est l'heureux gagnant, avant c'était organisé pour les professionnels du quartier, avec le temps on l'a modifié en laissant une ou deux places pour les débutants très prometteurs comme moi, il y a aussi le concours des pets-parlants, créé en mémoire d'un petit vieux à qui on a donné le nom de Pet-Éternel pour ces chefs-d'œuvre qui durent entre trente à quarante minutes d'affilée, ça consiste en un pet à faire dire à ton derrière une phrase complète de ton choix, sujet, verbe, complément, pour ceux qui ne savent pas ce que c'est qu'une phrase complète, le rêve le plus cher de Pet-Éternel était de chier un jour dans de vraies latrines, des latrines modernes, comme on dit, et se torcher avec ces papiers qui ne font aucun bruit quand on les froisse, qui ne te blessent pas le cul, n'y laissent une seule tache, c'est tellement génial de pouvoir se servir de ses doigts pleins de la merde écorcée de son anus pour tracer des petites barres côte à côte, des petites pattes lumineuses, de minuscules oiseaux qui s'envolent sous le ciel gris des murs lépreux des latrines, d'être deux à chier, à gloser sur le monde, à le laisser jaillir de son cul, enfin bref, dans les latrines à dalle à double bouche les filles n'accompagnent pas les garçons, c'est trop risqué, c'est que trop de filles se font enlever leur virginité dedans.

l'homme que tu appelais papa devait arriver ici très jeune vers la seconde moitié d'un quelconque siècle, plus précisément sous le règne du Grand Chef Papa Suprême, connu pour ses actes criminels et pour avoir passé le palais à son Gros-Bébé qui faisait encore pipi dans son lit, assistait tous les dimanches aux différentes exécutions de prisonniers hostiles au régime par la main de papa, bravo papa, super papa, génial papa, félicitations papa, tout a commencé par son refus de servir le régime, de porter l'uniforme, avec les tyrans c'est comme ça, dès qu'on n'est pas pour on est contre, un soir tandis qu'il coulait un grog avec ses amis de l'autre côté de la rue, comme d'habitude, le Commandant, choisi pour cette tâche par le puissant dictateur même, je l'ai dit, dès qu'on n'est pas pour on est contre, il entra par effraction dans sa maison et violait sa femme qui s'en sortait avec quoi, un enfant dont il se croyait être le père mais qui ne l'était pas réellement, il l'aura appris bien plus tard des radoteurs de la place d'Armes qui avaient bien de quoi se mettre sous la dent, en attendant de plus poignants qui nécessiteraient encore de longues journées, voire des mois entiers de gloses, rien ne passe inaperçu dans ce quartier, mort de remords et de honte, l'homme se déroba à leur vue, s'esquivait dans ses larmes et dans cette rage que rien ne pouvait apaiser, au moment où il avait appris des radoteurs de la place d'Armes que cet enfant n'était pas réellement sorti de ses reins, mais de ceux du Commandant, que c'était un mensonge, il projetait de lui faire le cadeau dont elle avait toujours rêvé, un vélo, ouvre bien grands tes yeux mon vieux, lui disaient-ils, cette fille n'est pas ta fille, réveille-toi, elle n'est pas ta fille, c'est celle du Commandant, oui de celui qui fait tout à sa guise, qui nous fait ramasser nos merdes avec nos doigts, et les lécher après, c'est sa fille, ouvre bien tes grands yeux, réveille-toi, ces paroles le travaillaient nuit et jour, elles sifflaient, se trémoussaient, sanglotaient dans sa tête, la mort dans l'âme, désormais quand il rentrera le soir chez lui, il se dirigera tout droit vers son lit, le lit de sa fille, sans regarder dans la direction de la bouffe ni rien, sans faire attention à sa femme, même au bruit funèbre que feront ses bottes sur le ciment ni rien, imagine un instant que rien de tout ça ne se soit produit pour au moins essayer de reprendre tout à zéro, donner un peu de place à la gaieté, aux petits baisers par-ci sur le front de sa femme en rentrant, de gros câlins par-là pour sa fille, je veux dire ses filles, j'ai toujours eu tendance à oublier l'autre, celle qui

t'appelait *petite sœur*, de rires sincèrement partagés, voir tout autrement, comme si de rien n'était, pour ça à moins qu'il existe quelqu'un quelque part dans ce monde pour le prouver noir sur blanc que tout ce qu'il venait d'entendre à propos de cette histoire n'était que des paroles en l'air, une nouvelle invention de ces bons à rien de la place d'Armes, il suffit vraiment d'un rien pour que tout ce qu'on avait mis des années à construire tombe comme un château de cartes, il était sans doute trop tard pour agir, éviter l'inévitable, pour se venger de cet escroc, ce violeur de Commandant de merde, car le vent avait déjà depuis longtemps viré, ce dernier devait être déjà mort lynché par le peuple lors des événements qui avaient conduit le Gros-Bébé du Grand Chef Papa Suprême en exil, vidé de tout ce qu'il pouvait avoir de moral, de générosité et d'amour, si morale, générosité et amour il en avait, chaque soir après s'être noyé dans ces tas de petits verres de grog, il rentrait chez lui et couchait sa fille qui n'était plus sa fille, mais celle du Commandant, avait-il pleuré en lui faisant la même chose que ce dernier faisait à sa femme qu'il devait tuer tôt ou tard, parce que partout sur elle, en elle c'était l'odeur, la sueur, les traces, les images du Commandant, pantalon aux genoux, membre en érection, arme à la main, qui commande, suce ça putain, sinon je te tue, ouvre tes jambes pour que je puisse entrer avec fracas, en puissance, non, ça ne peut pas être vrai, ma petite fille pour qui j'ai tant bossé, consenti de travailler nuit et jour ne peut pas être la petite fille du Commandant, non elle n'est pas sortie tout droit de ses reins, hé vous là-bas, vous gueules de pute qui radotez toute la sainte journée, qui perdez votre temps à inventer toutes sortes de conneries, vous les radoteurs de la place d'Armes, vous qui savez tout, même ce que vous ne savez pas, dites-moi au moins que ce n'est pas vrai, que le Commandant n'est pas réellement le père de ma fille, qu'il n'a jamais existé, cet homme que tout le monde devait appeler chef quitte à ne pas se faire frotter les oreilles, shooter comme un ballon, que ma petite fille n'est pas sa petite fille, mais ma petite fille à moi.

l'homme que tu appelais papa n'était qu'un menteur, un meurtrier, un violeur, comme le Commandant, c'est lui qui a ôté la vie à ta mère, ta pauvre mère, cette femme morte d'avoir tout simplement été une femme, d'avoir un appareil génital différent de celui de l'homme, morte des mains de ton père, morte parce que personne ne devait savoir qu'il te baisait à mort, pour se venger du Commandant, quand il te regarde désormais il ne voit plus sa fille, mais celle du chef, merde, pourquoi je te raconte tout ça, des choses que tu sais déjà, que tu dois vouloir oublier, effacer de ta mémoire, mais avant de te laisser tranquille une fois pour toutes, je veux seulement te demander pourquoi, pourquoi tu ne t'es jamais demandé pourquoi cette nuit-là il était rentré plus tard que d'habitude, l'homme que tu appelais papa, avec des traces de sang sur ses vêtements et une coupure sur son bras gauche qu'il essayait de cacher avec beaucoup de peine, ta mère, elle avait sans doute essayé de se défendre, du moins échapper à cet homme trop malin, trop indigné pour qu'il se laisse faire, la malheureuse, pourquoi tu ne t'es jamais demandé pourquoi il ne partageait pas l'avis des voisins et tout quant à l'ouverture d'une vraie enquête sur cette affaire, alléguant que si le meurtrier arrivait à le savoir, il pourrait se retourner contre toi, je ne veux pas te perdre aussi ma fille, te disait-il, ce cynique, oui, il me fallait un voyou, un sans pitié, pour l'éliminer, un qui ne rate jamais son coup, et le Tueur à gages était l'homme idéal, l'homme du moment.

contrairement au Tueur à gages, l'Homme Bambou était plutôt ce qu'on pourrait appeler un paranoïaque sexuel, tout le quartier attendait avec impatience ce jour où il devait patauger dans son sang, crever dans la rue comme un chien, on lui voulait tous les malheurs du monde, qu'il aille se faire foutre, crever avec sa tête de porc, juraient-ils dans leurs pensées ou alors tout bas dans le noir de leur chambre, faut pas faire éclater sa colère, sa haine et tout, que ça déborde, aille au-delà du noir de la chambre, sinon ça risque de devenir très dangereux, l'Homme Bambou, il a lui aussi un pistolet, c'est son ami le Tueur à gages qui le lui avait offert en gage de son amitié, personne ne voudrait finir avec une balle dans le crâne quand même, juste pour avoir hurlé ce qui devait être dit tout bas, tout bas c'est beaucoup mieux, qu'il pue, qu'il crève, qu'il craque, ce mort en putréfaction, qu'il laisse nos femmes et nos filles tranquilles, qu'il aille brûler en enfer pour récolter ce qu'il avait semé, tout bas, faut pas hurler, n'oublie pas, il a un pistolet, qu'il aille frotter le bout de son pénis sur les murs mal crépis de toutes les foutues cases du quartier, et lorsqu'ils étaient épuisés à faire l'inventaire des dégâts que cet homme avait causés et tout, à gloser sur l'avenir du quartier avec autant de *cacas-sans-savon*, de va-nu-pieds, aux vêtements sales et troués, aussi inconnus que leurs noms, des noms d'égouts, de condamnés à mort, portés en hommage à je ne sais quel dieu qui serait intervenu dans le difficile accouchement de leur mère pour qu'elle puisse enfin les mettre au monde, moi dans le quartier on m'appelait Tibambou, une façon de dire autrement que l'Homme Bambou était mon père, alors que je leur ai pourtant bien dit que je ne m'appelais pas comme ça, que cet homme n'était pas mon père, toujours est-il que ça ne faisait qu'empirer ma situation, ça va de soi, si tu veux que les autres te foutent la paix, le truc c'est de ne pas réagir quand ils t'embêtent, tu rentres dans leur jeu pour le retourner contre eux, moi j'y arrive pas, j'y arrive jamais, moi ça me fait tout simplement chier qu'on m'assimile à un animal aussi affreux, aussi sans vergogne que l'Homme Bambou, je l'ai pourtant mille fois répété qu'il n'était pas mon père, je me demande qu'est-ce qui aurait bien pu leur inspirer de telles sottises, qu'ai-je chez moi d'aussi étrange, d'aussi insolite pour les laisser croire que je serais le fils de ce salopard, du n'importe quoi, c'est comme mettre un cochon à côté d'une colombe pour une photo de famille, moi je n'ai absolument rien qui me rapproche de cet

homme, rien du tout, avec une moitié de phalange pour pénis, le dos comme il faut, sans bosse, sans bouche qui oblige les autres à boucher leur nez, à fuir très loin dès qu'elle s'ouvre, mâche la nourriture comme un cochon, en faisant ce stupide bruit que font les cochons quand ils bouffent, rien ne passe inaperçu dans ce quartier, je l'ai appris à mes dépens, les radoteurs de la place d'Armes avec eux tout se dit, tout se dévoile, la vérité ça met du temps parfois à venir, mais ça finit toujours par venir, et ça me fait peur moi que la vérité soit ce qu'ils disent, pensent, croient, qu'est-ce que je raconte, rien à craindre, je n'ai jamais eu de père moi, en tout cas ma mère ne me l'a jamais dit, elle seule sait si j'ai un père ou pas, moi je ne peux pas le savoir, inutile de m'en faire, de toute ma vie c'est la pire chose que j'ai été amené à penser, il faut que je trouve un moyen de mettre un terme à tout ça, car après tout il n'est pas mon père, c'est impossible qu'il le soit, l'Homme Bambou, cet animal, ce profiteur, ce malfrat, ce voyou notoire.

quartier en patchwork, quartier chute, de toutes les déchéances, veine ouverte, en convalescence, enchevêtrement de souffles de corps de corridors de tout, quartier du temps qui s'écroule, du temps suspendu à ces visages nocturnes, balafrés par les larmes, ces cases qui sont debout malgré les bourrasques du temps et l'effritement, la peur, l'incertain, le fou qui se prend pour Miles Davis en soufflant dans une bouteille, les solitaires, les sans visage, les putains, les trottoirs, les disparus sans laisser de trace, les sans enfance, sans bagages, ni port d'attache, les nomades qui n'ont pas de chez eux, les graffiti qui peuplent le chant des rues, les nocturnes qu'aucun jour ne peut effacer, les barmaids qui se font taper les fesses pour des pourboires qu'elles n'auront jamais, les mecs alignés contre les murs toute la sainte journée discutant football, femmes et musique à la mode, fumant des tonnes de merde enroulée, ou assis sur le parapet du pont pensant à rien, de l'autre côté de ce pont se passait silencieusement ta vie, dans une case comme la nôtre, un peu moins penchée, et il y avait cet homme, celui que tu appelais sans doute papa, ça ne devait pas être si important que ça, moins chiant, la présence d'un homme, surtout quand ça fait chier, pète plus haut que son cul, tu vois ce que je veux dire, tout cet espace que tu vois là-bas, m'expliquait une fois un ancien du quartier, c'était que des champs de cactus, de pamplemoussiers et d'autres plantes tropicales, tu sais, ces cinquante dernières années, les gens se sont beaucoup déplacés, ils arrivent de tous les coins du pays, et ils ont tout modifié, les gens ils sont tellement idiots, mon garçon, ça a accéléré à un point tel que je ne me suis même pas rendu compte, pour donner ce triste spectacle qu'on a là sous les yeux, ces amoncellements de masures, de colosses de béton construits sans aucun plan, aucune règle d'urbanisation, à un rythme insaisissable, comme ces millions de réalités qui nous échappent parce qu'elles se déroulent trop rapidement ou trop lentement, maintenant tout a vraiment changé, il ne reste que des images, des noms oubliés, des carcasses de voitures dans les rues insalubres, des vols à mains armées, des tueries, des égouts à ciel ouvert, des meutes de chiens puants, de bandes de miséreux, des noms de mots qui pleurent, saignent, coincés sous leurs propres décombres, des putains pour te faire foutre de cette merde qu'on appelle la vie, des bagarres sanglantes rien que pour un match de foot qui se termine sur un score nul, des enfants nus, délaissés, qui mangent leur faim tous les jours

que le Bon Dieu fait, des enfants-soldats, futurs chefs de gang, qui tuent pour survivre, des latrines, des porcs qui bouffent des bébés jetés dans les ravines par des mères cinglées, des vieilles camionnettes cabossées où s'entassent les passagers comme ils peuvent en racontant leur vie et tout dans un tamponnement de voix, qui signent à chaque fois qu'ils arrivent devant une église catholique, et d'autres, songeurs, qui n'en ont rien à foutre, qui laissent défiler sous leurs yeux ce quartier trop délabré, trop pourri pour que ceux qui y vivent encore fassent montre d'une si surréaliste tonicité, c'est tout ce qui nous reste, mon garçon, l'enfer.

j'aurais mille fois préféré retourner à la prison d'où je m'étais évadé un après-midi de grand calme et pourrir dans le noir de la pire des cellules de toutes les prisons du monde, dans la merde la plus totale au lieu de prendre ça pour père, cette affaire de prison, je me rappelle te l'avoir déjà racontée plus d'une fois, je veux plus en reparler, je n'hésitais pas une seconde à lancer mon poing à la gueule de ces crapules qui me rendaient la vie dure en m'appelant Tibambou toute la sainte journée, comme un disque qui rumine, le mouvement des linges dans une machine à laver, si chaque humain a son semblable chez les animaux, cette bête elle ne ressemblait à aucune bête, comment le décrire, il est de ces êtres qui sont indescriptibles, inénarrables, tant ils ressemblent à rien, sinon à eux-mêmes, bien sûr que ça m'arrive aussi parfois de penser à l'Autre, à ce jour où il était tout simplement passé nous dire adieu, comme tous les autres avant lui, comme si on était ma mère et moi tous deux des lépreux, des êtres à laisser crever tout seuls comme des chiens dans ce quartier de merde, plusieurs rangées de pneus usés, posés horizontalement sur la terre battue étaient tout ce qui servait de clôture à notre case, une catastrophe penchée avec un toit de tôles trouées, je l'ai dit, une chaise dépaillée sur laquelle se lovait ce chat qui venait tous les jours se régaler de nos restes, et qu'on avait fini par garder vu que personne ne venait le réclamer, je ne l'ai jamais pourtant considéré comme un ami, cette hideuse bête qui faisait un drôle de bruit de sa gorge quand il sommeillait, dont la merde puait la charogne, faut dire que dans le quartier on n'était pas prêts, du moins habitués à développer ce genre de rapports avec les bêtes, les prendre sur nos genoux, les cajoler, les laisser nous embrasser sur la bouche comme se laissent faire les enfants à la télé, nous on trouvait ça dégueulasse, leur présence nous dérangeait, on les maltraitait, on les chassait à coups de pied, à coups de pierre, quand ça va mal, on n'a qu'à aller trouver un chien ou un chat, on le roue de coups, puis on se sent bien mieux, il y avait même un concours, celui qui a battu le plus de chiens ou de chats avait droit à la nourriture de tout le reste de la bande pendant une journée entière, toujours est-il que j'étais comme étrangement soulagé de le savoir nourri, ce chat, en paix, à l'abri de ces redoutables chasseurs, ces buveurs raides qui, quand ils les trouvent, les tuent, les assaisonnent et en font un bouillon qu'ils mangent avec du pain en se soûlant, j'étais soulagé de savoir qu'il n'aura pas été un jour chassé par

un de ces fils de pute ou tué par un de ces trous du cul de chauffard qui roulent à toute allure sur les routes, à toutes les heures du jour et de la nuit, enfin bref, pour revenir à l'Autre, il portait des vêtements propres, bien repassés, genre réservés pour des voyages au bout de nulle part, les yeux à moitié enfoncés dans leurs orbites, il poussait doucement la clôture en caoutchouc, c'était pas la première fois qu'un inconnu poussait cette clôture pour venir faire ses adieux, je l'ai dit, le soleil était monté jusqu'à la cime du ciel, il faisait une de ces chaleurs à te trancher la gorge, à te crever les yeux, ma mère faisait la lessive derrière la case en chantant, un mouchoir bleu autour de la tête, en dessous le parfum de ses cheveux noirs, elle chantait, ici on chante pour atténuer la douleur du travail, convoquer les dieux de leur hypothétique demeure, le chant ça nous grandit, ça ouvre les portes de l'éternité, on danse aussi, on danse sous les bégaiements de tambours, sous la pluie, sous les balles assassines, le poids du quotidien, la danse c'est le chemin le plus sûr vers la mémoire, ma mère chantait de sa voix de femme imbattable, inextinguible, de sa voix de femme baobab au milieu des vents, de tous les vents du monde, ses jupes étaient soigneusement ramassées entre ses cuisses pour bien cacher son *affaire*, tic d'éducation reçu de ses parents paysans, moi je pleurais pour mon cerf-volant accroché à une branche d'arbre, ou je rendais la vie dure à ces linges étendus aux fils avec mes penalties tirés avec des bidons de jus importé ou des oranges pourries sur un portier imaginaire, ce qui ne manquait pas d'arracher de grands cris d'indignation à ma mère, le pire affront qu'une personne puisse infliger à cette femme c'est de toucher à ses linges une fois étendus, elle les fout tout de suite dans une cuvette et les lave de nouveau, on ne procède jamais assez bien pour elle, faut que tout soit fait de ses mains, le lit, la vaisselle, la lessive, tout, il y a toujours une toute dernière chose à corriger, une chaise à pousser un peu plus sous la table, un pan de drap à tirer pour effacer ce pli au milieu du lit, un rideau à bien ajuster pour que les voisins ne voient pas ce qui se passe à l'intérieur, quand on a l'habitude de travailler seul, de réduire tout à soi-même, ses points de vue, l'apport des autres est loin d'être une action déterminante, j'étais interdit d'avoir un portier réel, de jouer avec les autres, tu vois ce que je te disais, disait ma mère en me montrant du doigt une petite foule en effervescence rassemblée autour de deux petits lutteurs, les autres enfants ils ne jouent pas, ils se bagarrent, c'est des mauvaises graines, enfin bref, l'homme ou l'Autre était venu comme il fallait s'en aller pour ne plus jamais refaire surface, de but en blanc, il a tendu à ma mère une liasse de billets, j' imagine pour payer la dette de son passage dans sa vie, puis à moi un petit jouet, je ne me rappelle plus ce que c'était, un petit jouet pour me rappeler que j'étais un enfant qui avait aussi droit à l'enfance, il

n'était pas neuf, pas très beau non plus, c'était assez pour me consoler de mon cerf-volant piégé entre les branches de cet arbre que même grand je n'arriverais à grimper, tiens, fiston, c'est pour toi, disait-il, ces mots m'avaient juste effleuré le corps en poursuivant leur chemin dans le vent, je ne savais pas ce que c'était moi être le fils de quelqu'un d'autre que ma mère, mille, des dizaines de mille, des centaines de mille, une armée, combien étaient-ils à venir avec ces mots, ces mots d'adieu, ces mots vides pour combler nos vides, ces mots désolés, et cette fois je crois vraiment que le moment est venu de me poser la seule question que je ne me suis jamais posée avant maintenant, entre l'Autre et l'Homme Bambou, qui est réellement mon père, erreur, on ne pose pas une question à laquelle on a déjà la réponse, je ne sais pas pour l'Autre dont je n'ai aucun souvenir, que je cherche encore dans ma tête, dans les souvenirs de ma mère, quant à l'homme au membre hypertrophié, il ne saurait être mon père, il n'a aucune chance, un père ça s'accepte aussi, surtout, sinon il n'est rien, même si c'était lui le vrai, le biologique, c'est du vent, je le redis, c'est du vent, c'est vrai que je suis confus, que je ne sais pas où donner de la tête, mais ce dont je suis sûr c'est qu'il n'est pas mon père, que c'est pour rire, pour me mettre en boule que les autres s'acharnent à le dire, le répéter à tout bout de champ, ça va de soi, il y a plusieurs versions de cette histoire, dans ce quartier rien n'a une seule version, pour certains il n'aurait jamais existé vraiment l'Homme Bambou, ce serait une histoire inventée de toutes pièces pour effrayer les jeunes femmes qui vantaient leur virginité, comme si c'était la part la plus utile qui puisse se trouver chez une femme, comme si c'était si important que ça, pour d'autres ce serait un *loa*, un de ces dieux dans la religion vodou, prenant une forme humaine pour faire payer à ses choisis leurs bévues religieuses, leur mépris au profit d'occupations plus concrètes, plus utiles, mais tous ces bla-bla ne faisaient qu'accroître l'hallucination et l'indignation collectives.

ici quand un enfant n'a pas de père, ou bien il appelle père celui qui saute sa maman, qui garnit la table, qui a le plus gros plat, qui a le droit de péter sans s'excuser, qui lève la main sur sa femme quand ça lui chante, ou bien il se révolte contre lui, ce spécimen d'homme parachuté de nulle part qui vient ronfler, régner en maître dans la maison, qui décide de tout, même du nombre de fois dans une journée qu'on doit aller aux latrines, drôle de façon d'être père ou fils de quelqu'un, non, dans mon cas c'était différent, car non seulement personne n'était mon père, mais il n'y a jamais eu, à ma connaissance, quoi que ce soit entre un mâle et ma mère, le ronflement d'aucun autre homme la nuit dans la case à part moi, je ne vois aucune trace de personne dans les souvenirs de cette femme, dans ses gestes, même dans ses sautes d'humeur parfois, aussi volubiles et cinglantes qu'elles puissent être, ici le mot *fuite* est un mot inventé pour les pères, j'avoue que c'est débile de m'attarder à de telles histoires, ça va de soi, des histoires authentiques ça n'existe pas, il n'y a que des histoires sans cesse authentifiées, chacun y met ses talents, ses chiens et ses plaies, ses espérances aussi, en plus un père c'est pas si important que ça, mais dès que quelqu'un cite ce mot, je ne suis plus moi-même, je ne peux m'empêcher de m'inventer des images, imaginer comment il est le mien, puisqu'il doit bien exister quelque part dans ce monde, des tas d'ossements abandonnés sous six pieds de terre ou un vivant qui traîne dans tous les bordels du monde, ou encore un qui se respecte, le cœur grand comme l'océan, se lève chaque matin d'un pied solaire pour aller pêcher des étoiles dans les grands fonds du quotidien, imaginer ses cheveux, son corps, sa démarche, sa façon de parler, de mastiquer la nourriture, sur la table, en face de sa femme qui le regarde avec des yeux fiers, des yeux qui lisent au-delà de son regard de père de famille ces nombreux coups d'épée dans l'eau, son acharnement pour avoir raison de la vie, sa façon de dire, viens par ici, fiston, viens t'asseoir sur les genoux de papa, viens faire un tour avec papa, fiston, ne pleure pas, fiston, papa est là, qui rentre le soir à la maison, se nourrit avant d'aller jeter sur le lit son corps meurtri par le travail, son fiston, moi, qui lui emboîte le pas jusqu'au fabuleux environnement du sommeil en caressant sa barbe grisonnante, comme tous les soirs, sa femme entre dans la chambre et laisse s'échapper de ses lèvres un de ces sourires de femme comblée, ma mère elle doit nous trouver vraiment mignons, moi et papa, puis elle nous couvre

d'une de ces couvertures aux motifs de pigeons voyageurs, en posant un doux baiser sur nos fronts, la poétique de la famille, comment ne pas imaginer tout ça, comment me résoudre enfin à tout oublier, laisser couler à travers mes larmes toutes ces images, tout ce monde inconnu, il faut que j'arrête, on n'a pas besoin d'un père pour être quelque chose, point merde, on a besoin de rêve, surtout de rêve, mais je ne peux pas, je suis désolé, je ne peux pas, je ne peux me passer de tout ça, de toutes ces histoires que racontent les radoteurs sur la place d'Armes, la vérité, c'est tout ce que je veux moi, seule la vérité peut m'affranchir, me libérer des chaînes de mes privations, de mes questions, avait-il réellement existé l'Homme Bambou, comme tant d'autres, ma mère avait-elle cédé à ses fausses promesses en profitant de mes flâneries dans le voisinage ou de mes sommeils bien trop durs, bien trop profonds pour intimider deux êtres humains qui s'envoient en l'air, ici les mères elles envoient leurs enfants jouer dans le voisinage ou acheter des trucs qu'elles savent tout bonnement qu'ils ne trouveront jamais pour pouvoir se débarrasser d'eux et s'envoyer librement en l'air avec les voisins, entretemps on en profite pour courir, gambader, faire le tour du quartier avec son vélo ou celui d'un ami, s'envoyer en l'air en jouant au papa-maman avec la fille de la voisine, j'ai aimé ce jeu, ça me permettait de découvrir un peu combien la vie en couple pourrait être quelque chose d'intéressant si on savait comment s'y prendre, j'étais le papa, la fille de la voisine était la maman, et on faisait tout ce qu'une maman et un papa font une fois dans leur lit, nous c'était toujours dans les latrines.

ça va de soi, une femme s'envoie en l'air avec qui elle veut, un homme aussi avec la gonzesse de son choix, on ne peut aucunement en disconvenir, inutile d'en faire une montagne, tout un plat, enfin bref, on a tous été une fois de sa vie la girouette de quelqu'un, moi j'étais la girouette de ma mère, comme tout enfant de mon âge à l'époque, un enfant ça ne bronche pas, ne tempête pas, ça ne fait qu'obéir, sans murmurer, pour ne pas payer le double de ce qu'on te réserve, sinon c'est ce que tu crains, le double, interdiction de jouer au football, aux billes et tout, et s'il arrive que ça pleure pendant la fessée, le nerf de bœuf, on lui demande d'avaler ses larmes vite, avant que ça devienne pire, qu'on lui fasse passer toute la période des vacances enfermée dans la maison et tout, ma mère si elle le désirait, elle pourrait bien me contraindre d'aller au bout du monde trouver l'introuvable pour qu'elle puisse tranquillement s'envoyer en l'air avec je ne sais quel voisin de son choix, parce que j'étais un enfant, son enfant, et que je n'avais pas à dire non, même si je voyais le truc, même si ça me démangeait, il est probable qu'elle m'ait déjà fait le coup, qui sait, seul le couteau sait le secret de l'igname, mais quant à l'hypothèse que cet homme serait mon père, pas n'importe quel père en plus, mon père biologique, c'est du vent, du pur faux, quant à ses promesses aussi, ma mère n'aurait jamais marché, je la connais, je le sais bien, marcher sur le sable mouvant, sur le temps, sur les souvenirs les plus enfouis, les plus tragiques, en quête d'un équilibre, de quelque chose de plus clément, ça te fait vaciller comme une pirogue à la dérive, comme ça te prépare aussi à faire face aux couleurs de l'horizon et tout, elle l'aurait sans doute envoyé bouffer dans les latrines, ma mère, où étaient-ils tous passés depuis tout ce temps, depuis tout ce lieu qu'elle devait parcourir, déprendre, eux, les hommes, ceux qui font des promesses, nulle part, ils étaient nulle part, personne, absolument personne n'avait été là pour elle au moment où elle en avait le plus besoin, tu sais, ces jours où tout est chiant, gris comme la mort, qu'elle regarde se coucher, la mort dans l'âme, avec des charges lourdes sur la tête que personne ne marchandait en dépit de ses infatigables harangues, même ses fidèles pratiques, ces modestes clients qu'elle appelle parfois amis, marcher pour survivre, pour ne pas crever comme une chienne, ne pas être la risée de tout le quartier, ces latrines ambulantes, la *restavec* d'une saleté d'homme, comme tant d'autres, ça doit relever du fantastique, du surréel, ses fidèles

pratiques, elle en parlait souvent, elle connaissait leurs histoires, leurs nuits blanches, noyées par les larmes, les incohérences, les turpitudes de la vie à deux, tout ce qui leur démangeait de l'intérieur, ça doit être plus apaisant de raconter sa vie à un passant, à celui dans les prochaines heures qui va bien vite disparaître à travers les limbes du temps, dans les latrines, elle parlait toute seule, comme quand elle était assise sur la petite chaise adossée à la case, les yeux ailleurs, le visage soutenu par une main, elle parlait de ces êtres imaginaires dont j'avais tant questionné l'existence, leur origine, que je voulais tant connaître pour de vrai, et de toutes ces choses-là qu'elle gardait pour elle, ces choses qui constituaient son monde, qu'elle serrait contre sa poitrine, loin des vents indiscrets et des oreilles des murs, l'état de nos vieilles fringues mille fois rafistolées, mes souliers du dimanche et de tous les jours, ses douleurs, les chants amers de la pluie sur le toit troué, les nuits passées debout dans un coin de la case avec notre lit plié sous nos bras, les menaces d'être jetés dehors avec nos affaires si elle n'arrive pas à payer le loyer, une pitance, la peur de se réveiller au milieu de la nuit et nous voir allonger sur le trottoir, morts de faim, les bouches gonflées des mots de tous ceux qui ont franchi cette clôture de caoutchouc, pour ne plus jamais refaire surface, donner signe de vie, et je me dis comme ça, juste comme ça, pour jouer à celui qui a envie d'être le fils de quelqu'un, ou une fois pour toutes faire partie des rares enfants dans le quartier qui ont un père présent, un vrai, un qui sort le matin et rentre le soir à la maison, qui tape son index sur sa langue et enlève une petite tache du visage de sa femme ou de son enfant en partance pour l'école, comme faisait souvent la voisine ou son homme, et je me dis qu'il me faut un père moi, il me le faut, il me faut la vérité, c'est pas trop demander quand même, la vérité ce qu'il ne faut jamais cacher à un enfant, c'est tout ce que je veux savoir moi, la vérité, un orphelin de père ça aussi ça a le droit de savoir pourquoi il est un orphelin de père, pourquoi un mec disparaît de la surface de la planète dès que sa copine lui dit que ce mois elle n'a pas vu ses règles, que ses parents vont la foutre à la porte si jamais ils l'apprennent, qu'est-ce qu'on va faire, question utile, car on peut toujours malgré tout faire quelque chose, il y a toujours une solution, ça peut être différent de ce à quoi on s'attendait, mais une solution quand même, pour ne pas être obligé de fuir comme un lâche, s'effacer de la surface de la planète, tu peux croire ce que tu veux, qu'il faut être un fou, un radoteur, un idéaliste pour penser à toutes ces choses, même les fous aussi ils descendent parfois de leur lune, de leur folie pour retrouver un brin de lucidité, pour contempler leur déchéance avec amertume, pour pleurer, un fou ça se tait aussi parfois, ça réfléchit, ça se cherche, ça pense à son avenir, à ce pouvoir que n'ont pas certaines choses, beaucoup de choses, de le guérir de sa

folie, ses plaies, ça a un père, que ça soit une misérable bestiole, un pet, le son d'une voix de temps en temps au bout du fil au bout de l'inconnu, de nulle part, pourvu que ça soit un père, enfin bref, l'idée de condamner ma mère pour ne m'avoir donné qu'un silence ou une suite de doutes pour géniteur est encore très loin de moi, ma mère c'est une femme, et on ne condamne pas une femme qui n'a toujours eu que son ombre ou Madan Victò pour seule amie, seule interlocutrice, ses conversations avec cette femme énigmatique je m'en suis rendu compte bien après, avant, moi je croyais que c'était pour aller parler avec son ombre dans les latrines qu'elle sortait tous les matins à l'aube et tout, c'est pas grave, elle a le droit d'avoir quelqu'un à qui parler, quelle que soit sa nature, son origine, je suis tout simplement fatigué de croire que je suis une espèce de *loray kale*, un *caca-sans-savon* comme les autres, et puis un *caca-sans-savon* c'est quoi, c'était quand même pas Dieu qui m'avait éjaculé dans son ventre, comme il avait éjaculé Jésus dans le ventre de Marie, sinon tout ça aurait été plus simple, je n'aurais plus à me casser la tête en quête d'une hypothétique réponse à mes incessantes questions, Jésus et moi on aurait été frères, donc je serais fils de Dieu, et Dieu serait mon père, point merde.

elle a fait ce qu'elle a pu, ma mère, même ce qu'elle n'aurait pas dû, des choses que j'aurais jamais faites moi pour un enfant, analphabète, élevée dans une de ces familles paysannes qui ne savent que monter et descendre la marmite, croître et multiplier la terre, elle n'a pas eu la chance d'avoir accès au pain de l'instruction, son père, riche paysan, grand propriétaire terrien, jugeait que s'il l'envoyait à l'école, plus tard elle écrirait des lettres aux garçons, serait une espèce d'intellectuelle de merde, un cul serré qui te sort des grandes théories venues de ces pays lointains, des grandes formules mathématiques, et toutes ces conneries, les travaux ménagers et la lessive qui les ferait désormais à la maison, il fallait plus que jamais se mettre debout, relever tous les défis du monde, ne pas baisser les bras, se laisser crever comme tant d'autres, elle a marché chercher la vie, contre vents et marées, dans ces rues dévorées par la misère et la crasse, marcher pour survivre, beaucoup de gens ne savent pas ce que c'est, voir passer devant soi sa vie comme une chose de peu d'importance, je sais qu'il s'est passé des choses, beaucoup de choses qu'elle ne pourra jamais avouer à un enfant, ma mère, en dépit du passage du temps sur elles, il est des choses pour qui l'océan n'est pas assez profond pour les cacher, les engloutir, des choses pareilles on en a tous, on entre dans la tombe avec, comment parler de son mal sans se cacher du regard des autres, sans tomber dans le mimétisme, pourquoi elle pleure quand elle parle du passé, de sa vie, ma mère, pourquoi je pleure moi aussi quand elle pleure, les larmes sont-elles les seuls mots qui nous restent, non je lui en veux pas, je lui en voudrai jamais, elle est la seule femme qui ne m'a jamais abandonné, tout simplement une femme pour qui les dés n'ont jamais tourné sur les bons numéros, qui se bat, une femme comme il en existe beaucoup ici et ailleurs, tiens, fiston, c'est pour toi, c'était bien ce qu'il m'avait dit l'Autre, celui qui était venu avec des mots d'adieu, qu'est-ce qu'il en sait, ce fils de pute, un père, je veux dire un vrai, ne fuit pas, c'est quelqu'un qui fait du mieux qu'il peut pour élever dignement son enfant, qui sait ce que ça veut dire être père, qui sait que ça ne s'abandonne pas un enfant, que ça a des rêves qui ont besoin d'épaule et de lumière, que ça a besoin de compter sur quelqu'un, *moi mon père c'est moi.*

faut les buter tous les connards dans son genre, s'indignaient encore les gens du quartier, tous les trous du cul qui profitent de la misère des autres, de leur innocence, pour réaliser leurs fantasmes les plus fous, leurs rêves personnels, les cinglés c'est en cinglé qu'on agit avec ça, un homme qui fait de fausses promesses à tout bout de champ, les unes plus ronflantes que les autres, à toutes les femmes qu'il rencontre dans le but de les coucher, pour les humilier après, qu'est-ce qu'il mérite, la mort, une mort tragique, spectaculaire, c'est tout ce qu'il faisait dans la vie, l'Homme Bambou, utiliser les femmes comme on utilise une cigarette, le mégot ça sert à être piétiné, à rien, futé, il ne faisait jamais deux fois la même promesse, pour ne pas créer de confusion au milieu d'elles, à chaque femme une promesse, et les premières à tomber à ses pieds, comme une feuille morte, étaient les plus pointilleuses j'imagine, les femmes de ministres, les top-modèles, les grands noms de la beauté universelle, les miss monde, les qui font tanguer le monde au rythme de leurs fesses ou de leurs mamelles, puis au bas de l'échelle on trouvait les petites marchandes de pistache, de légumes, de pains chauds et de *chiens jambés*, les petites bonnes aux seins durs, aux fesses très comme il faut, qui rendent jalouses Madame et font bander Monsieur, sans oublier les putains, enfin bref, elles sont toutes passées par là, par les jambes distordues de l'Homme Bambou qui le faisaient avancer comme une pieuvre et son membre hypertrophié qui suivait les courbes de ses pieds, son anomalie faisait une telle tache d'huile que tout le quartier en parlait, son haleine puante qui faisait tousser les chiens, sa bosse, ses dents mangées par les caries, ses bras inégaux, tout ça faisait de lui l'homme le plus effrayant de tout le quartier, ce n'était qu'un jeu aux yeux de ces femmes, juste une petite imperfection, c'est pas grave, personne n'est parfait, on a tous une bosse quelque part en nous, elles tombaient par dizaine, par centaine sous les rafales de ses fausses promesses, putain qu'est-ce qu'il leur avait dit cet homme, quels mots avait-il utilisés pour formuler toutes ces paroles en l'air, coincer ces femmes, les pousser à donner leur devant de la sorte, sans regarder derrière, sans penser à l'après, comme si de rien n'était, on n'arrêtait pas de se le demander tout bas, tout bas parce qu'il ne faut pas hurler, je rappelle qu'il avait un pistolet, l'Homme Bambou, qui d'entre nous n'était pas au courant des sordides conquêtes, des malveillances répétées de cet homme qui promettait des Nintendo aux enfants pour mieux attirer

leur mère dans son lit, ou plus précisément dans le lit qu'il leur avait promis, ses promesses faisaient la une des infos, les radoteurs de la place d'Armes ne parlaient que de ça à un certain moment, tout se déballait à coups de drame, et là qu'il me soit permis de revenir à ma mère, la connaissant, de tous ces gens qui radotaient, s'affolaient, se perdaient en conjectures, elle aurait été la seule à voir dans tout ça une véritable comédie, une bonne plaisanterie, un homme qui couche qui il veut, quand il veut rien qu'avec des promesses, on aura tout vu, dirait-elle dans un éclat de rire, cela va sans dire qu'elle était moins vulnérable, ma mère, qu'elle n'avait pas son petit côté faible, tout le monde en a, pour ça, je veux dire pour arriver jusqu'à la convaincre avec des promesses, la faire coucher, comme une salope, il aurait fallu à ce salaud de briseurs de jupons et de foyer d'Homme Bambou une bonne thèse, thèse ce n'est pas le mot, mais quelque chose de vraiment convaincant, de céleste, quoi, à la rigueur un efface-passé, même si cela n'aurait abouti à rien.

ma vie après ton départ, c'est réduit à rien, sinon au bar et la putain de la haute, tu sais, une de ces femmes entre deux âges, riches, aristocrates, veuves endurcies pour la plupart, en quête d'aventure et de jeunesse, qui emploient de jeunes mecs, comme moi, doués d'une fulgurante sportivité, qui ont la réputation d'être des artistes ou des anarchistes, qu'elles éprouvent un vif plaisir, comme on dit, à ranger dans la catégorie d'amants potentiels ou je ne sais quoi, selon qu'ils sont peintres, écrivains, journalistes culturels, ou tout simplement qu'ils portent des tresses, avec ces regards toujours ailleurs, épuisés par l'abus d'herbe, qui semblent ne pas trop s'intéresser au monde, ou encore qu'ils sont dotés d'un matériel corpulent, plus énorme qu'un pénis d'âne en érection, capable d'aller au-delà de ce que cette carcasse humaine dont la couleur du teint et la fortune auraient donné tous les privilèges espérait, et après, après ça te laisse un chèque sur le tabouret près du lit, pour service professionnel rendu, assez pour que tu attendes le prochain coup de fil, bien sûr, ce sont elles qui appellent, quand elles en ont envie, qui envoient le chauffeur te chercher dans une voiture flambant neuve, dernier cri, pour te conduire dans les hauteurs, loin de la blessure populaire, là où l'on voit mieux les bidonvilles qui s'étendent à perte de vue, j'étais pas plus tôt monté dans cette voiture que je ressentais déjà l'envie d'en descendre, mais je ne pouvais pas m'en empêcher, m'empêcher d'aller sauter cette femme pour une raison pas plus utile que si je restais chez moi à finir la lecture d'un livre, une voiture qui doit valoir une de ces sommes suffisantes pour se construire toute une vie, une vie avec l'essentiel, le chauffeur de cette femme doit friser la soixantaine, la plupart du temps il s'habille en noir, un chapeau noir légèrement enfoncé sur le côté, comme une espèce de Baron Samedi, maître des cimetières, patron de tous les morts, il doit avoir ce travail depuis trente ans et assez de discrétion pour que ce soit à lui qu'elle confie la mission de venir me chercher à chaque fois qu'elle a envie de se donner du plaisir, se faire sauter, je ne sais pas comment il s'appelle, le chauffeur, il paraît que c'est un homme de confiance, avant il travaillait pour son mari, après la mort de ce dernier, un ventru aux mauvaises haleines qui ronflait et qui parlait dans son sommeil de grande, de petite caisse, de la pitance du mois qu'il donne à ses employés que le jargon comptable veut qu'il appelle *payroll*, alors qu'elle bat la campagne dans la partie du lit qu'elle occupe, se

retourne en frottant ses cuisses, en caressant ses seins d'une main et ses cheveux de l'autre, rongée par l'envie de se faire balancer, dévorer dans tous les sens, elle a décidé de le garder, de lui confier sa sécurité et celle de la maison, toujours est-il sur la route on n'ose jamais s'adresser le moindre mot, sinon une seule fois, juste une phrase simple venant de lui sur le trafic, je ne me rappelle plus ce que j'avais répondu, une connerie sans doute, un peu gêné par notre différence d'âge, il pouvait être mon père cet homme, imagine un instant que tu te fais conduire par ton propre père pour aller coucher ou te faire coucher par une de ces bourgeoises là-haut pour des billets que tu voudras bien brûler dans ce bar crasseux en ville ou donner comme pourboire à cette serveuse exceptionnelle que tu n'arrêtes pas de regarder dès que tu entres et qui elle aussi n'arrête pas de te regarder, de se demander qu'est-ce qui peut pousser quelqu'un à boire ainsi, comme un trou, qu'est-ce qui s'est passé dans sa putain de vie, chère mademoiselle, sans vouloir t'interrompre, surgit une voix d'elle ne sait où, sans doute d'un coin de sa tête ou de la mienne, cet homme que tu vois là, assis tous les soirs à la même table en compagnie de personne, il boit parce que c'est en buvant que tout lui paraît clair, parce qu'une femme belle comme tout, et qui te ressemble comme deux gouttes d'eau un beau jour est partie de sa vie, vers je ne sais où, vers nulle part, parce qu'il doit brûler jusqu'au dernier sou ce qu'il a gagné en contrepartie du plaisir procuré à une espèce de femme riche qui habite à l'autre bout de la montagne, dans une grosse baraque noyée dans un immense jardin protégé par un mur géant surmonté par des fils électriques, sur une petite pancarte, on lisait en lettres d'imprimerie DANGER DE MORT, illustré par une tête de squelette et deux fémurs en croix ou une croix de fémurs ou je ne sais quoi, une barrière qui en la touchant déclenche un appareil automatique hurlant partout dans la maison, machin qui avait sans doute été installé par une espèce d'expert étranger qui avait spécialement fait le voyage pour éviter que cette pétasse ne s'inquiète de rien la nuit quand elle s'endort dans son beau lit de bourgeoise, qui suis-je sans ma maison surprotégée, disait-elle, sans mes petites voitures blindées, sans mes gardes du corps, sans ma fortune, tu la laisses tranquille enfin oui, depuis quand connais-tu cette femme pour lui conter ma vie de la sorte, c'est juste une serveuse, une inconnue, elle est là pour servir les clients, pas pour s'informer de leurs activités, ni poser une main pathétique sur sa poitrine, aux bords des larmes, en t'écoutant radoter les malheurs de leur vie de merde, tu ferais mieux de la fermer, contrairement aux autres qui n'y voient qu'une sorte d'issue de secours, je dirais même une dernière carte, puisqu'il faut s'accrocher à quelque chose, de quelque minceur qu'elle soit, qui utilisent des huiles spéciales, *lwil koulèv*, *grès kakawo*, et j'en passe, pour rallonger leur membre, non

sans se mettre face à la pleine lune, comme un couteau qu'on affûte pour le combat du siècle, une cible à vider de tout son souffle, de tout son sang, on dit aussi que la masturbation fréquente est très efficace pour le développement du matériel, donne-moi une minute, je vais regarder, ouais, c'est pas mal, ça va de soi, tous ces bla-bla sur le sexe, la couleur du teint, la provenance sociale, la nationalité, je m'en fous, moi je me contente de jeter mon ancre dans des confluent de galaxies, sonder mes vestiges, atteindre mon ultime étoile, avec mes coups de reins, mes éjaculations, mes déambulations à travers l'histoire, quitte à enculer la mort et tout, je me dis qu'après tout c'est peut-être pas si chiant que ça, puisqu'il y en a qui se dégagent pour moins que ça, moins que rien, pour une clope, une promesse, qui sait, c'est peut-être ça vivre, je veux dire le vrai sens de la vie, se prélasser dans un lit aussi immense qu'un terrain de foot, sous des couvertures parfumées, jouxté d'un corps épuisé de bourgeoise qu'on vient de faire péter, chier en la sautant dans toutes les positions que tu peux imaginer, et qui te laisse le choix entre le vin rouge et le blanc.

aussi grand que soit le monde, aussi infinie la distance qui nous rapproche, nous pousse à agir, le chant de la mort, je veux que tu m'écoutes, qu'ils se muent en ailes mes mots, en île, cette île où se déroule ta vie en dehors de ton travail de garde-mémé chez Madame, de danseuse chez le Propriétaire, je veux que tu saches qu'il n'y a que le Soleil qui peut nous arrêter, nous réduire au silence, que toutes les putains de la haute du monde ne peuvent nous éloigner, nous arracher à nos latrines, nos cris et nos paroles communs, que je ne les sauterais jamais pour tout ce que racontent les radoteurs de la place d'Armes, encore moins pour gagner ma vie, c'est la seule chose à laquelle je n'ai jamais vraiment pensé, gagner quelque chose, je veux tout simplement un peu de joie, je sais que ça peut rien changer, je la veux quand même cette joie, pour me déprendre un peu de l'homme que je suis, de moi-même, du quartier et tout, Bon Dieu de merde, c'est quoi ce satané sentiment qui me pousse à croire que tu es la somme de tout ce qui fait de chacune de ces femmes une femme unique, indivisible, différente de toutes les autres, la somme de cette part de lumière, de ce millionième de dissemblable, tout ce royaume de femmes qui m'ont permis de t'habiter même au-delà de leur immortalité, de leur chute, les radoteurs de la place d'Armes ils doivent raconter plein de choses à mon sujet, me traiter d'objet sexuel, de garçon de joie et tout, maintenant il couche avec une bourgeoise pour de la promotion sociale, il se vend et tout, disent-ils, qu'ils aillent se faire foutre, ces radoteurs de merde qui foutent leur nez partout dans la merde des gens, chacun a sa petite bourgeoise secrète, non, sa petite chemisette d'aliénation qu'il cache sous son manteau d'hypocrite, je m'en fous, chacun est libre de vivre sa vie comme il l'entend, selon ses désirs, qu'ils s'occupent de la forêt dans leur œil au lieu de s'attarder à l'arbre dans le mien, fenêtre, je m'ouvre à ce que je veux, oui je suis un prostitué pour qui veut l'entendre, oui je suis un alcoolique pour qui n'a jamais bu une seule goutte, un obsédé sexuel pour qui n'a jamais été dans un lit avec quiconque ou ne s'est jamais masturbé, toi t'es qui, pose-toi la question toi-même et réponds, sois un homme, ramasse tes forces, assure, toi qui restes assis toute la sainte journée sur cette place de merde pour tuer le temps à coups de mensonges, de méchancetés, de tout, réponds pour une fois dans ta vie à toi-même, à ta propre question qui te demande qui tu es, où est passée ta solidarité avec toi-même, enfin bref, moi aussi je me mens parfois pour fuir cette

fatalité de l'existence, ma vérité, pour t'aimer au-delà du vide, du temps et de l'immensité des océans, au-delà de ce tragique silence à l'autre bout du fil, enregistrez votre message après le signal sonore, allô mon amie, c'est moi, moi, ton ami, je sais que tu n'es pas là, là où tu es c'est comme ça, on n'est jamais là, c'est le répondeur qui répond dans une langue étrangère, peu importe, tout ce que j'espère moi c'est que ce foutu perroquet électronique saura sauvegarder et te transmettre sans manquer un seul mot ce que je vais te dire, je sais maintenant où tu es, tu travailles comme serveuse dans un de ces bars en ville, et tous les soirs j'y vais, juste pour que tu me serves, pour te voir, pour que tu me demandes ce que je désire, j'aime la simplicité, l'élégance, tout le sérieux que tu y mets, rien qu'en débouchant une bouteille, en déposant le verre sur la table, la façon dont tu voles au service des autres clients comme je n'ai jamais vu personne le faire, avec une énergie si soignée, une telle impeccabilité, la nuit dernière après une partouze à laquelle j'étais formellement invité par un ami de la putain de la haute, gueule de rien, j'étais trop épuisé pour aller dans ce bar, en fin de compte j'y suis allé quand même, c'est que je pensais que j'allais mourir et que c'était ma dernière soirée, fallait à tout prix que je te voie, tu es la dernière personne que je souhaite voir à chaque fois que je pense que je vais mourir, on n'était pas beaucoup dans cette partouze, seulement six, l'inconvénient, c'est pas le mot, c'est qu'on était deux mecs à se démerder pour qu'on s'en sorte bien, l'une des gonzesses pouvait diablement de la gueule, ça m'a un peu enlevé de mon énergie, enfin bref, je suis allé dans ce bar quand même, tu connais ce que je veux, tu m'as servi un rhum coca, une bière ou quelque chose d'autre, je ne me rappelle pas la suite, sinon après tu es venue me réveiller en me touchant l'épaule, Monsieur, on est désolés, on va fermer, vous n'êtes pas bien, vous devez rentrer chez vous vous reposer, c'est alors que je me suis rendu compte que je dormais sur la table, la douceur de ta main sur mon épaule a remué quelque chose en moi, cet océan d'alcool peut-être, il me fallait me battre, faire un grand effort sur moi-même pour pouvoir me lever et trouver la sortie, elle était là ta volonté, celle de m'approcher, de m'aider juste pour que je puisse me tenir droit et rentrer chez moi, tu n'as rien à voir avec les conneries des clients, c'est l'un des points les plus importants à respecter si tu veux continuer à travailler dans ce bar, tu te rappelles ces mots du patron, un imbécile qui pense vraiment qu'en tout c'est la fin qui justifie les moyens, tu te recules dans un coin pour me regarder me battre avec moi-même, en quête d'un impossible équilibre, avec ce même sourire indécis que j'ai reconnu tout de suite, tanguer comme une pirogue, me concentrer de toutes mes forces sur moi-même avant de faire un demi-pas, juste un demi-pas comme un enfant qui apprend à marcher, demain je me réveillerai le visage en plein dans ma

vomissure, avec cette gueule de chien qu'ont toujours ceux qui ont dormi dans l'alcool, au milieu du désordre de mes bouquins éparpillés dans toute la pièce, je passerai en revue les moindres détails de cette soirée, tout ce dont j'arriverai à me souvenir ne sera que le *on*, Bon Dieu de merde, pourquoi a-t-elle utilisé le pronom *on*, m'a-t-elle vouvoyé, pourquoi m'as-tu vouvoyé, fais-tu semblant d'oublier, m'oublier, c'est moi, le gars de la place d'Armes, le gars dans les latrines, vendredi de mai, tu te rappelles, il pleuvait des hallebardes, les distances créées par les mots sont peut-être les plus dures, tous ces masques, ces foutues formules de bienséance, est-ce pour t'entraîner à faire des phrases débiles ou pour mieux disparaître dans la foule qui danse dans ma tête, composée d'hommes et de femmes, de morts et de vivants qui s'en vont s'en viennent comme les jours dans une année, les mots que j'écris ou quoi.

c'était pas une jument facile à dompter, ma mère, rebelle comme tout, genre *j'en pince pour personne moi*, pas comme ces pimbêches du quartier qui couchent pour un atome, rien que parce qu'on leur dit qu'elles sont belles ou je ne sais quoi, elle n'hésitait pas à dormir sur sa faim en espérant que demain serait autrement, ou peut-être meilleur, chaque jour vient avec son lot de petits moments d'éternité et de misères de toute sorte, j'étais pas encore né, on m'a tout raconté, dans ce quartier les gens te refusent la nourriture, mais pas les commérages, leurs inventions, ta mère, petit, disaient-ils, c'était une femme très courageuse, une femme homme, une femme baobab, qui pouvait manger le diable avec un grain de sel, elle avait même une fois craché au visage d'un policier qui lui avait tapoté les fesses sans son consentement, juste pour montrer au monde le pouvoir que lui conféraient son uniforme et le pistolet attaché à sa ceinture, une femme qui s'est battue elle toute seule contre trois autres femmes qui lui manquaient de respect, qui a marché toute sa vie pour te donner la vie, petit, elle a tout fait, même ce qu'elle n'aurait pas dû, moi j'avais pas besoin qu'on me dise, il me suffisait de regarder les yeux de ma mère pour comprendre, personne n'avait vu les yeux de ma mère, pourtant c'est là que ça se passe, j'en avais pas besoin, moi, tous ces éloges, ces bla-bla et tout, aussi convaincantes qu'elles pouvaient être les promesses de cet homme, elles pourraient jamais arriver à la plier, je ne sais pas, quant aux autres, ça peut prendre du temps, elles finissent toujours par céder, par ouvrir leurs jambes et tout, le drame des hommes comme l'Homme Bambou c'est qu'ils ignorent qu'avec les femmes comme ma mère, habituées à des relations taillées sur mesure, discutées, planifiées d'avance, faut pas trop se montrer à cela, même si ça chauffe, pète dans le pantalon, faut pas foncer, sinon on risque de se faire mettre dans le lot de ces petits voyous, ces profiteurs qui se donnent pour les plus futés dans l'art de prendre les autres pour des imbéciles, se croyant plus futés que tout, même la douleur, ou passer sa vie à se masturber sur le nom de la même gonzesse, sans jamais l'avoir en vrai, faut y aller lentement, sûrement comme la tortue de La Fontaine, c'est que de la province d'où elle vient la règle ou la tradition, comme on dit, veut que la femme soumette les différents soupirants à une épreuve pour qu'elle sache avec qui faire la route et qui envoyer se faire écraser par un camion, il est honteux d'être conquise aux premiers tirs, elle veut que le temps passe et révèle des

choses inconnues, étonnantes, inattendues, eux, je veux dire les hommes comme lui, ne voient tout ça que sous un seul angle, les femmes ils les mettent toutes dans le même sac et tout, il suffit que telle technique marche pour celle-là, et ils l'utilisent pour toutes les autres, ils font des promesses qu'ils ne peuvent respecter, ou qu'ils savent tout bonnement qu'ils ne peuvent respecter, et dans ce jeu ce sont les enfants les plus vulnérables, surtout ceux à qui on n'a jamais fait de promesses, qui n'ont jamais rien reçu de quiconque, qui ne savent pas ce que c'est, les promesses, que selon Larousse c'est une assurance donnée, pas quelque chose d'acquis, gagné d'avance, je suis désolé de le dire, avec moi ça aurait marché à coup sûr, je le dis franchement, il m'aurait eu à coup sûr, l'Homme Bambou, l'homme au membre plus énorme qu'un pénis d'âne en érection, s'il m'avait promis par exemple une Nintendo pour mon anniversaire, j'aurais été heureux, j'aurais sauté à son cou, et ma mère aurait été contente de me voir content, pour une fois retrouver le sourire, elle aurait vu en lui l'image de ce père absent, quelle mère dans ce quartier pourri ne serait pas heureuse de trouver un père, un vrai, pour son *caca-sans-savon*, elle l'aurait vu autrement, cet homme, je veux dire avec d'autres yeux, elle aurait oublié qu'il était un voyou, un menteur, un qui fait des promesses à toutes les femmes du quartier dans le but de les baiser, de les faire chialer comme une chienne, elle l'aurait laissé la prendre dans tous les sens, juste pour moi, pour qu'elle continue à voir encore sur mes lèvres ce sourire inhabituel que lui seul pouvait nourrir rien qu'en réitérant sa promesse de me donner une Nintendo pour mon anniversaire, on dit que la femme aime, tombe tôt ou tard au pied de l'homme qui aime son enfant, qui lui procure même hypocritement un peu de bonheur, toute mon enfance j'ai rêvé d'avoir une Nintendo, je me rappelle, on n'avait pas de télé chez nous, quand les autres gamins étaient chez eux à regarder un film intéressant, *Superman* par exemple, moi j'étais chez moi à tourner dans tous les sens, à me dégoûter, je t'interdis d'aller regarder la télé chez le voisin, me disait ma mère, je ne pouvais pas m'empêcher de lier dans ma tête les sons et les scènes, quand une voix en danger appelle *Superman*, alors je sais tout de suite qu'il va se mettre à fendre l'air pour lui venir en aide, la responsabilité du héros par rapport au monde s'est accrue chaque minute, un train piégé par-ci, un enfant tombé du haut d'une chute d'eau par-là, mais elle a trouvé son accomplissement dans cette partie où il faisait le tour de la terre en volant pour réparer les dommages qu'elle avait subis suite à un terrible tremblement de terre, et Loïse, sa dulcinée, Bon Dieu de merde, je n'ai jamais vu une femme aussi magnifique, il n'y a rien de plus chiant, quand tu n'as pas de télé chez toi, et que tu entends chez le voisin les sons d'un film que tu aimes, et que tu es obligé de rester planté là parce que ta mère

t'interdit d'aller chez le voisin, soit parce qu'elle a appris que ce dernier t'a foutu un coup de pied dans le cul la dernière fois ou parce qu'elle ne voudrait pas qu'il t'arrive un truc pareil, il n'y avait pas que la télé, il nous manquait beaucoup de choses, je sais que ça ne vaut rien sans la télé une Nintendo, que c'est juste un objet comme ça quelque part dans la maison, au moins il aurait pu me le promettre, pour que les autres le sachent, pour que je leur dise que j'allais avoir une Nintendo pour mon anniversaire, une vraie, ils auraient sans doute trouvé ça génial, et au moment venu ils auraient apporté volontiers leur télé, on aurait joué à Super Mario ensemble toute la journée, c'était mon héros préféré, Mario, je me souviens encore de ce gars incroyable qui finissait toutes les parties en tournant le dos à l'écran, ce serait génial pour une fois de voir tous les amis se réunir chez moi, dans ma case penchée, où personne n'est jamais venu jusqu'à présent, pour le regarder faire et refaire autant qu'on le souhaite, une Nintendo à un enfant qui n'a jamais eu quoi que ce soit, sinon un vieux jouet d'un inconnu qui prétendait être son père, c'était pas trop demander, c'était quand même pas la mer à boire, ç'aurait été plus sympa, plus classe au lieu d'aller tout droit au but comme une espèce de je ne sais quel roi du monde, avec des promesses pour seul et unique appât pour attirer dans son filet une femme aussi intrépide que ma mère, pour une partie de jambes en l'air non déclarée, cette femme trop métallique, trop endurcie pour être une femme, elle l'aurait rageusement envoyé paître avec ses paroles en l'air, non pas parce qu'elle avait déjà tout ce que cet homme lui aurait promis, au contraire, mais parce qu'elle savait où il voulait en venir, ce fils de pute, les bons à rien dans son genre elle les connaît, ils font de belles promesses pour avoir ce dont ils ont besoin et foutre le camp après, demain il irait raconter à ses compagnons de bouteille sur la place d'Armes comment il l'avait sautée celle-là, fait gémir, chialer comme une chienne.

il m'arrive parfois d'oublier, de tout jeter dans les latrines pour noyer cette foule compacte d'angoisses et d'autres sentiments, de boire à ma santé, à un sourire de femme ou à un livre qui vaut la peine d'être lu, ça finit toujours par refaire surface, s'accaparer une fois de plus de ma tête, mon estomac, mes yeux et tout, ça monte, ça monte, jusqu'à qu'il ne me reste plus rien que ma carcasse et mon intranquillité, depuis ton départ, quand je ne suis pas dans ce bar crasseux en ville où tu travailles, je passe mes nuits à lanterner dans les rues avec une bouteille à qui je raconte mon histoire, notre histoire, ou dans le lit de cette femme qui me paie pour lui donner du plaisir, la faire chier, laver mon membre dans l'eau bleue de sa piscine, m'essuyer avec ses cheveux, pour mieux être avec toi, piéger le réel, t'habiter à travers son corps, ses cris, pour tout te dire, je vais dans ce bar parce que je ne te sens nulle part ailleurs, parce que c'est le seul moyen de te voir ou de croire que je te vois vraiment ou quelqu'un d'autre qui te ressemble tellement que j'arrive pas à faire la différence, pour cesser de croire que tu es vraiment partie de ma vie, que ceux qui sont partis sont loin, reviennent jamais, qu'à force de bourlinguer ils peuvent finir par perdre la mémoire ou disparaître à tout jamais, si seulement tout pouvait s'oublier, comment t'oublier, comment oublier la seule personne qui m'écoute vraiment, qui me prend pas pour un fou, quelqu'un qu'on devrait faire enfermer, tu sais, les radoteurs de la place d'Armes ils n'arrêtent pas de parler, ils disent que là où tu es ils n'aiment pas les gens dans ton genre, qu'ils utilisent des tas d'attributs lorsqu'ils en parlent, agressif, hâbleur, oisif, spontané, séditieux, sans-papiers et tout, que ces derniers souffrent d'un sérieux complexe de supériorité, et toutes ces conneries, pourquoi es-tu partie, m'écris pas pour me dire que tu vas bien, que tu vas t'en sortir, qu'ils te regardent autrement toi, avec un œil plus humain, que tu as toutes les raisons du monde de ne pas abandonner, oublier ta sœur avec deux enfants sur les bras et deux maris sur le ventre, que tu penses à moi, que je te manque, que tu regrettes d'être partie, que tu es en train de faire tes valises pour foutre le camp, plonger ici et remonter ailleurs, dis-moi que tu ne ramasses pas le caca de leurs chiens, nettoies pas leurs latrines, baignes pas leurs chevaux, les sucas pas pour quelques sous, danses pas nue dans leurs boîtes pour être traitée de pétasse, de toutes les catastrophes, de toutes les saletés du monde par des cinglés qui s'en foutent de tout, que le monde va mal, qui en font parfois leur

sujet de plaisanterie, ces enfants maigres aux lèvres remplies de mouches qu'on montre à la télé, abandonnés à eux-mêmes au bout du monde, qui meurent de faim et de maladies rares, dont la médecine n'a pas encore entendu parler, ces gens pour qui il n'existe d'autre monde que le leur, le monde qui veut tout à lui seul, où toutes les eaux forcément vont à la mer, ces chiens indifférents aux cris des autres chiens, qui s'entre-dévorent, deviennent pires qu'eux-mêmes, écris-moi, parle-moi, dis-moi que tu existes vraiment, que je ne suis pas en train de délirer, dis-moi que rien, absolument rien, ne pourra nous séparer, que c'était juste un moment d'égarement, que ça va maintenant, que tu reviendras.

ça avait quand même plus de sens avec toi, c'était plus poétique, au moins toi tu te laisses aller jusqu'au bout, franchir les limites impensables, toujours avec cette dextérité qui effraie, l'imminence du départ, un de ces petits gestes en plus pour rendre moins tranchantes les lames de l'abandon, bien sûr que je savais, tout le monde part un jour, y a-t-il quelque chose de plus humain que partir, tout ça pour me prouver que tu étais mieux que ce que je pensais, différente de toutes celles que j'avais connues avant ou après, la putain de la haute par exemple pour qui tout doit être planifié, calculé d'avance, commençant par le coup de téléphone, le chauffeur qui arrive dans cette voiture flambant neuve, les premières gorgées de vin, les premiers contacts avec sa peau claire, très claire, jusqu'à l'éjaculation, elle commente même le goût que ça laisse dans sa bouche, son épaisseur, sa taille, elle ne crie pas, sait-elle que le silence et le sexe ça ne marche pas, faut crier, faut se plaindre, faire semblant, le cri ça rythme, ça stimule, elle s'en passe, comme si c'était rien, elle ne mord pas l'oreiller comme pour manger ses désirs, ne suce pas de ses petites lèvres pointilleuses, instruites, comme aurait fait une vraie putain, sans y introduire les dents, roule pas ses reins, que ça soit vite fait, elle n'a pas que ça à faire, elle soupire, s'essuie et émet un chèque à mon nom qu'elle dépose sur le tabouret, près du lit, elle répond, réplique pas, façon *t'es payé pour faire ton boulot*, fais-le, tu n'as rien à demander, à exiger, elle ne t'appelle pas par ton nom, ni d'aucun autre nom digne de quelqu'un qui se démerde à faire mieux, à renverser l'ordre des choses, papi par exemple, elle pourrait m'appeler papi, ça m'aurait fait plaisir, même si ce n'était qu'une métaphore, une farce, être le papi de celle qui te paie pour la baiser, ça m'aurait quand même mis du feu dans les jambes, et je lui aurais transmis ce feu comme une lettre à la poste, elle ne fait que contempler le plafond alors que moi je pense la travailler suffisamment pour aller raconter après toute la scène à ma bouteille ou à mon verre à moitié rempli d'alcool, comment je l'avais fait jacasser, gémir, chialer, chier, sa crinière de bourgeoise que je tire de toutes mes forces pour lui arracher des cris étranges, d'animal traqué, et ses fesses, mon Dieu, jamais fesses n'avaient été pétries, tapées de la sorte, pah, c'est bon, ça te fait plaisir, appelle-moi papi, vas-y, supplie-moi, hein, hein, pah, retourne-toi, penche-toi, mets tes mains là, fais ça, suce-moi-ça, tu aimes ça, hein, mes tapes tu les aimes, dis-le, dis-le-moi, à moi, pah, tu

pensais que ça allait durer, ton silence, ton mépris, ta posture de bourgeoise, d'ayant droit qui se permet tout, crie, oui, vas-y, crie, pah, oui c'est ça, chie, chie, chie encore, je t'étripe, tu t'en rends compte, tu jouis dans ta merde, ta merde mêlée à mon sperme, pah, je te vide de toi-même, de tes préjugés, de ton animal, tes frasques de petite conformiste et tout, pah, oui, chie encore, c'est moi, oui moi, le garçon que tu demandes à ton chauffeur de merde d'aller chercher en ville toutes les fins de semaine, oui, le garçon de la masse, de la crasse, le poète, le rasta, l'artiste ou le je ne sais quoi, qui fume des tonnes de joints, pue la sueur et la rouille, te prend par le trou derrière, qui te fait chier, chialer comme une chienne, pah, tu vois, c'est ça, c'est son heure, tu ne peux pas savoir ce qui se passe dans sa tête, ce monde plus profond que l'océan où s'enchevêtrent mille autres mondes plus profonds encore, l'éternité, oui, voilà le mot, l'éternité du monde, de tous les mondes, non tu ne peux pas savoir, qu'est-ce que tu croyais, que la terre ne tournait que dans le sens que tu veux ou quoi, dans le sens de tes sens, de tes guises et tes caprices de merde, c'est ça, on ne s'en sort pas comme ça avec un gars comme lui, le garçon que tu ne réduis qu'à ça, à la masse, à la crasse, à la poésie, à ses tresses et son odeur de sueur et de rouille, qui te fait chier comme tu ne l'as jamais fait auparavant, pah, tu vois, c'est encore rien tout ça, pourquoi tu cries comme si ton cœur allait exploser, ton corps est traversé de violentes secousses, c'est quoi cette merde, tu jouis ou tu as peur, pourquoi tu lui demandes d'arrêter, ça te fait mal, sans blague, tu veux me dire que toi aussi tu sais avoir mal, pourtant c'est même pas encore le commencement, tu n'as rien vu encore, c'est quoi la question, il fait juste le boulot pour lequel il est payé, et même bien payé, et après il n'aura qu'à aller laver son membre dans l'eau bleue de ta piscine, s'essuyer avec tes cheveux, empocher son chèque et disparaître, énorme, énorme, ce mec.

la putain de la haute, c'est pas elle, faut pas la taper, elle n'est pas du genre à se laisser prendre pour une pute, une idiote, même si elle savait qu'elle l'était vraiment au fond, à faire semblant de ne pas remarquer mes bouts de merde qui flottent dans l'eau bleue de sa piscine, c'est pour ça qu'elle est riche, pour payer pour être traitée comme elle veut, décide, pendant l'opération, comme elle peut se laisser aller, se laisser prendre dans tous les sens, sucer jusqu'à épuisement, elle peut aussi choisir de lire son journal, se parler à elle-même, comme si j'étais une ombre, pas là, comme si de rien n'était, sourire, compter ses doigts, réfléchir, chercher quelque chose dans sa tête, ah ça y est, dit-elle quand elle arrive enfin à se souvenir de cette quelconque chose qu'elle cherchait en agitant ses doigts qui font un bruit sec, comme celui d'une tape sur les fesses d'une putain ou sur la peau d'un enfant malappris qui mérite d'être corrigé, est-ce sa façon à elle de me dire que je ne suis rien qu'un homme payé pour donner quelque chose qu'elle méprise, qu'elle veut pas, elle recommence de plus belle à se parler à elle-même, se tait, dessine des croquis sur le vide, les efface, se parle encore, se tait, recommence à les dessiner ces croquis qu'elle vient tout juste d'effacer, les dessine à nouveau, puis recommence, prend amoureusement son caniche dans ses bras, le laisse laper ses lèvres de sa langue aqueuse, s'échapper au bout d'un moment, allume une cigarette, aspire profondément, regarde s'échapper de ses narines deux lignes grises en s'inventant des images de cet ailleurs où elles disparaissent, remet sa montre à l'heure, remonte à l'enfance, au passé, les voyages, les études dans les grandes universités, les aventures de jeunesse, le mariage, la naissance des enfants, la perte des grands-parents, celle de son époux, les larmes, la solitude, les exigences du corps, le passé pour lequel je suis là, rémunéré, pour l'aider à fuir, à oublier, préfère tout au passé, à l'enfance, caresse ses souvenirs pour sentir sous ses doigts la solitude et le vide malgré le confort et l'abondance, caresse des rêves fous, d'être une femme normale, moins conne, moins cochonne, une femme moyenne, une femme qu'elle ne sera jamais, parce que l'ordre social le refuse, une femme au quotidien, une héroïne qui s'occupe de tout à la fois, de la maison, des enfants, qui discute avec son patron à propos de son salaire et de son horaire de travail, refuse de travailler le dimanche, le dimanche c'est le jour de la famille, donne sa démission si le patron ne veut pas, rentre plus tard que prévu à cause des

bouchons, appelle ses proches pour prendre des nouvelles et promet de passer les voir bientôt, dès qu'elle aura le temps, postule pour un nouveau job, les patrons ça ne bronche pas, espère encore, rêve d'une vie plus décente, plus vivable, plus juste, revient de sa longue évasion pour dessiner à nouveau ces croquis sur le vide, finir sa cigarette, et s'étonner enfin de voir que j'étais encore là, tout en sueur, comme un idiot, à piocher entre ses cuisses.

les radoteurs de la place d'Armes, ça parle de tout et de rien, avec le même intérêt, la même extase, de longues journées de palabres ponctuées de rasades de grog, d'engueulades, de menaces, de bagarres aussi, quand ça tourne mal, quand l'un n'est pas d'accord avec l'autre, il le traite d'imbécile, la dernière fois c'était une discussion sur la femme idéale, je ne me rappelle plus quand, je ne sais plus combien de temps, ça fait un bail que je ne fais plus attention à ce qu'ils racontent, leurs conciliabules, ni à moi-même, si vrai que je perds tout le temps mes clopes, de tout un paquet si j'en fume deux j'en fumerai pas trois, je connais un type à qui ça n'arriverait jamais, même en rêve, lui et les clopes c'est plus qu'une simple accoutumance, mais une véritable histoire d'amour, c'est plus fort que lui et tout, une seule bouffée et il la balance, et déjà il en allume une autre, la rejette, and so on, il peut ne pas en avoir, c'est des choses qui arrivent, mais jamais ses clopes il les perd, je te jure, ce même type un jour m'a dit, mon ami veux-tu aller fumer cette cigarette pour moi, je ne me sens pas capable de me lever de mon siège, le seul que je connaisse qui fume par personne interposée, moi ça m'étonne pas que je les jette comme ça, à mon insu, mes clopes, ça fait tellement longtemps que je ne fais plus attention à ce qui m'arrive, aux radotages des autres, ce jour-là, pour la première fois, je ne pouvais pas m'empêcher de me heurter contre un fait, de réaliser combien ce qui se donne pour l'idéal ne l'est pas plus qu'une bonne crotte après l'indigestion, combien j'étais bête de me donner plus d'une fois, à fond, pour des choses que je croyais vraiment idéales, mais qui ne valaient même pas un clou, des foutaises, je me sentais vachement envahi par un sentiment de culpabilité, comme une espèce de dette que j'avais toujours eue envers moi-même, une tâche dont je devais m'acquitter depuis trop longtemps, enfin ce n'est pas si dramatique que ça de penser à tout le mal qu'on s'est fait, de se résoudre à partir d'un autre pied, prendre le contre-pied de l'abîme qui te creuse et tout, j'ai pensé à toi, j'ai ressenti tout ça quand ils s'étaient mis à parler, à raconter leurs expériences, avancer des thèses, se justifier, se bagarrer enfin pour ce bout de paradis pas si paradisiaque que ça qu'on appelle la femme idéale, qu'on invente, exalte avec des mots et des couleurs affûtés, comme pour la rendre vraiment idéale, je ne crois pas avoir envie de parler de telles conneries, si tu veux vraiment le savoir, pour moi rien n'est idéal, nulle femme au monde, sinon c'est celle qui est toujours en

coup de vent dans la relation, qui me permet d'être moi-même, avec moi-même, autant de fois et aussi longtemps que je veux, qui ne m'empêche pas d'aller tous les soirs dans ce bar pour te regarder, te toucher dans ma tête, te sauter dans tous les sens, c'est un peu la putain de la haute, celle qui ne veut, n'exige rien, sinon se mettre à califourchon de temps en temps, je veux dire toutes les fins de semaine, sur le jeune homme avec des nattes de rasta autour de son beau visage que je suis, puant l'herbe, l'alcool et l'insomnie, ou le mélange des trois, les yeux éteints, les bras lancés en l'air comme pour attraper des étoiles, les reins en rotation, déchaînés à faire éjaculer Dieu et tous les anges du ciel, c'est celle qui te le sort de ton pantalon et te fait une pipe là tout de suite, qui te dit sans ambages, vas-y chéri, je sais qu'elle te plaît, vas la sauter, vas la faire suer, vas la faire gémir, jacasser, chialer comme une chienne, et après rentre à la maison te coucher tout contre moi, non sans savoir que tout cela finirait en queue de poisson, j'aime tellement les histoires qui finissent en queue de poisson, tu vois ce que je veux dire, le genre de femme à qui l'on peut tout dire sans qu'elle n'ait à se plaindre, à se laisser engluier dans le marécage de ses arrière-pensées, d'inutiles radotages, j'ai toujours souhaité te voir atteindre un tel niveau de dépassement, te défaire de ta carapace de conformiste, de fuyarde, cesser de tirer le cordon du parachute dès qu'il s'agit de démenche sexuelle, de partouze, et tout le bazar du genre, je n'ai pas vu venir tes adieux, le soleil se coucher dans ma vie, je voudrais tellement m'en passer, tourner complètement la page, comme si c'était si simple, rien de tout cela ne s'était produit, ce vendredi de mai dans les latrines, la pluie dehors, comme si on ne s'était jamais vus auparavant, alors que c'était tellement fort, tellement vrai, tellement irréversible que les mots pour l'évoquer me manquent parfois, souvent, ça va de soi, ça n'a pas toujours été comme tu le voulais dans ta vie, une tempête après l'orage, les cochonneries de ton père, la disparition de ta mère, les pronostics des radoteurs de la place d'Armes, et moi par-dessus le marché, qui me donnais pour je ne sais quelle espèce de libéral, ces malades mentaux qui demandent au monde de marcher à leur rythme, en tout cas c'était ça pour moi être libéral, ça ne valait pas la peine de te barrer de la sorte, comme une comète, tout foutre en l'air, moi ici, toi là où tu es, ravagés par nos soifs, notre rage de vivre.

te barrer comme si c'était si simple de tout recommencer, effacer toutes ces années, toutes ces images, tous ces malentendus, ces mots et ces pluies, reprendre tout au début, ne pas donner lieu à notre rencontre pour que nous n'ayons plus jamais à évoquer tout ce qu'on aurait tant voulu jeter dans les profondeurs de l'oubli, éradiquer de notre vie, pour passer de l'autre côté du temps, de l'entièreté de la mort, de tout, auraient été caducs ici et là où tu es, n'auraient tenu que nos corps mêlés, leurs ruissellements, leurs débris de chaque côté du lit, car dans la rencontre sexuelle il n'y a ni ici ni là où tu es, au fait il n'y a rien, sinon des vagues, on vogue, accède à notre seule vérité, notre seule patrie, moi ici, toi là où tu es, là où tu es on dit que la vie est belle, Dieu il n'a pas tous les cris des miséreux collés à ses basques, tout est chronométré, le souffle, la prière, l'orgasme, la mastication des aliments, le nombre de fois qu'on va chier, on dit aussi qu'il y a du travail, peu importe, du travail quand même pour payer les factures, une vie au rabais, une seule petite minute à prier, à dire merci à Dieu pour la nuit passée en bien, pour sa grande miséricorde, et toutes ces conneries, et on est foutu, on n'a qu'à fermer les yeux et hocher la tête comme un idiot, ou balancer trois fois les mains en l'air pour ne pas être en retard au boulot, parce que le patron lui ne comprendra pas, ne donne jamais une dernière chance, il s'en fout de la foi, que Dieu existe ou pas, son Dieu à lui c'est son capital qu'il doit faire grossir à tout prix, son verre de whisky qu'il se sert dès qu'il rentre dans son bureau, toi là où tu es, moi ici, l'ici où les hommes transportent le ciel et la terre sur leur dos, où les femmes sont violées, où les enfants sont des chiens, des rien du tout, des soldats, de la merde, leur propre personne responsable, leur propre étoile, leur propre défense, leur propre demain, leurs propres fonds des nations unies pour l'enfance, leur propre tout, bon nombre d'entre eux sont arrivés d'un pays en dehors très loin, pour être traités comme des esclaves, un pays d'ombre privé de places publiques, d'hôpitaux, d'électricité, de télé, de père Noël, de cerf-volant, où la nuit prend la nuit dans ses bras, comme la folle cette poupée ramassée à défaut de son enfant tué par les bandes armées du président, à quelques mètres de la faculté de médecine, la nuit est un cadavre qui berce la rue, la nuit est diluvienne, traversée d'autres nuits qui sont traversées d'autres nuits, la nuit est la seule fenêtre qui nous reste, c'est de là, de cette blessure que je t'écris.

toujours est-il qu'elle est bourrée de fictions, de fioritures, de liesses et d'autres ailleurs, la télé, que tu frappes encore et encore, de toutes tes forces, plus pour te libérer de tes profondes nuits, de tes démons, que pour l'empêcher de fonctionner mal, de noyer l'image dans ses toussotements tuberculeux, voir plus clair dans ses infinis radotages, *cette fois-ci Silvio Berlusconi n'échappera pas à la justice de son pays, il est accusé de relation sexuelle avec une prostituée mineure et d'abus de pouvoir, sa comparution a été ordonnée par les autorités judiciaires italiennes dans les prochaines vingt-quatre heures, dans les rues plusieurs milliers de gens réclament sa démission, la terre n'arrête pas de se dérober sous nos pieds, et cette fois c'est la ville de Fukushima qui tombe à genoux, après le violent séisme de magnitude 8,9 qui a dévasté le nord-ouest du Japon, déclenchant un tsunami de dix mètres de vagues, les dégâts sont lourds, des centrales nucléaires ont été gravement endommagées, l'imminence d'une catastrophe nucléaire ne fait qu'augmenter l'inquiétude des gens, d'après certains spécialistes, ce tremblement de terre serait neuf cents fois plus violent que celui qui a frappé Haïti, où deux ans après, plus d'un million de personnes vivent encore sous les tentes, malgré la présence massive des organisations non gouvernementales dans ce pays*, commente une jeune journaliste d'une des plus grandes presses du monde, les mêmes salades, les mêmes calembredaines, triées, trafiquées, pimentées, dites avec d'autres mots, sous d'autres tons, qui défilent à longueur de journée sur le petit écran, des avalanches de mots qui se répandent dans toute la pièce, je veux dire dans toute l'île, dont l'odeur empeste les vêtements, l'eau, les souvenirs, le poignard caché dans le tiroir de ce petit meuble à côté du lit, quant à la sécurité de l'immeuble, rien à reprocher, on ne sait jamais, affiché sur la porte, le portrait de ce jeune homme aux épaules carrées avec un ballon sur sa hanche droite qui se donne pour le plus grand basketteur de son école, les autres ont beau le considérer comme le pire des menteurs, ça va de soi, un gars modeste dirait pas ça, il utiliserait pas le superlatif, il dirait quoi alors, puisque c'était moi le meilleur, le sel ne se vante jamais de sa salinité parce qu'il n'a pas de bouche, moi j'en ai une, il faut bien qu'elle serve à quelque chose, redoutable spécialiste en la matière, dans un match de basket-ball, faut surtout pas me laisser voir le panneau, sinon c'est le panier à coup sûr, quelle que soit ma position sur le terrain, je me souviens encore de ce match opposant ma classe à une supérieure, où les filles n'arrêtaient pas de crier mon

nom, comme de vraies cinglées, quand les filles crient ton nom, tu ne peux pas te permettre de faire des bêtises, de ne pas marquer, il y avait ce type grand comme ça qui s'abîmait pour m'empêcher de scorer ni rien, que j'avais fini par envoyer échouer quelque part, par un de ces dribles où il faut faire semblant d'aller à gauche ou à droite pour se dégager et taper dans le panneau, ça va de soi, mettre un panier sans que le ballon ne touche le cercle ni rien, je ne veux pas me mentir, ça je ne peux pas le faire, du moins j'ai jamais essayé, dès que je tape le ballon dans le panneau ça va tout droit dans les filets, au point qu'il m'arrive parfois de regarder mes mains avec de grands yeux, comme si tout à coup elles s'étaient métamorphosées en quelque chose qui n'était pas de l'ordre de l'ordinaire, notre coach, un nain comme ça qui postillonnait tellement quand il parle que les autres gars et moi on le sous-nommait à son insu Coach-La-Pluie, des embruns fétides en plus, Bon Dieu de merde, pourquoi il y a autant de nains qui sont coach de basket-ball et qui postillonnent quand ils parlent et tout, il avait le mérite de donner à César ce qui est à César, en parlant de nain j'ai oublié de dire que les blocs aériens les plus surprenants, les plus humiliants souvent proviennent d'eux, j'ai souvenance de ces années au secondaire, celui qui ne savait pas jouer au basket-ball n'avait pas beaucoup de succès auprès des filles, même s'il était fils de riche, de gros ventru et tout, chacun choisissait une star et essayait de l'imiter dans les moindres détails, s'habiller comme elle, marcher comme elle, porter les mêmes chaussures qu'elle, battre le ballon comme elle, l'envoyer au panier comme elle, bourrer comme elle, jusqu'à ce que tout le monde décide à l'unanimité de t'appeler comme elle, que tu sois elle, on y avait des Patrick Ewing, des Allen Iverson, des Tim Duncan, des Michael Jordan, moi c'était Koby Bryant, la star des Lakers, je voulais être Jordan, mais il y en avait déjà qui se faisaient appeler comme ça, donc j'étais Koby, c'était pas terrible comme joueur, ça va de soi, c'est ce que j'étais, du coup je devais donner tout moi-même pour montrer qu'il valait mieux Koby ou que je valais mieux, à l'époque j'avais pas encore de tresses, donc je pouvais facilement me coiffer comme lui, un chewing-gum entre les dents que je mâchais pendant presque tous les matchs que j'avais à disputer, les gars du quartier une fois en voulant m'attirer des ennuis, ils se sont pointés comme ça à la maison et ont dit à ma mère que je venais de leur raconter que dans mon école c'était moi le Beethoven du basket-ball, ma mère elle n'a pas besoin de savoir, vérifier si ce qu'on a dit était vrai ou pas, si ce n'était pas une invention de ces connards pour qu'elle s'acharne contre moi, c'est que dès qu'il s'agit de moi elle s'en fout de savoir si ce qu'on dit est vrai ou pas, elle me tirait les oreilles, elle m'engueulait de tous les fichus mots, donne-moi un seul gars que tu connaisses ici qui joue à ça et qui finit bien, même

s'il avait du talent, même si tout le monde disait de lui qu'il était le meilleur de son école ou de son quartier ou de tout le pays, vas-y, donne m'en un seul, ce sont tous des épaves, des demeurés, des imbéciles, qui lorsqu'ils se rendront compte qu'ils n'ont rien fait de leur vie que de jouer à quelque chose qui ne leur a rien rapporté se transformeront en une bête humaine, un danger social, car il sera déjà trop tard, sinon moi je te donnerais un ballon, mais pas des livres, des crayons et des cahiers, désormais je ne veux plus jamais te voir ni t'entendre jouer à ces foutus jeux, c'était vraiment ce que ma mère pensait de ceux qui jouent au basket-ball, *Oussama Ben Laden, le chef terroriste d'Al Qaïda, a été tué par une opération menée par les Américains, autorisée par Barack Obama, l'évènement majeur de la lutte mondiale contre le terrorisme*, dans un brusque mouvement tu arraches le portrait, mon portrait avec le ballon sur ma hanche, que tu réduis en miettes, comme si tout d'un coup ça te fait un choc en le voyant pour la énième fois, ça te fait sans doute remonter à des choses que tu voudrais tant oublier, des choses sur lesquelles tu aimerais passer un trait une fois pour toutes, les souvenirs sont immortels, ma fille, te disait un jour cet homme assis au coin de la rue, amputé d'une jambe, à qui tu offres un paquet de cigarettes toutes les fins de semaine, tu déchires le portrait avec une de ces rages qui nous soulagent de toute apparence humaine, tu renverses tout, la télé, la petite table où se trouvait un paquet de clopes et un roman d'un certain romancier connu ou pas très connu, le téléphone qui ne sonne jamais, le verre à moitié rempli de vin qui s'écrase sur les murs, formant par endroits des arabesques de rouge, tout ce qui est à ta portée, tu cries, une voix brisée, qui s'applique lamentablement à percer ces murs, les murs de ton île, briser les frontières, trouver la route des vents, le cri, un grand fossé dans la voix, combien de fois sur ces murs l'as-tu dessiné l'ailleurs, lui as-tu donné une forme, une existence, l'ailleurs, une maison dans les bois avec deux chambres à coucher, une pour toi et moi, un peu éloignée de celle de l'enfant, pour ne pas le réveiller la nuit de nos gémissements, et une autre pour lui donner goût à l'intimité dès son plus jeune âge, cet enfant que tu as lancé dans les latrines, après l'avoir précipité hors de toi en une masse pourpre et gluante, grâce à ce fameux thé composé de ces feuilles dont tu n'avais jamais entendu parler avant, qui te retournent le cœur rien qu'à y penser, te font venir des larmes aux yeux, t'ont permis de faire de cet enfant un être stellaire, libre de toute attache, c'est qu'il devait pas venir au monde pour mille raisons dont tu te gardes de parler, comme il devait pas être dans cette maison coupée du reste du monde qui n'existe pas, pourtant tard dans la nuit, persuadée de l'avoir entendu crier, tu sautes du lit, te précipites dans sa chambre et le prends tendrement dans tes bras pour le bercer en chantant, l'enfant du vide,

l'enfant chassé.

mon enfant, où es-tu, qu'est-ce que tu deviens, tu te parles, allongée sur le divan dans le noir de ton île, dans la rue te promènerais-je dans une poussette, sur mon dos ou dans mes bras, à quoi ressembles-tu, quelle est la couleur de tes yeux, serais-tu la plus belle chose qui me soit jamais arrivée, bosserais-je nuit et jour, comme une négresse, ferais-je l'impossible, comme font d'autres mères, pour te donner la vie, une éducation à laquelle on n'a rien à reprocher, ô mon enfant, mon avenir, mon cher enfant, où es-tu, qu'est-ce que tu deviens, quand je pense à tout ça, à tout ce chemin qu'on pouvait faire ensemble, tous ces rêves, tout le mal que je pouvais me donner pour le rendre possible, mon enfant, tais-toi, ne dis rien, je sais que tu ne pourras plus jamais me pardonner, qu'il est trop tard, et que je dois me résoudre à vivre avec tout ça, ce vide dans la poitrine et ces avalanches dans ma tête, il fallait cette séparation, je veux dire tout ça pour réaliser combien tu étais la seule chose que je pouvais avoir vraiment dans ma vie, dans ton île, le seul endroit au monde où tu te permets tout, tu rentres, tu déposes tes affaires, tu te déshabilles, tu te sers un peu de ce vin que tu aimes, allumes une cigarette, t'allonges sur le divan près de la fenêtre, tu ouvres la fenêtre, tu fumes en caressant ta nudité, elle est la seule chose qui soit aussi proche de toi ta nudité, qui réduit toute distance de toi à toi, la lune dans cette part de ciel boréal est un bol de faïence, tu te laisses voguer comme ces effluves de tabac vers un lieu inconnu, éphémère plénitude d'une vie loin du temps, de cette île où persiste encore l'odeur des récitals de la télé, tu penses quelquefois à la voisine d'à côté, et à toutes ces choses qu'elle cache au fond d'elle-même, cette femme en mal d'existence, d'amitié et de sexe, dans la cuvette au tourbillon que fait l'eau qui emporte le caca de la vieille dans un glouglou impeccable, tu te racontes tout, ô mon enfant, mon avenir, mon cher enfant, je te chanterais des chansons de bords de mer hantés de voyages et d'airs bleus, des chansons de petit matin frais, d'eau de source et de rivière, des chansons au profil d'éternité, tu as toujours aimé chanter, dans les petites fêtes organisées entre copains dans le quartier, tu nous faisais voguer sur la mer rose des chansons françaises, c'était nul à chier les paroles, mais qui disaient autre chose dans ta voix, jardin vert, chargé de fruits pour le voyageur épuisé, source surgie de la poussière brûlante du désert, ton talent de chanteuse on en parlait aussi sur la place d'Armes, ils disaient de toi un prodige, une étoile à surveiller,

que leur Orphée c'était toi, sur le divan près de la fenêtre, dans le noir de ton île, quand tu ne rêves pas d'une violente bagarre entre toi et un de ces êtres démoniaques qui voyagent la nuit, en font leur demeure, tu te parles à toi-même, quand tu ne te parles pas à toi-même, tu chantes, quand tu ne chantes pas, tu recommences à parler, tu parles avec les mots du silence ou le silence des mots, les mots du bas ventre, les mots douloureux de l'enfance, l'enfant qui n'est pas venu au monde, que tu entends souvent pleurer dans sa chambre, qui veut que tu viennes le prendre dans tes bras en chantant.

qui n'a pas du mal à digérer le train-train de cette existence, de tout, moi ça me donne tout simplement envie de vomir, de plier bagages, m'en aller, ici qui n'est pas parti d'une certaine manière ou d'une autre, il suffit qu'il pleuve pour que la mort coule à flots dans les rues, un homme trouve un coin, ouvre sa braguette, sort son membre et se soulage, un chien traîne une charogne, s'arrête de temps en temps pour se gratter les oreilles, un enfant chie dans un pot de chambre en pleurant, une armée de mouches fait les cent pas autour de son cul, une fenêtre s'ouvre pour laisser entrer pas plus le soleil que l'odeur malade de la rue, un homme pointe une arme sur un autre et lui demande de lui donner tout ce qu'il a, sinon il le bute, pas de travail, plusieurs femmes, six petits péchés squelettiques à nourrir, il n'a pas le choix, une jeune femme tombe enceinte après avoir été giflée, violée par toute une bande, avoir à vivre tout ça tous les jours de sa putain de vie comme unique vérité, unique attache au monde, enfin bref, j'ai toujours été fasciné par cet être merveilleux, énigmatique qu'on appelle la femme, par sa grande fragilité, sa grande capacité aussi à endurer, à lutter longtemps, il y en a qui me font vraiment penser à certains héros dans la mythologie grecque, toujours est-il que ça me donne diablement des frissons rien qu'à l'idée qu'il m'arrive une seconde certaines choses qui arrivent très souvent dans la vie d'une femme, avoir un bouchon entre mes cuisses à chaque fois que j'ai mes règles, dormir, manger, baiser, traîner pendant plusieurs mois avec un autre être vivant à l'intérieur de mon ventre, où que je sois, quoique je fasse, me laisser maltraiter par un homme, parce que c'est tout simplement lui qui apporte à manger, qui porte la culotte, qui prend les choses en main et tout, et toutes ces conneries qui font que la vie est ce qu'elle est, qui lui donne malgré tout un foutu sens, je me souviens encore du sérieux, des nombreux tons que prenait la voix de ma mère en donnant des conseils judicieux, comme on dit, à la jeune femme violée par toute une bande, et qui ne devait pas savoir lequel d'entre eux était le père de cet enfant, ça doit être bien plus facile de savoir le nombre de mecs, à quoi ça servirait-il tout ça, le mal est déjà fait, jeter un enfant c'est un crime, lui disait ma mère, Dieu ne te pardonnera jamais ça, c'est des choses qui arrivent tous les jours, tu dois te résigner, tu dois vivre, une femme enceinte c'est pas du jeu, ma fille, c'est fragile, tu peux facilement passer dans l'autre monde en mettant au monde ton enfant, ne fais pas trop attention à tes envies,

sinon c'est ta vie et celle de ton enfant que tu mets en danger, il y en a qui mangent de la terre cuite, de la cendre, de la croûte de nez, qui lèchent la terre après la pluie, respirent profondément l'épaisse fumée noire sortant des tuyaux d'échappement des voitures, qui vont toute la sainte journée dans les latrines juste pour en respirer les effluves, malheur à toi ma fille si tu te laisses entraîner par le courant de tes envies, tu vas en avoir beaucoup, je te préviens, c'est comme ça, tu te réveilles un bon matin, et tout ce que t'as envie c'est de bouffer un bout de crotte sèche de cheval, parce que tu en as tout simplement envie, je sais, on n'y échappe pas facilement, ma fille, c'est moi qui te le dis, Dieu seul sait tout ce que j'ai dû endurer en portant mon fils, au fait je ne savais pas ce que c'était, un beau jour une vieille femme m'a regardée comme ça, sans même me toucher, et elle m'a dit que j'allais avoir un fils, quand il s'agit d'un garçon, disait encore ma mère, ça fait gonfler ton ventre comme un gros ballon, ça te travaille de l'intérieur, te laboure les entrailles, que tu te demandes qu'est-ce qui peut bien être en train de se tramer dans ton ventre, le placenta en feu, tout un boucan d'enfer prêt à te sortir par la bouche, en proie à un million de singes qui sautent d'une branche à une autre, dans une si petite forêt, les ondes de leurs tapages s'échouent dans le bassin, un couloir d'avalanches, Bon Dieu de merde, ça fait mal, plus mal encore qu'un de ces bouts de merde quand tu chies qui te fait pousser une veine dans le front au point que tu penses avoir une crise cardiaque, que Dieu t'absolve, ma fille, c'est bien ce que je me disais, ça doit pas être une gorgée, une femme enceinte, être le point de départ d'une autre vie, dans l'assurance de quelque chose, la perpétuation d'un monde banal, incohérent, où l'unique salut de l'homme n'est autre qu'il est d'une espèce en voie de disparition, mieux vaut t'en aller, mon enfant, disais-tu, sortir de ma vie pour toujours, je t'aime trop pour faire de toi l'enfant de mon propre père, du moins de l'homme que j'appelais papa, ou celui de l'homme que je ne reverrais peut-être plus jamais de la vie, et si on reprenait tout depuis le début en inversant les rôles un peu, changeait de cadre, alors on aurait sans doute un petit être vivant qui agite ses petites mains qui ne sont pas encore des petites mains, mais deux petites formes frêles, à peine discernables, qui sourit quand tu lui fais des grimaces, le prends dans tes bras en chantant, la voix de ma mère qui fait la lessive derrière la case, maman est là, juste pour toi mon enfant, pour ne plus jamais te quitter, elle est là, juste de l'autre côté de cette maison qui n'existe pas.

le temps se recroqueville, la nuit est une plaque tournante, dans ce quelque part innommé, innommable où tu es, dans le froid de cette pièce pas plus grande qu'une caisse de sardine, sous-louée à la pimbêche d'à côté qui après avoir fini de faire le pitre avec ces cons qui la laissent tomber en fin de compte vient se jeter sur ton divan, marée haute, pour raconter sa vie, son intention de se jeter un jour par la fenêtre, le reste du temps est une employée qui en a marre de se faire gronder pour rien par cette patronne de merde qui trouve qu'elle n'en a jamais fait assez, qu'elle n'est qu'une incapable, une de ces têtes de pioche qui pigent rien, même si on leur dit mille fois comment ça fonctionne, tu berces ton enfant en pensant à rien, absolument rien, même à la mine renfrognée, aux larmes de cette femme, à son corps secoué de sanglots, à son corps disloqué sur le béton en bas qu'on oubliera très vite, c'était juste une voisine, une pimbêche par-dessus le marché, une enfance de merde, des parents qui s'engueulaient comme des chiens, jusqu'à ce que ça tourne en quelque chose d'affreux que personne n'avait souhaité, le gouffre, convertie avant à l'islam, en quête de je ne sais quel réconfort, elle a porté le voile pendant plus de dix ans, au final en avait marre de tout ça, la défense des valeurs sacro-saintes, le terrorisme du mensonge, la condamnation des boissons fortes, le ramadan, les pèlerinages à La Mecque, et tout le bazar, elle trouvait que tout ça bouffait son temps pour rien, au fait c'était pas vraiment ça sa vie, elle la voyait autrement, il fallait qu'elle s'en sorte, tu continues à bercer ton enfant qui n'existe pas, en pleurant, non tu ne peux pas, tu ne peux pas pleurer, ça ne se fait pas, si elle est venue te raconter sa vie et ses déboires sexuels, c'est qu'elle veut que tu lui dises une parole, quelque chose, je ne sais pas, quelque chose de réconfortant, de vivant, quoi, tu ne peux pas pleurer en même temps qu'elle, c'est pas normal, bien sûr que tu n'en as rien à foutre, que toi aussi tu aimerais trouver quelqu'un à qui te raconter, te livrer juste pour quelques minutes, raconter de quoi sont faites les paroles de tes chansons, les nuits dans le noir de ton île, à t'adresser à je ne sais qui, avec des mots qui ne parlent plus, qui crient, qui crient, ça crie, ça fait du bruit, ça jouit, tes plaintes sous l'homme dans les escaliers de ton immeuble, ça fait du bruit, bruits de fuite, de colère, d'objets lancés aux quatre murs de la pièce, les commentaires à la télé, *hier, on a retrouvé le corps d'une femme pendue dans son sapin de Noël, ce matin une autre s'est fait happer avec ses deux enfants par la rame du*

métro, un de ces quatre on retrouvera encore une autre avec une balle dans la tête dans sa salle de bain, noyée dans son liquide, ou écartelée sur le sol, tombée d'une des fenêtres de l'immeuble, ce sera sans doute elle ou moi, pensais-tu.

le quartier ça réunit toutes les conditions pour se suicider, baisser les bras, mettre un terme à tout, faire la une des infos, empiéter sur les palabres des gens, mais ça ne le fait pas, comme s'il avait mieux à faire que de se laisser faire par cette garce que l'on appelle la vie, oublié qu'il doit mourir de toute manière, un jour ou l'autre, comme tout ce qui vit, ça ne se suicide pas parce qu'ici on ne se suicide pas comme ça, facilement, pour un rien, juste parce que la vie est trop chianta parfois pour être vécue, ou parce que c'est venu comme ça à l'idée, se barrer pour n'importe quelle merde, un chien, un chat, une petite grenouille verte qui vient de mourir, pour sa femme qui s'amuse à se faire sauter toute la sainte journée par le voisin, pour la littérature, au fait, pendant qu'on y est, à quoi ça sert la littérature, où va-t-elle, un homme a déjà assez de merde comme ça dans sa vie à perdre son temps à s'amuser à mourir pour de telles futilités, la vie est tellement belle parfois, quand on n'est pas cocu, que dis-je, quand on ne sait pas si on est cocu, ou quand tu sais parfaitement que ta femme te trompe et que tu t'en fous, quand le chauffeur te dépose devant ce bar où travaille comme serveuse la plus belle femme du monde, avec dans ta poche le montant du chèque émis à ton nom par la putain de la haute, assez pour couler un grog avec les copains connus ou rencontrés le jour même, quand tu respires le matin l'odeur de son café, quand tu viens de finir un livre, quand tu arrives une fois pour toutes à oublier comment elle s'est fait sauter dans les escaliers de son appartement par un homme rencontré dans le métro avec une jeune fille qui pleurait tout près de lui, la femme que tu aimes, je le savais, je sentais qu'il y avait quelque chose d'inachevé, de pas normal dans tes mots, tous ces bruits de jouissance, de tapes sur les fesses, je les entends moi, tous les jours de ma vie, de ma foutue chienne de vie, je les entends, ils deviennent de plus en plus forts, chaque minute, de plus en plus débordants, tranchants, dévorants, ils me dépassent, ils bourdonnent, me mangent les méninges, cite mon nom, oui c'est ça qu'il te dit, cite mon nom, comment veux-tu que je n'entende pas ça, passe ma vie à fuir, laisser dans la plaie ce qui l'empêche de se refermer, allez, cite mon nom j'te dis, je n'ai pas entendu, plus fort, comment je m'appelle, c'est ça, continue, encore, chante-moi une chanson, plus fort, bien, un homme grand comme ça, une espèce d'écrivain, qui te fait chanter, hurler, aboyer et tout, comme la pire des chiennes, c'est une chance qu'elle soit encore dans ce bar cette

jeune femme qui te ressemble comme deux gouttes d'eau, qui me sourit de temps en temps en me servant à boire, qu'est-ce que je me guéris, me rend heureux, en me masturbant tous les soirs avec son nom dans ma tête et son corps sur mes lèvres, boire pour me calmer, accepter le fait que tu sois partie, que tu ne sois pas plus qu'un souvenir, le grog c'est bon pour le moral, pour noyer les mauvais calculs, tes aboiements sous ce cochon qui te demande encore de chanter, chialer et tout, ne serait-ce que pour quelques heures, quelques minutes, quelques petites secondes, je bois pour me dépasser, m'oublier, oublier juste pour un moment que tout le monde a ses propres vides à combler, que personne, absolument personne, ne va s'oublier pour ta sœur avec deux enfants sur les bras et deux maris sur le ventre, qu'elle n'a que toi au monde, que toi.

allô *sister*, c'est moi ta sœur, ça fait bientôt une semaine que je t'appelle, ça n'arrête pas de sonner sans réponse, je t'appelle d'une cabine qu'on a fait installer il n'y a pas trop longtemps, c'est plus facile maintenant pour les gens du quartier d'appeler où ils veulent et s'entretenir sur des choses de la vie, des choses ordinaires, ou d'autres qui leur sont plus urgentes, j'ai pas beaucoup de temps, dès qu'on commence à parler on bouffe les minutes, et j'ai tellement de choses à dire, tellement d'histoires à raconter, tu sais, je ne sais pas si je devrais te dire ça, j'ai été chercher du travail chez l'Employeur que tu n'arrêtais pas de traiter de con, je devine maintenant la raison pour laquelle tu le voyais de cet œil, bien sûr que je me souviens de tout ce que tu m'avais dit à propos de lui, je voulais pour une fois essayer quelque chose, je n'en peux plus, je ne peux plus regarder mes enfants pleurer de faim sous mes yeux, les entendre me demander sans arrêt, tous les matins en voyant passer, heureux, les enfants des voisins dans leur uniforme, maman, quand est-ce que nous irions à l'école, nous, cette phrase me fend le cœur, je leur interdis maintenant de sortir le matin devant la porte pour regarder passer les gens, qu'est-ce que je peux faire, sinon tout tenter pour répondre à cette question de façon concrète, ne plus l'entendre sortir de leur petite bouche, je suis prête à faire tout ce qu'une femme, jeune et intelligente comme moi, ne devrait pas pour sauver sa vie et celle de ses enfants, l'Employeur était occupé, j'ai passé deux heures à attendre dans une petite salle devant une table basse en vitre où étaient posées quelques revues de cuisines, de témoins de Jéhovah et d'autres bourrées de publicité pour des parfums, des vêtements portés par des femmes qui passent leur vie à ne faire que ça, des voitures et des chaussures de marque, avec des images impeccablement travaillées, flanquées d'articles traitant de sujets qui n'ont rien à voir, un pot sans fleurs rempli d'une terre jaune faisant office de cendrier où s'entassaient des mégots, certains fraîchement arrivés fumaient encore, répandaient une odeur que je reconnais, que j'arrive pas à associer à quoi que ce soit, d'autres plus anciens, enfoncés, transpiraient le froid et l'inutilité, je m'imagine un instant en face de tous ces gens qui ont fait cette pagaille en train de les questionner sur leur situation de fumeur, une sorte de micro-trottoir, moi c'est plus fort que moi, je fume parce que je ne peux faire autrement, m'expliqueraient-ils, pour moi c'est une question de posture, tu vois, ça te fait te sentir bien dans ta peau, quoi, moi je

fume depuis le tremblement de terre, moi depuis le départ de mon père, je ne sais pas pourquoi je fume, moi ça me fait tout simplement du bien de me savoir vivre dangereusement, c'est trop cool la cigarette, je m'en moque que ça tue, et ça fait tellement artiste aussi, tu vois ce que je veux dire, moi je pense que quelqu'un qui fume pas est un vrai malade, j'ai tout essayé, j'arrive pas à m'en passer, c'est ma nourriture préférée moi la cigarette, revenant de mon évasion, autant dire une sorte d'exutoire où je plonge loin du quartier, de toute cette merde, il était temps quand la secrétaire de l'Employeur, une espèce de femme qui apparemment connaît par cœur toutes les règles du protocole, sans doute très caractérielle, était venue m'annoncer que son patron m'attendait et que je pouvais entrer, il m'a reçue debout dans son fameux bureau et me posait des tas de questions à propos de moi, de toi aussi, à mon grand étonnement, en se penchant de temps en temps pour vérifier mes fesses, il fallait de temps à autre me trouver un prétexte pour me dérober à son regard de cannibale assoiffé de chair, de nouveau pays à découvrir, enfin bref, ça n'a pas marché, je crois qu'il voulait en échange que je devienne une de ses clientes, comme toutes les autres employées, comment tu t'appelles toi, me disait-il, alors qu'il avait mon dossier en main, oui c'est ça, tu n'as pas tort, c'est écrit dans ton dossier si je ne me trompe, drôle de prénom pour une femme aussi réservée, je ne me rappelle pas en avoir déjà eu une aussi belle, avec de si belles fesses, pardon, je suis désolé, j'allais dire un si drôle de prénom, ta sœur a travaillé pour moi dans le temps, elle vit plus ici, je sais, c'est ça, ça ne doit pas être facile pour elle, bref, comme tu peux le remarquer, ici c'est mon bureau, enfin pour les non-habitués, c'est ici que ça va se passer pour aujourd'hui, t'inquiète pas, ce n'est pas une audition, c'est juste une façon de te mettre dans l'ambiance, toutes celles qui travaillent ici, elles sont toutes passées par là, tu vas t'y habituer bien vite, t'en fais pas, voilà le principe, ce que tu dois faire, ne dois pas faire, j'en étais sûr que tu étais très intelligente, plus intelligente encore que ta sœur, ton soutien-gorge, ta jupe, tu dois avoir de magnifiques jambes, quoi, tes études, qualifications, ton dossier, je m'en moque, je me fous de ce qu'il y a dans ton dossier, tu penses que j'ai du temps à perdre moi, à regarder ce qu'il y a dans ton dossier, j'en ai déjà trop sacrifié comme ça à te dicter les règles de cette maison, ou bien tu les acceptes, ou bien tu continues dans ton chômage, ta déchéance, ta merde et tout, à quoi tu t'attendais, hein, sur quelle planète te crois-tu être ma poule, dis-toi bien que la planète où tout est gratuit n'existe pas encore, le monde ne fait pas de cadeau, c'est comme ça, tu enlèves ta petite culotte, et rien ne te sera refusé, et tu as le boulot de ta vie.

j'ai beau traîner partout à la recherche d'un boulot, tu ne peux imaginer les nombreuses portes auxquelles j'ai frappé, à chaque fois c'est le même marché, le même mensonge, un appel promis après l'étude du dossier, cette fois j'avais décidé encore une fois de me jeter à l'eau, sans rien espérer vraiment, comme toujours, sinon ce qu'il avait voulu en échange, je le savais déjà, un dossier terminé à la poubelle, j'étais comme une cible qui décide de se laisser prendre au piège, recule une fois devant le fait accompli, le chasseur aura beau déguster la proie qu'il a passé sa vie à guetter à travers monts et plaines, déserts et forêts, c'est sans doute pour ça qu'on dit que je ne suis pas la fille de ma mère, juste parce que j'ai appris à dire non, devant des occasions en or dans les moments plus désespérés, je n'ai connu que quelques anecdotes sur elle, ma mère, racontées bien entendu par les radoteurs que tu sais, il paraît qu'elle était au courant pour ta mère et mon père, alors que je venais tout juste de venir au monde quand cela s'était produit, sur certains points elle avait peut-être raison, ma mère, seul un homme peut laisser une femme seule dans une maison avec un nouveau-né pour aller faire le con avec une autre, quand elle m'avait déposée tout doucement sur le seuil de la porte de ta mère pour filer vers un endroit inconnu, ne plus jamais refaire surface, je n'avais que trois mois d'âge, tu n'étais pas encore née toi, et depuis j'en ai plus jamais entendu parler, sauf les rares fois quand mon père pour fâcher ta mère, qui l'exhortait à corriger son comportement d'alcoolique, disait qu'elle était la seule femme qui a su vraiment le comprendre, le laisser vivre sa vie comme il l'entendait, ma mère et mon père vivaient paisiblement dans une case jaune de l'autre côté du pont, réputé endroit chaud, le pont est une frontière qui nous séparait en deux parts inégales, d'un côté c'est plus vivable, le calme plat, les plus ou moins beaux immeubles, de l'autre c'est le bordel, les bagarres de rue et les jurons, on te juge selon que tu es à gauche ou à droite du pont, pour orienter quelqu'un vers notre maison on n'a qu'à dire, continue tout droit, puis tu tournes à droite, puis à gauche, tu tournes encore à droite jusqu'à une vieille case jaune, c'est là, ça va de soi, ici l'homme est le seul coq chanté, la femme elle n'est rien, n'a droit à rien, sinon rester à la maison s'occuper de tout, si elle l'aime encore et qu'elle ne veut pas le perdre de vue pour toujours, elle doit se garder de dire quoi que ce soit, même par rapport aux irrégularités, aux absences de ses menstrues, ce sera son affaire,

qu'elle trouve une solution dans le plus bref délai pour remettre tout à la normale ou je ne sais quoi, ça n'a pas du tout été facile quand elle avait appris la liaison entre ta mère et mon père que même le bébé que j'étais se révélait un argument insuffisant pour le faire changer d'avis, au contraire, c'était la goutte d'eau à faire renverser le verre, c'était définitif entre eux, nous les femmes souvent on ne voit pas ce que l'autre possède de plus qui attire notre homme au point qu'il en perd la tête et laisse la maison, il faut dire que ma mère était d'une beauté exceptionnelle, une femme aux lignes parfaites, pour répéter les radoteurs de la place d'Armes, une femme soleil, celle qu'on ne trouve pas au premier coin de rue.

les danseuses de la boîte souvent elles mettent toute une journée à surfer sur les eaux de l'avant, quand ce sont pas des parents qui leur manquent, c'est une rivière qui porte un nom de femme ou une femme qui habitait au bord d'une rivière, dont elles aimeraient savoir ce qu'il en est advenu, elles n'arrêtent pas de se prêter à ces vilains jeux, moi j'y fais jamais attention, désolée, je ne suis pas de ceux qui surveillent leurs pieds en marchant, puisque ça sert à rien de montrer son attachement à quoi que ce soit, affirmer son appartenance à un coin précis du monde qu'on endosse comme une carapace, confiné dans une sorte de géographie intime, géographie intime, mon cul, ma vie me va bien comme ça, comme une pirogue au milieu des vagues géantes, dans l'immense étendue d'eau de mille lieux à la fois, quand on est parti d'un lieu qu'on aurait dû quitter depuis longtemps, on ne revient pas, revenir où personne ne t'attend, abandonner son rêve de large pour le bordel, ça doit vouloir rien dire, comme ça doit être bien mieux pourtant, je ne reviendrai plus, oui, prends-le comme tu veux, oui, c'est tout ce que je trouve à dire, l'homme n'est autre que ce qu'il se fait, un voyageur sans boussole, sans repères est un voyageur perdu, et toutes ces conneries, quand tu montes sur tes grands chars philosophiques, ça ne changera rien, personne n'a à me blâmer pour avoir choisi l'horizon, les paysages des mots, les mots s'ils n'ont pas le pouvoir de changer certaines choses, beaucoup de choses, enfin quoi que ce soit, fusionner tous les côtés de tous les ponts de tous les quartiers du monde, ils me parlent à moi d'un autre temps, m'aident à tenir bon, toujours est-il que j'entends encore et encore ta voix me hurler d'autres rengaines, ta voix qui emplit tout, se fait mer, éternité, ta voix qui souffle, c'est le vent, qui dit des choses, une proie qui lutte de l'intérieur, qui dit moi je m'interdis d'arrêter, de crever et tout, en plus avec un quota de fesses à atteindre, on ne peut pas se le permettre, juste pour un léger changement qui n'était pas prévu dans le plan, il ne faut pas, si on veut continuer à faire tout ce que l'on faisait avant, tout ce qu'on voudra, survivre, continuer à sauter ses putains, aller dans un bar, se faire servir par une serveuse qui n'est pas tout à fait une serveuse, une autre qu'on a rencontrée quelque part dans le passé, aux lèvres constellées de sourires à qui en veut, l'hypocrisie du métier oblige, enfin se soûler, rentrer chez soi, vomir, dormir là-dedans et refaire la même expérience demain, après-demain, tant que la terre tourne sur elle-même comme une idiote, on aura

toujours besoin d'un petit quelque chose en attendant, tu vois ce que je veux dire, un pis-aller pour ne pas mourir de froid, de solitude, et toi, quitte à te transformer en ce que tu as peut-être toujours rêvé, un être étrange, un pervers, sans pudeur aucune, tu étais devenu un menteur professionnel, à celle-là tu disais que celle-ci était ta sœur, à une autre ta cousine, une amie d'enfance, de longue date, tout dépend de qui était en face de qui, pour mieux les sauter, leur enlever toute peur de s'approcher l'une de l'autre, de se lier d'amitié, dormir ensemble dans le même lit avec toi au milieu bien sûr, pour éviter toute situation de conflit, les conflits féminins sont souvent pires que les conflits masculins, ça ne s'arrêtera pas tant que l'une ne plante pas un couteau dans la chair de l'autre, une façon de parler, ou lui laisse le champ libre en baissant les bras, sans bruit sans compte, en tout cas, plus de mensonges maintenant, plus de secrets, tu n'auras plus à alléguer quelque chose pour aller coucher avec une autre, désormais entre toi et moi il y a toutes les forêts, tous les déserts, tous les océans du monde, c'est de la distance infinie, je ne suis plus capable d'avoir un seul œil sur une seule de tes actions, quand je pense les avoir oubliées une fois pour toutes tes conneries, elles finissent toujours par refaire surface, toujours là où je ne les attends pas, ça me fait chier parfois et même souvent d'avoir tout le temps à ressasser, à chasser les mêmes choses, les mêmes images.

je me suis dit parfois quand j'ai eu le temps d'y penser, loin des tohubohu du quartier, des moindres bruits, que tu avais peut-être raison, et ceci à propos de tout, c'est vrai, pour qui je me prenais alors, je devais comprendre que tu m'aimais, même si c'était trop envahissant parfois et même souvent, cesser de faire le con, et me mettre dans la tête une fois pour toutes que dans cette affaire de baise par-ci baise par-là un jour ou l'autre je serais dans la merde, les gonzesses, ravagées par toutes les guerres, il y en a qui n'attendent que ça, qu'on brûle un feu rouge, pour te passer la corde au cou et te traîner dans l'abattoir conjugal, te forcer à faire des choses que tu n'avais jamais souhaité, même en rêve, jurer pour le meilleur et pour le pire devant une bande d'imbéciles qui prétendent en savoir quelque chose à l'amour, qui croient que ça vaut vraiment le coup d'être celui que les autres cherchent, mettent sur un piédestal, l'amour pour eux, enfin ce qu'ils pensent être l'amour, doit être unique et indivisible, ça n'a pas à sécher, à retourner sa veste, à mourir aussi, je t'aime tu m'aimes nous nous aimons pour la vie, tu vois ce que je veux dire, c'est tout ce qui compte pour eux, pas cette chose qui était là, intense, lumineuse, il y a quelques minutes qui n'est plus, cette éternité qui ne doit pas durer, qui est loin d'être ce qu'ils pensent être l'amour, mais l'infiniment insaisissable, l'amour-nuage-de-cigarette qui ne reste pas longtemps, qui est incapable de rester longtemps, *ne me dis pas que tu m'aimes, dis-moi tout simplement que tu veux coucher avec moi*, disait ma mère une fois à ce connard qui n'arrêtait pas de lui promettre des trucs qu'il n'a même pas à lui, enfin bref, la corde au cou, le pour le meilleur et pour le pire, les invités sont priés de lever leur verre et de trinquer à la santé, l'heureuse vie à deux de ceux qui vont bientôt s'engueuler, s'entre-dévorer comme des chiens atteints de rage, la mariée et moi on partirait tous les deux à l'hôtel, le plus chic de la place sans doute, que veux-tu, pour consommer notre bêtise, ce que couramment les autres appellent lune de miel, c'est apaisant parfois de parler de choses qu'on déteste, qu'on ne ferait jamais, non.

c'est ma rencontre avec mon premier mari qui m'a permis de réaliser qu'il ne suffit pas pour garder son homme d'être une belle femme, une femme aux lignes parfaites, comme disaient les radoteurs de la place d'Armes à propos de ma mère, que les moindres détails comptent dans une relation, peuvent tout foutre en l'air, ces rien du tout auxquels on n'accorde aucune attention, mais qui aux yeux de l'autre représentent beaucoup, j'avais beau essayer de trouver une solution à ma situation de femme qui se fait chiper son homme par celles qu'on n'aurait jamais imaginé, de l'empêcher de coucher avec toutes les ailes vertes du quartier, c'était en vain, faut jamais compter sur la patience d'un homme, naïve et aveugle que j'étais, je me laissais toujours décaper par ses explications, jusqu'à ce que survienne le pire, un soir il est rentré soûl comme un cochon et n'a pas utilisé de préservatif, et quand je me suis réveillée en sursaut pour le repousser, il était déjà loin, même sur le point d'éjaculer, on ne débranche pas un homme sur le point d'éjaculer, car ce n'est plus un homme, c'est un être transfiguré, je ne pensais pas que je pourrais supporter ça un jour, rester avec un homme qui n'a aucun contrôle sur son slip et le laisser me prendre sans préservatif et tout, toujours est-il qu'il m'arrive souvent d'oublier qu'il était mon mari, on n'était pas mariés, ici c'est comme ça, dès que tu t'allonges au lit dans le dos d'un homme il est automatiquement ton mari, et les autres se donnent la liberté de t'appeler Madame untel, enfin bref, j'étais tout de suite après tombée enceinte de ma première fille, et il avait fait la même chose que font tous les autres dans le quartier dans pareille situation, il s'était enfui comme un lâche, le temps a passé, je rencontre mon deuxième mari, c'était la même histoire, à un détail près, quand il a su que j'étais tombée enceinte de ma deuxième fille, il s'était juste absenté quelques semaines, puis était revenu auprès de moi, ainsi que mon premier mari un peu plus tard, je ne sais par quel miracle cela s'était produit, il avait commencé à rôder dans le quartier comme un fantôme, me saluer, prétexter passer voir son enfant de temps en temps, court-circuiter, comme on dit, toujours en l'absence de mon deuxième mari, jusqu'à ce qu'il se mette un beau jour à me baiser comme un malade, faut dire que je souffre d'un sérieux manque de volonté à me contenir à l'approche d'un homme.

combien en faut-il de temps pour raconter toutes les histoires que racontent tes mots, tous les ailleurs du monde, des histoires comme des yeux d'enfants, qui n'ont pas encore tout vu, braver l'évidence du monde, qui s'inventent, s'étendent, se ratatinent, se mettent en colère, se dérobent dans leur rapport entre elles, des histoires qui racontent d'autres histoires, celle de cet homme vivant seul dans un deux-pièces au deuxième étage de ton immeuble qui reste tard la nuit à discuter avec tous les gens qu'il a rencontrés dans ses bouquins, à parler de choses dont le commun des mortels ne parle pas d'habitude, ou qui s'amuse à sortir sur son balcon pour maudire tous les zéros, pardon, tous les héros de l'histoire en les traitant de trous du cul, de toutes les saletés qui lui passent par la tête, souvent il chie dans des sachets noirs qu'il conserve pendant plusieurs jours, et même des mois, et les balance après en plein dans la rue, bon appétit le monde, disait-il à chaque fois, un beau jour on l'avait retrouvé mort pendu dans sa chambre, c'était un vendredi, le soleil était déjà tombé dans la mer, la rue était déserte, pas un bruit de chien, pas un bruit de vie, *rentrons mon enfant il se fait tard*, disait une femme à son enfant en sortant d'un parc, une porte défoncée, une odeur de cadavre gâté bondit vers la sortie, une heure plus tard, après les simagrées des juges de paix, la police et tout, enfin tous ceux qui sont habilités à montrer leur gueule dans des moments pareils, enveloppé dans un drap blanc usé qu'une femme de soixante ans fraîchement arrivée dans l'immeuble a eu la gentillesse de donner gracieusement, le corps de l'homme retrouvé dans sa chambre, inerte balançant au bout d'une corde, au-dessus des tas de livres, de bouteilles et de mégots, a été enterré dans un petit cimetière en présence du fossoyeur et de la gentille femme de soixante ans qui a pleuré toutes les larmes de son corps, tes mots questionnent la ténacité de ceux et celles qui se donnaient autant de mal pour défoncer la porte de l'homme, l'étranger, le schizophrène, celui qui n'attendait qu'à être réduit en une nauséabonde odeur, une charogne, un corps inerte au bout d'une corde pour faire son entrée dans le monde, le monde actuel, le monde des autres, cet insolent, ce fou, cet incompris qui traitait Napoléon de race de cabri, Toussaint de cynique, Jeanne d'Arc de putain, Georges Washington de blanc-bec, Obama de face de rat, tes mots, je les adore pour leur retenue dans le délire, leur contraste, leur tendance à se cramponner au maximum au réel, au vrai, au sang de ce jeune homme ce jour-là qui se faisait buter

par le Chasseur là sous les yeux de tout le monde, il sortait de chez lui accompagné de son chien qu'il prenait l'habitude d'aller promener dans le même parc de tout à l'heure où il y avait cette femme qui disait à son enfant qu'il se faisait tard et qu'ils feraient mieux de rentrer, mourir pour un rêve qui ne faisait pas pour autant de toi un homme meilleur, un moins minable, lui il voulait être un gangster pas comme les autres, un vrai, pour faire respecter le mot par ces petits cons qui se l'approprient sans savoir vraiment ce que ça veut dire, en finir avec toutes ces fusillades dans les rues et dans les boîtes, tous ces cadavres, toutes ces femmes enlevées, violées, c'est avec le fer qu'on combat le fer, disait-il, il était vraiment convaincu de pouvoir arriver au bout de tout ça, tout seul avec son flingue, ça va de soi, on n'est pas sérieux quand on a seize ans, on ne fait pas la révolution, quand on veut voler c'est aux ailes qu'il faut penser d'abord, pas au ciel, lui disait son grand-père quelques heures avant sa mort, Bon Dieu de merde, tu te prends pour qui toi, pour un phénomène territoire ou la tête de mule dans le Missouri, comment il s'appelait, qui s'attaquait aux trains des riches industriels du Nord pour en faire profiter la population, Jesse, il s'appelait Jesse James, le petit con qui croyait qu'il pouvait changer le monde avec ses ongles, tu te prends pour lui ou quoi, son grand-père, un homme de quatre-vingts ans, militaire retraité, qui savait bien des choses du monde, on ne pourra jamais faire justice à tout le monde, que la paix soit avec toi mon fils, cette paix, grand-père, je ne la veux pas, on ne la veut pas, elle nous dérange, elle nous ampute, on ne peut pas avoir la paix quand on est du côté de la foule, quand certains se la coulent douce, et que d'autres crèvent, puent dans leurs trous comme des rats, tes mots, accoudés à leur fenêtre regardent passer le cortège funèbre, souffrent comme ce pauvre chien sur le corps de son maître, léchant ses blessures que l'on pourrait traduire comme un dernier geste d'affection, un adieu, ils cherchent le sens de toute cette haine entre les humains, tes mots, le sens du sang quand il ne gicle pas des cuisses d'une femme qui a ses règles, la prostitution mineure, le commerce du sexe, de l'impulsif entassement de ces tarés devant tes fameux déhanchements, en se bousculant pour enfoncer des dollars dans ta petite culotte, de la voix dans le haut-parleur qui demande de ne pas toucher à ses danseuses les mains vides.

quand tu étais venue au monde, on m'avait appris à t'aimer, à t'appeler *petite sœur*, à te donner mes propres jouets quand tu pleurais, te protéger, te défendre toujours, même si tu avais tort, jusqu'au jour où je n'avais plus rien compris, ce jour aussi neuf, aussi détaillé dans ma tête comme si c'était hier, qu'il m'est impossible d'esquiver, de trafiquer, d'oublier, quelle que soit ma détermination, ce jour où il était entré dans la chambre que nous partagions toutes les deux et m'intimait l'ordre de la quitter, de ne plus y dormir, j'étais trop jeune pour comprendre que dans une famille les décisions ne se prennent pas comme ça, brusquement, brutalement, pour interpréter sa nouvelle façon de parler, entrevoir une catastrophe derrière les mots qu'il utilisait, sa tendance à boire comme un trou, se soûler pour trouver plus d'arguments pour s'innocenter après, boire pour pouvoir mieux s'innocenter, Bon Dieu de merde, c'est la pire des conneries que j'ai jamais entendues, le corps de ta mère secoué de sanglots, son visage plongé toute la sainte journée dans son oreiller pour cacher ses larmes, j'étais trop jeune aussi pour comprendre qu'il peut arriver qu'un père trouve assez de force pour coucher sa propre fille sous les yeux de sa femme, défricher les énigmes de ton regard plaqué sur un ailleurs de glace, ton inappétence, ta déprime, tout ce que tu n'as pas osé dire, ton silence, ta frêle silhouette qui dès le lever du soleil pense déjà à la tombée de la nuit, au corps de ton papa qui viendra te faire payer, enfin bref, je m'étais dit qu'un jour il faudrait te parler, m'absoudre, taire tous ces chiens qui aboient dans ma tête chaque fois que je pense à toi, chaque fois que ton nom me monte aux lèvres, pour tout te dire, je sais qui l'a tué mon père, notre connard de père, mais je ne viens pas parler de tout ça, je sais que c'est ton copain qui l'a fait, a payé un certain Tueur à gages pour le buter, les radoteurs de la place d'Armes n'arrêtent pas d'en parler, je m'en fous, voyons, ma mère aurait bien pu être à la même place, en se faisant sauvagement violer par n'importe quel cinglé, et j'aurais eu le même sort à mon tour, il te demanderait avec l'autorité qu'on lui reconnaissait de quitter la chambre pour qu'il puisse enfoncer son membre par tous les trous de mon corps, me faire sucer sa queue, me gifler au cas où je refuserais, parce que je n'aurais pas été sa fille, mais celle d'un cinglé qui a eu assez de couilles pour entrer chez quelqu'un et mettre sa femme enceinte de force, l'humilier, et de qui il fallait se venger jusqu'à la dernière génération, je ne viens pas parler de ça non plus, je

t'appelle pour te demander de me pardonner de n'avoir rien compris à ce qui se passait, d'avoir été la première personne à refuser d'y croire, à les traiter de gueule de pute quand les radoteurs de la place voulaient divulguer l'affaire, pardonne-moi *petite sœur* de n'avoir pas pu te protéger, te défendre encore une fois, combien de fois je les laissais te faire du mal là sous mes yeux, les petits malfaisants du quartier, sans rien faire, combien de fois ils volaient tes jouets, te faisaient ramasser de la crotte de chien avec tes mains, sous mes éclats de rire, pourtant je devais te défendre, même si tu avais eu tort, comme on me l'avait dit, ordonné, donné pour mission au bord de ce lit où ta mère, qui était devenue ma mère dès le premier jour où elle m'avait trouvée à l'aube sur le seuil de sa porte, venait de mettre bas, tu bougeais tes petites mains et tes petits pieds en criant, ton corps était d'une telle propreté, tes petits yeux noirs, je n'avais jamais rien vu d'aussi beau, je veux aussi que tu saches que je ne t'appellerai plus jamais, car je n'existe plus, je suis morte depuis deux ans, renversée par un camion qui transportait du sable sur un chantier qui a été interrompu par la mairie dans un premier temps, pour non-respect des normes urbanistes, et repris dans un deuxième temps à la suite d'une opération de graissage de pattes, quant à mes enfants, je ne sais plus, j'en sais rien, comment est-il possible pour une mère à six pieds sous terre de savoir ce que deviennent ses enfants.

de nous il reste plus rien, absolument rien, que nos actes manqués, nos tremblements, cette haleine chaude, fétide, qui s'exhume de son néant, ses nuits, ces petits pets discrets, orageux, secs, syncopés rythmant l'espace et tout, ce vieux balai dans les latrines servant à évacuer les flaques d'urine sur la dalle en bois ou sur le sol, cloaque pisseux, soies d'araignées noircies par la suie des bougies des chieurs nocturnes, squelettes d'araignées, de cafards et d'autres cadavres flottants dans le cimetière suspendu du plafond, sommeil à l'envers de chauve-souris, petits points de lune dessinant sur le mur la carte d'un pays du tiers-monde où je connais un dictateur qui aurait choisi le pouvoir si on lui demandait de choisir entre le pouvoir et sa famille, filtrée par les centaines de petits trous du toit de tôle, absolument rien, que cette page de journal à moitié brûlée qui nage dans l'urine rancie, ces onze, petits oiseaux figés dans le ciel effrité des murs des latrines, tas de boules de papiers, de tissus, de condoms usés pleins de sperme pendouillant, épars, sur des vieux châssis de fenêtre, morceaux de cuvette en plastique, barreaux de vieilles chaises, rhume vert dans une mare de diarrhée de cholérique, gribouillages de merde tracés sur le sol par des pieds maladroits de chieurs formalisés d'avoir attendu trop longtemps, trous partout creusés par les rats, ruissellement de terre jaune et poussiéreuse des murs lépreux qui se désagrègent, larmes secrètes d'une femme indignée qui passe des nuits entières à bercer son enfant malade, sacoche sale pendue à un clou, bourrée d'outils de maçonnerie abandonnés par les maçons pour ne pas être obligés de les traîner avec eux en rentrant après une longue journée à bosser dur comme un nègre, à brasser le mortier, à exposer leur vie, à monter à la cime des échelles rallongées par d'autres échelles adossées à des immeubles géants pour parvenir au bout de leur boulot, ou chaque fois qu'ils ont à rafistoler une clôture, un toit ou des cloisons bousillées, quant à l'un d'entre eux, je ne me souviens plus de son nom, selon les radoteurs de la place d'Armes sa femme n'arrêtait pas de l'engueuler pour être rentré bredouille presque tous les soirs à la maison, en l'accusant de boire l'argent avec ses amis dans l'un de ces bars crasseux en ville, il lui était formellement interdit de prendre place à côté d'elle au lit tant qu'il ne changerait pas son fusil d'épaule, c'est-à-dire se démerder à rapporter de l'argent à la maison dans le plus bref délai, impuissant, il ne pouvait que regarder son enfant brûler de fièvre, je t'interdis de le toucher, lui disait-elle

orageusement, cet enfant n'est pas le tien, mais celui du voisin, merde, enfin qu'est-ce que tu veux que je te dise, puisque c'est lui qui lui donne à manger et à boire, qui a acheté les médicaments, qui sait tout de lui et de moi, pendant que toi tu drives avec toutes les ailes vertes du quartier, ça va de soi, il est des femmes pour qui être un homme c'est être à même de changer en sa faveur toutes les situations qui se présentent en un tournemain, après la mort de l'enfant, grillé par la fièvre, le départ de la femme, l'homme est allé dans un endroit reculé, et s'est suicidé dans un arbre, il ne reste plus rien, absolument rien, que le fleuve en crue de nos sens, les tresses mélangées aux carcasses d'araignées, de cafards et tout, collées à la poussière jaune des murs qui s'effritent comme un souffle, les vieilles tôles trouées à travers lesquelles on voit le ciel en chiant, l'odeur qui arrive d'en bas, ta tête qui y plonge, tes mains cramponnées à la dalle en bois aspergée d'urine, de rhume et d'autre malpropreté, pour garder l'équilibre, résister à mes ébats, mes coups de reins de tonnerre de Dieu, ton corps secoué de tout, tes lèvres lascives, hurlantes, jouissives, qui se frottent par moment à cette foule de onze dessinés par des chieurs sans papier, les artistes de la peste, souffle amui, confondu à l'air chaud et fétide parvenant de la fosse qui emplit tout l'espace, fosse qui n'était plus fosse, merde qui n'était plus merde, rien qui n'était plus rien, mais lumière qui nous révélait à nous-mêmes, nous cachait du froid, du dehors, du monde.

le quartier ça n'arrête pas d'être naïf, aveugle, ça a vraiment cru que les choses allaient prendre une autre direction cette fois, sachant que le nouveau maire, le premier citoyen de la ville, comme on dit, allait vraiment construire des latrines populaires avec l'argent qu'il avait reçu d'une organisation non gouvernementale, comme il l'avait promis devant les caméras de la presse locale et internationale, après avoir lu son discours écrit dans un français boiteux, truffé de verbes d'état, dans lequel il tenait bien sûr à féliciter cette organisation pour ce travail super important qu'il effectue à travers tout le pays, et au nom de l'État à la remercier pour cet apport combien apprécié qu'elle a bien voulu apporter à ce quartier, il était déjà dans l'avion pour aller se payer des vacances dans une des grandes villes d'Amérique du Nord, alors que le petit peuple malgré lui continuait à chier comme il peut, là où ça se fait sentir, du haut d'un ravin, au pied d'un arbre, derrière une vieille voiture abandonnée sur le trottoir, dans la botte des autres aussi, dans son pantalon pour convaincre celui qui pointe l'arme qu'il est sans défense, un trou ou deux pour deux mille culs, faut chier avec modération, la règle d'or, pour ne pas se faire engueuler, faire languir les autres à qui d'autres vont succéder, et d'autres plus impatients encore qui se voient plier en deux, se tire-bouchonner, sous l'emprise de la merde, l'irréductible merde qui nous pousse en avant, vers l'accomplissement de quelque chose de bleu, d'humain, il n'y a rien de plus pressant, de plus présent qu'un ventre qui demande à être vidé, qui te traîne malgré toi dans les buissons, dans une ravine, du haut d'une falaise, sur un bord de mer, chez le parfait inconnu, derrière une voiture abandonnée sur le trottoir par un homme qui ne sait plus où donner de la tête pour trouver de l'argent pour la réparer, mes dettes ont déjà dépassé mes épaules, si je ne me ravise pas, je crois qu'elles me noieront un jour, disait-il avec le rire insolite de quelqu'un qui se dit la vie qu'elle continue, qu'elle poursuive son petit bonhomme de chemin, parce qu'il lui reste encore quelque chose de bien plus précieux que toute la vanité du monde et tout, le soleil, parce que c'est au monde le plus éloigné qu'appartient son éclat, c'est tellement plus apaisant de pouvoir parler de tout ça, sans mots masqués, de toutes ces choses de peu d'importance, fétides au nez des autres, dont ils font souvent une tare, qui nous soudent néanmoins comme deux droites confondues, une île dans la mer, des mains de jeunes amoureux, je ne sais d'où m'est venu ce sentiment de

plénitude, de me libérer de mes vides, de mes monstres les plus enfouis, d'atteindre mon ultime montagne, mon ultime lumière, une fois chié, d'être complètement séparé du monde, de ces pudiques prétentieux, libidineux et coincés dans le quartier, plus précisément du côté gauche du pont, ceux-là avec qui on partage la promiscuité, le manque, la précarité depuis que le diable était caporal et qui se donnent pour des importants, ne fréquentent les chiottes que la nuit pour qu'ils ne se fassent pas remarquer par les autres, montent leurs caleçons à une vitesse inimaginable et prennent leurs jambes à leur cou dès qu'ils entendent le moindre bruit, ça va de soi, tout le monde va aux latrines, les vedettes, les princes, les rois, je chie donc je suis, chier pour moi est l'acte le plus immédiat qui nous rapproche de l'homme, nous éloigne de Dieu, toute proportion gardée, Dessalines, Rimbaud, Bob Marley, Nina Simone, Michael Jackson, Aretha Franklin, Coupé Cloué de leur temps allaient eux aussi aux latrines, et leur derrière radotait pareil, comme celui de cette femme qui dérange tout le quartier quand elle chie, dont les hommes sont tous morts de la même mort, overdose de pestilence, une vraie péteuse, ses pets résonnent comme le concert d'un million de trompettes, moi c'est mon derrière qui me relie à la vie, à la terre et à l'amour, disait-elle, et pour une fois de ma vie je chie, on veut chier, on sent qu'elle est proche, la merde, mais tout ce qu'on a c'est des crampes et des pets, c'est fini tout ça, toute cette merde de comédie à la con, de faire semblant et tout, je chie comme je ne l'ai jamais fait, comme personne avant moi ne l'avait fait, pour me libérer de moi-même, de mes propres entraves, car on représente souvent pour soi-même des menaces, des barricades, je vide mon ventre, me vide de moi-même, de tout, ça ne peut pas attendre, des intestins surchauffés, ça fait suer, ça fait geindre, ça fait remuer le derrière comme un chien pris au piège, une jument en chaleur, une casserole d'eau en ébullition, ça brûle, fait des bulles, des feux d'artifice, des pétales de lumière sous un ciel d'occasion.

ici les chieurs forment une communauté stellaire, la nuit leur appartient, âmes rongées par le besoin d'être léger, libre, de se vider, telle une escorte de zombies on les entend à ces heures creuses traversant cours et carrefours vers toutes les latrines du quartier, leur chemin parsemé de lucioles, de ces choses et bruits qu'on ne voit, n'entend que la nuit, les yeux à moitié aveuglés par le sommeil, les poings refermés sur une boule de papier ou quelque chose d'autre à torcher, la règle d'or veut qu'on respecte ceux qui étaient là et qu'on les laisse passer avant, mais la plupart du temps ça se transforme en violentes bagarres, des chieurs chimériques, impatients, n'en pouvant plus de tenir leur cul dans une main, de rentrer leur anus pour retarder la chose, se mettent à tout foutre en l'air, à violer la paix des lieux, réveiller les pauvres gens, les coups partent de partout, des pierres aussi, comme dans une arène de gladiateurs, uppercuts, crochets, directs, crocs-en-jambe, le plus fort sera le premier à chier, le temps s'est arrêté, personne ne sait ce que ça va devenir dans les prochaines minutes si on n'appelle pas tout de suite la police, un gros tôle, un événement majeur, je vois déjà des caméras qui font des grands yeux, des micros fougueux, passant de cette bouche à une autre, assoiffés de ce que les autres pensent, de ce qui a vraiment causé toute cette pagaille, toute cette merde, de racontars de toutes sortes, pourquoi ceci, pourquoi cela, auriez-vous une demande à faire au gouvernement, la tête des journalistes avec leur tas de questions qui mêlent sans pudeur la politique et la merde, tout à tout, quant à la police c'est pas sûr qu'elle vienne, toujours est-il que nos mots ne sont jamais assez convaincants pour la pousser à se remuer et voler au secours des pauvres gens en danger et tout, on va pas dire tout de même que c'est pour une affaire de merde ou qui a rapport avec la merde, on va dire, qu'est-ce qu'on va dire, feu, quelque chose est en feu, non, pour ce genre de cas c'est les pompiers qui viennent, on n'a pas besoin des pompiers nous, ni de leur gros machin qui crache de l'eau, ni rien, on a besoin de la police, des forces de l'ordre, on va dire que quelqu'un est tombé dans les latrines, non, c'est toujours eux qui viendront les pompiers, disons plutôt des gangs, des gangs sont en train de casser les latrines ou quelque chose d'autre, je ne sais pas, quoiqu'on dise elle viendra pas la police, ça n'entre pas dans ce genre de quartier, ça a mieux à faire ailleurs, malheur à elle si elle vient foutre sa gueule dans nos merdes, enfin bref, les culs qui se respectent

ça se voit rapidement, ils savent qu'ils doivent faire la ligne, en cas d'extrême urgence ils demandent, ils supplient, veux-tu me laisser passer avant toi mon garçon, ta grand-mère est malade, elle souffre de coliques, je t'en supplie, laisse-moi te devancer pour l'amour de Dieu, me disait une fois une vieille dame juste au moment où arrivait mon tour, courbée, le visage fatigué, dégoulinant de sueur, et j'entends la voix de ma mère qui me dit, *sois généreux et obéissant mon fils, tu vivras longtemps*, quand je refuse de lui rendre un petit service, à ces moments de grande affluence elle me disait toujours ma mère de m'attacher le gros orteil à l'aide d'une ficelle, ici on appelle ça *marekaka*, c'est-à-dire brider la merde, la mettre hors d'état de nuire, *c'est de là qu'elle vient, mon fils, la merde, de ton gros orteil*, me disait ma mère, sa mère lui avait sans doute dit la même chose quand elle était enfant, moi j'y croyais pas trop, mais ça marchait à chaque fois, quand ça commençait à chauffer, à prendre du relief, à dépasser les bornes, pour diminuer la pression, refouler l'attente, je n'avais qu'à m'attacher le gros orteil à l'aide d'une ficelle, quand les files d'attente des chieurs étaient aussi longues que celles de ces élections où l'on vote en grand nombre pour le silence ou le scandale à défaut de mieux, quand il faut attendre chier tout un quartier, les petits commerçants, les passants, les badauds, les cireurs de bottes, les voisins, les pêcheurs d'hommes de leur voix de tonnerre de Dieu de merde, de nom d'un chien, qui nous rendent la vie dure avec leur évangile, leur Jésus qui est en route depuis je ne sais quelle éternité mais qui n'arrive jamais, comme si on en avait quelque chose à cirer, comme s'il nous manquait ce Jésus, bref, leurs ouailles, toute une famille, le père, la mère, les enfants, et les étrangers qui sont dans leurs portes, avant de passer, et moi j'en avais assez de tenir bon, d'attendre, d'être torturé, privé de mes droits de me vider, chier, me libérer de ce monde qui me tient en otage depuis tout ce temps, mes doutes, mes mots, ma carapace d'homme emprisonné d'images et de pensées, j'en ai assez d'attacher mon gros orteil avec une ficelle pour ne pas aller quand il le faut, quand ça chauffe, va vite, pour que je ne lâche pas prise et tout, tout ce qui se passe dehors, se trame à l'autre bout du monde, comment peut-on songer à toutes ces histoires qui nous font rêver, qui nous font chier aussi, avec pareils gaz, pareille tornade dans le bidon, que l'on vienne pas me raconter d'histoires, on passe sa vie à en inventer, raconter, souvent les mêmes qui ne nous rendent ni meilleurs ni pires que ça, des histoires façonnées, rapportées, rafistolées, toutes faites, racontées dans l'intimité des latrines à cette mystérieuse dame que tout le monde appelle Madan Victò, ce nom dont le grand-père de la grand-mère de la grand-mère de ma mère ignore l'origine, génie des latrines, on dit qu'elle aurait le pouvoir d'empêcher ce qu'on a vu la nuit en rêve d'influencer la réalité, de le changer en faveur du rêveur, il suffit

juste d'aller dans les latrines et se mettre à tout raconter, à l'aube, avant le lever du soleil, sans se laver les dents, sans la saluer, Madan Victò ce soir j'ai pas vu de la merde partout, j'ai vu que j'étais devenue folle, que mon fils était un cadavre en putréfaction, ce qui est bon signe, j'ai vu un fleuve se frayer un passage derrière la case, que j'étais en train de me marier, que mon fils était devenu un célèbre écrivain et que toutes les femmes tombaient à ses pieds, c'est mauvais signe, toi qui es pleine de miséricorde, qui vois tout, entends tout, qui ne laisses jamais tes enfants seuls dans le malheur, sauve-moi, sauve mon fils, le problème d'une femme est celui de toutes les femmes, je remets tout entre tes mains, exauce ma prière, oui il faut tout dire en chiant, avec des larmes aux yeux s'il le faut, si on veut que ça soit plus touchant, plus chien, faut rien cacher, faut tout raconter, comme ça s'était passé.

j'ai souvent entendu ma mère enfermée dans les latrines raconter des trucs, des paroles inaudibles que je me donnais tant de mal à défricher en vain, des tas de mots qui refusent de constituer une phrase quelle que soit la manière dont on les arrange, poule déguisée, baobab parlant, chien, écrivain, chapeau, machette, fleuve, chanter, rivière en crue, fils, bœuf avec des boucles d'oreilles, sang, moi je trouvais ça rigolard, ses mauvais rêves, qu'elle devait aller les raconter à Madan Victò avant de les raconter à tout le monde, comme pour ne pas distiller le malheur au vent, lui barrer la route, elle poussait la porte comme elle se levait du lit, je veux dire du sol, on dort sur un morceau de carton, je l'ai dit, précautionneusement, pour ne pas me réveiller, pour ne pas avoir à marcher encore une fois sur mes demandes, à savoir si je pouvais moi aussi venir avec elle raconter les histoires qu'on m'avait apprises à l'école, elle m'avait envoyé balader à chaque fois, je n'avais pas le droit de l'appeler non plus, même s'il m'arrivait quelque chose qui nécessiterait sa présence, pour ne pas la déranger dans sa conversation qui durait la plupart du temps une bonne demi-heure, et quand je voulais entendre ma mère parler en haut et en bas à la fois, comme on dit, raconter ces histoires catastrophiques qu'elle avait vécues en rêve, qu'on ne raconte pas à un enfant, je me lève tôt, à la même heure qu'elle, quatre heures du matin, je fais semblant de n'avoir plus sommeil, je la suis, elle ouvre la porte des chiottes, elle rote en descendant ses culottes, et elle commence, toujours est-il que je n'entends pas tout, les mêmes mots avec lesquels il est difficile de faire une phrase, enfin bref, parfois on en a souvent marre aussi de ne songer qu'à ceux qui sont partis et qui ne reviennent plus, ou qui restent malgré tout pour donner un bel exemple de nationalisme ou je ne sais quoi, éliminer, du moins réduire le décalage entre le discours et la pratique, je chie, ça va de soi, il y a toujours un choix à faire, et quand on le fait, ça nous rend plus vulnérables, plus repérables encore que s'il s'était agi de n'en faire aucun, d'être comme un rideau que tout le monde bouscule au passage, et puis il y a le temps, ce calculateur de merde, le temps d'un pet, d'un baiser mouillé, d'une éjaculation précoce, d'une histoire étouffée par son propre silence ou je ne sais quoi qui fuit, se presse, se précipite, s'écroule pour s'échapper au temps, le temps de l'instant, de l'instinct qui pousse tout avant, les chevaux, les trains, les bateaux, les fusées, les avions, les voitures, les passants, tout ce qui n'est pas du temps, en dépend, je

chie, et après, je veux dire, après avoir bien chié et m'être torché, ce sera plus facile de recommencer à rêver, rêver de voyages à travers les grandes villes du monde, faire l'amour dans les toilettes d'un train ou d'un avion, aller où l'on veut comme bon nous semble, la Grand-Rue, les moulins rouges de Pigalle, les mondes fabuleux de Vegas, les quartiers rouges d'Amsterdam, se faire photographier avec la Grande Dame de Fer comme un couple chinois ou américain ou je ne sais quoi, survoler la Citadelle Laferrière, vomir en nous accrochant au vide dans une montagne russe, se perdre comme des chiens perdus sans collier dans ces villes où les chiens se font balader par d'autres chiens, assister en buvant de la bière à des numéros de funambules, de danseuses aériennes qui dessinent dans l'air de leur corps fabuleux, sous les lumières rutilantes, des pays lointains, leur enfance, leur première fois, leur premier amour, leur premier baiser, leur première nuit dans cette boîte, mortes de trac, où elles se faisaient agresser à grands coups de verres en carton, de restes de sandwich, de mots piquants, suite à une piètre performance qui avait soulevé la colère du public, en dépit de leur incontournable talent.

comment raconter tout ça, parler de mes latrines, sans me jeter moi-même dans la merde, sans être traité de fou, de tout, quand on ne dit pas ce que les autres veulent entendre, un fou, voilà, c'est tout ce qu'on est, un cinglé, un être qu'il faudrait faire enfermer tout de suite, quand on est le seul à vouloir se débarrasser de toutes ses forces de toute la crasse du monde et le dire, je suis bel et bien fou si être fou c'est de ne pas pouvoir arriver à mettre de l'ordre dans ses pensées, à dompter les flux d'images qui pullulent, serpentent, déambulent dans sa tête, je m'en fous, je m'en moque, je récusé l'idée même de l'ordre, du préconçu, de la masturbation cognitive qui enfonce les autres dans leur chimère, c'est tellement plus facile de tout te dire à toi, sans la moindre peur, sans la moindre retenue, de trouver les mots qu'il fallait, du moins les mots qui crachent sur la limite, car on meurt aussi de la peur de cracher, de chier, de crier aussi fort que possible ses monstres les plus enfouis, de se tirer de sa cage comme un oiseau qui n'a plus souvenance de ses vols et tout, et les souvenirs ils arrivent par milliers qui m'assaillent, qui débordent la mémoire, je les crache comme ils sont, en cavale, en chute libre, des souvenirs loin dans le temps, d'enfance, l'enfance que je n'ai pas eue, que je me crée à chaque phrase, chaque cri, chaque silence, même si ça fait déjà trop longtemps que je suis devenu un homme, oui, un grand nègre en dépit du fait que je garde encore des traces de cet enfant que j'ai jamais été vraiment, que ces traces cherchent à me noyer dans leur courant, une fois je me rappelle, si ce n'était pas la voisine, la commentatrice, la fouineuse dans les affaires d'autrui d'à côté, ici on les appelle pas par leur nom les voisins, on dit tout simplement voisin ou voisine, cette femme maigre comme un clou, mère de six petits péchés squelettiques qui n'arrêtent pas de lécher leurs doigts après les avoir enfoncés dans les murs poussiéreux des cases et des latrines, un beau jour le plus grand des six petits péchés squelettiques a dit au plus petit, baisse-toi et ouvre ta bouche, je vais te montrer un truc, et le plus petit des six petits péchés squelettiques, impatient de savoir ce que c'est, baisse et ouvre bien grand sa bouche, sans se faire prier, comme le lui a demandé son frère qui pointe son cul dans sa direction, se concentre et lâche un bon pet chaud dans sa bouche en éclatant de rire, si ce n'était pas leur tripote de mère, je serais déjà mort enterré en mangeant la mort-aux-rats que ma mère avait furtivement placée dans un coin sous la table, tu sais, vu la façon dont était construite notre case, comme

une caisse de hareng saur, une boîte à merde, vu sa petitesse et les latrines qui étaient tout près, elle ne pouvait pas ne pas attirer les rats, et ici les rats ça se surestime, ça se prend pour des humains, ils sont candidats aux élections, ils animent des émissions à la radio, ils publient des romans, ils possèdent des magasins en ville, ils sont fonctionnaires, ministres, chefs d'État, ont des rates aussi minables qu'eux qui les acceptent dans leur lit et tout, enfin bref, pour contrecarrer l'impérialisme des rats, ma mère préparait souvent ces nourritures mortelles qu'on appelle ici le *pwazonrat*, et les plaçait aux endroits les plus stratégiques, les plus fréquentés par ces sales rongeurs, aussi insatiables et gourmands qu'ils soient, si on veut qu'ils viennent vraiment se régaler la nuit quand tout le monde dort, se dégage des chaudrons l'odeur de graisse provenant des restes de nourriture et tout, il ne faut pas citer leur nom, disait ma mère, elle utilisait le mot *visiteur* de préférence pour les désigner, comme si un rat savait qu'il s'appelait *rat*, et que le mot *visiteur* ne saurait lui être attribué, chut, faisait-elle, si je disais le moindre mot, sinon ils viennent pas, ils sont futés les rats, ils ont les oreilles fines, la voisine elle fouinait dans les ordures pour savoir ce que ma mère avait cuisiné la veille quand elle avait entrevu le poison dans mes petites pattes, précipitamment, elle m'avait débarrassé du butin, lavé les mains avec du savon et tout, puis, non sans jeter un bref regard du côté de la poubelle, allait l'annoncer à ma mère qui, affolée, arrivait en pleurant.

aujourd'hui je ne suis plus un enfant, le pauvre enfant qui se lovait dans les jupes de sa mère, qui pleurait pour son cerf-volant coincé dans les branches d'un arbre, jouait au papa-maman avec les petites filles de son âge, qui chassait les libellules en attachant un fil à leur queue pour les faire planer dans l'air comme des cerfs-volants, et autres petites bêtes inoffensives, je suis devenu un homme, un homme d'expérience, un homme qui a fait la prison, eh oui la prison, j'avais été arrêté et enfermé suite à une terrible bagarre qui a coûté la vie à un homme, un coup de pierre sur la tempe, et il est tombé raide mort, allongé dans la camionnette de police, un pied de botte sur ma gueule, une arme pointée sur ma figure, en moins d'une minute j'étais un bandit notoire, un bandit de grand chemin, le fusible à faire sauter, tu vois ce que je veux dire, ils avaient occupé les deux côtés de la rue, les gens du quartier, comme d'habitude, à chaque fois qu'il se passe un truc du genre, ce quartier de flanque-le-nez-partout, où les gens ne laissent passer même la moitié d'un détail sans l'étudier au microscope, l'assaisonner, se perdre en conjectures, ils me comparaient sans doute à des tas de voyous qui ont déjà fait leur nom dans le métier du sang, des violeurs de fillettes, des kidnappeurs, des trafiquants de tout ce qui est mauvais, interdit, quand sa mère était venue avec lui dans le quartier il n'était qu'un bébé, il faisait encore pipi dans son lit, disaient les radoteurs de la place d'Armes, à dire vrai je pissais encore dans mon matelas, je veux dire mon carton, jusqu'à l'âge de dix ans, et ma mère pour me punir me faisait faire le tour du quartier avec le carton sur ma tête, et je devais parler comme un zombie en disant d'une voix nasale *men m ap pase*, pour que tous les autres gosses se moquent de moi, tout ça pour dire que tout le monde me connaît ici, ils savent très bien que je ne suis pas violent, encore moins un voyou, un rabat-joie, un trouble-fête, que j'ai jamais manqué de respect à un seul *granmoun*, comme il est toujours plus prudent ici de rester à l'écart dès qu'il s'agit de la police, personne ne prenait ma défense, il fallait me débrouiller tout seul pour sortir de ce pétrin, en plus il y a mes tresses de rasta, je crois qu'elles ne m'ont pas aidé, ici un homme avec des tresses de rasta c'est pas un homme, c'est personne, une relation à éviter, c'est anormal, ça sent le joint, ça pue, ça regarde droit devant, ça vague la vie, ça emmerde, mérite d'être puni, jeté quelque part, disparaître de la surface de la terre, pour ne pas corrompre le reste de la société, c'est pas un homme, et les affaires

de police ne sont jamais simples, je l'ai appris à mes dépens, pendant ces jours passés en prison, on apprend de tout, même du pire, peut-être qu'ils n'avaient pas tort de ne pas intervenir, les gens du quartier, après tout qui leur dit que j'étais pas coupable, que j'avais pas réellement ôté la vie à cet homme, au fond les gens souvent sont bien différents de ce qu'ils affichent sur leur visage, mieux vaut rester dans son coin, regarder, commenter, pleurer si c'est nécessaire, sans rien faire, même si on faisait du mal à l'autre, même s'il y avait moyen de le sauver, as-tu déjà tué quelqu'un toi, me disait le policier, il m'a posé la même question plusieurs fois, alors que je suis accusé de meurtre, il faut dire avec l'air de quelqu'un qui savait quelque chose, qui avait déjà vu ce visage quelque part, qui avait su pour ton père, ses regards étaient plongés dans mes yeux comme des milliers de pointes de couteaux, le sang jaillissait partout, sur mes mains, mes vêtements, se mêlait à ma sueur, et finissait en une mare rouge sous mes pieds, ses regards me ramenaient tant de visions, tant de secrets, tant de nuits, je ne suis pas un meurtrier que je répondais, je ne connais rien au maniement des armes, aux affaires de police, c'est pour ça que j'avais engagé un tueur professionnel, pour ne pas me mêler à tout ça, rien ne passe inaperçu dans ce quartier, c'est tout ce qui me fait peur, ouvre ta gueule, as-tu déjà tué quelqu'un, reprenait le policier, cette fois avec plus d'autorité, sans doute pour m'intimider, les policiers ils hurlent pour faire peur aux autres, ils ont tous les pouvoirs, mais prennent leurs jambes à leur cou au simple éclatement d'un pneu, qu'est-ce qu'il raconte ce bâtard, je lui ai pourtant bien dit et redit mille fois que j'étais pas un meurtrier, que j'ai jamais tué personne moi, que j'étais innocent, même si le mot *innocent* était mal choisi, ça va de soi, même si on est innocent c'est coupable qu'il faut plaider si on veut être écouté, tu sais, pour le spectacle, ce jour-là le tribunal serait plein à craquer, tout le monde serait présent, enfin le monde qu'il faudrait, pour t'écouter raconter comment t'avais fait pour commettre un crime aussi odieux, sans manquer un détail, un spectacle époustouflant comme on n'en a jamais vu auparavant, sans oublier la télé, il faut que tout le monde te voie passer à la télé, c'est important, pour qu'ils soient témoins du bon travail que font la police et la justice, les ministres et les jurés ils plongeront leurs yeux dans tes yeux, en quête d'une autre vérité aussi absurde que le fait même de demander à un meurtrier d'avouer ses fautes, un meurtrier c'est un meurtrier, ça n'a rien à avouer, non, faut pas dire qu'on est innocent, après tout, c'est ce que disent les autres pour se défendre, moi je sais que j'étais innocent, quelqu'un est innocent quand il n'a pas commis le crime pour lequel on l'accuse, et moi j'avais rien commis.

moi ça me fout diablement des tapes sur les nerfs rien qu'à l'idée de passer pour un voyou, un danger social, un meurtrier, rien que pour avoir buté ou fait buter ton sac à merde de père, qu'est-ce que j'en sais, moi j'ai juste fait ce que personne, absolument personne, n'aurait accepté de faire pour moi, à ma place, je suis tout simplement fier d'être un parmi les milliers d'Hilarion Hilarius du monde, ces hommes qui trouvent assez de courage pour se faire justice eux-mêmes, se dressent contre la mort, le manque absolu, l'indifférence du monde, ces héros, oui, un héros, un dur, un puissant, c'est ce que je suis, et tout ce que je sais, c'est que ma justice je me la suis déjà rendue, depuis un bout de temps, vois-tu, rien qu'en ne voulant regarder ce monde que du haut de mes rêves-flambeaux et de mes fantasmes d'oiseau migrateur, rien qu'en mettant ton salaud de père à genoux, à plat, rien qu'en le voyant pleurer comme un chien, me supplier ou supplier le Tueur à gages de le laisser vivre, je n'ai nullement l'intention de me défendre, on ne se défend pas ici, c'est inutile, on ne fait qu'acquiescer, se prêter à tous les foutus jeux pour ne pas le rendre furieux celui qui pose les questions, je le lui ai pourtant bien dit, au policier, que je ne savais pas de quoi il retournait tout ce sang par terre, pour un match qui se terminait sur un score nul entre le Brésil et l'Argentine, d'après ce qu'on m'a dit bien plus tard après mon évasion de cette prison, c'est quand même pas la première fois que les supporters s'entre-déchirent parce que telle équipe est vainqueur et telle autre vaincue, je ne sais pas si ça a toujours été comme ça, d'habitude c'est comme ça que ça se passe, c'est la tendance, il faut crier dans les discussions, traiter l'autre de pile de merde, entrer dans les profondeurs de sa mère, jusqu'à que ça tourne mal, change en bagarre, sinon on ne supporte pas assez, on ne connaît rien aux affaires de ballon rond, ça va de soi, aujourd'hui il n'y a pas de frontières qui résistent à ce jeu, souvent réduit à un machin collectif de onze joueurs de chaque côté dont la finalité est de mettre le ballon dans le filet, qu'on appelle le football, lors d'un grand match opposant la France et l'Allemagne par exemple, tout est en branle, la diplomatie, la politique, l'économie, le sexe aussi, tout le monde, quel que soit sa nationalité, sa couleur, son âge, le montant de son compte bancaire, fixe le même terrain, hurle pareil après la réalisation d'un dribble spectaculaire ou d'un but majestueux, ça va de soi, même les plus imbéciles des coins les plus reculés de la planète connaissent et se

souviendront encore longtemps de noms comme Ronaldo, Maradona, Pelé, Messi, Zidane, moi j'ai mieux à faire Monsieur que de perdre mon temps à regarder un match de football, vingt-deux fous à qui on donne des millions pour courir après un ballon et le mettre dans le filet, je ne suis qu'un passant, une bouée qui s'est fait chahuter par les vagues, depuis quand fumer était un crime, qu'on avait pas le droit de se défoncer et tout, qu'est-ce qu'ils ont mes yeux, mes manières, ma façon de parler, il n'arrêtait pas de me poser les mêmes questions, le policier, et d'autres plus bêtes encore, pourquoi tu portes un t-shirt bleu ou jaune, de quelle équipe es-tu supporter, que faisais-tu sur les lieux du crime, en quoi ça te regarde, va te faire enculer, la rue c'est ta propriété privée ou quoi, c'est toi désormais qui choisis l'équipe qu'on doit supporter ou quoi, si seulement je pouvais parler comme ça à un policier, à la fin pour qui ils se prennent ces fils de pute, ils te demandent de coucher à même la chaussée brûlante sous un soleil de midi, juste parce qu'ils n'aiment pas ta tête, ils t'aiment bon enfant, tête baissée, soumis, con comme un saint d'église, sinon ils te piétinent de leurs bottes, ils te tordent les testicules, te bousculent, te piquent de la pointe de leur arme, c'est leur travail qu'ils font qu'ils disent, protéger et servir, protéger et servir, mon cul, où étais-tu ce matin, hier soir à trois heures, quatre heures, sept heures, est-ce que tu travailles, as-tu de la famille, un compte bancaire, peux-tu payer ta caution, au fait je veux dire, peux-tu me payer pour que je te libère, au bout d'un moment, après un flot de coups de pied, de gifles sonnantes, il a repris une à une les mêmes questions, cette fois sur un ton qui n'a rien de semblable à une voix humaine, mais une bête immonde assoiffée de chair et de sang, je me demande pourquoi il y a tant de bêtes dans la police, si j'avais pété au moins il l'aurait senti, je n'ai plus rien dit, il avait fini par s'énerver le policier, un véritable grizzli cagoulé portant un uniforme sale, m'embarquer comme un sac de haillons pourris et me foutre en prison pour un crime que j'avais pas commis, ça va de soi, la police c'est elle la justice.

la prison, ça n'a pas changé, c'est un grotesque bâtiment en plein cœur de la ville, c'est crever de faim si on n'a pas assez de cœur pour bouffer à côté de sa merde et celle des autres, c'est être témoin de chaque minute, de chaque seconde de sa propre déchéance, c'est une cigarette fumée à quatre, à cinq, à vingt, à plus que ça, c'est dormir à même le ciment, dans un inévitable enchevêtrement de souffles, de corps moites, moisies, au risque de se faire violer par un de ces mecs qui n'attendent que ça, qu'on éteigne les ampoules pour passer à l'action, étreindre tes fesses de leurs sales pattes de gorille, souvent le jour ils installent leur quartier général devant les toilettes, et taxent tous ceux qui entrent, comme ceux qui en sortent, à bon entendeur salut, voyage aller simple, la prison c'est laver les pieds du baron, obéir à ses ordres, accepter d'être enculé, le baron c'est le premier arrivé à la cellule, en d'autres termes c'est celui qui est en haut dans la hiérarchie, chaque cellule a son propre baron qui décide de ce que ses esclaves doivent faire ou pas, qui va représenter la cellule aux bagarres intercellulaires où la gagnante a droit pendant trois jours à tous les plats des autres, il peut être tout chétif comme ça, mais sa soi-disant ancienneté lui donne automatiquement un droit de transcendance, c'est dans sa direction qu'il faut lever le petit doigt si on veut dire quelque chose, aller aux toilettes, quoi que ce soit, tous les barons dans la prison ont une tête d'anaconda, disaient souvent les radoteurs de la place d'Armes avec des éclats de rire qui les font tousser longuement, la première fois que j'avais entendu ces mots, je n'arrêtais pas de me tracasser de questions, un anaconda, me disais-je, c'est un serpent géant qu'on rencontre dans les grands marécages de la forêt de l'Amazonie et du Brésil, c'est pas fait pour être enfermé dans une prison avec des êtres humains, c'est absurde, et j'étais pas plus soulagé que mort d'étonnement quand j'ai su que ça n'avait rien à voir, mais qu'il s'agissait plutôt de détenus qui coupent l'épiderme de leur verge en plaçant sous la peau des billes métalliques ou des bouts de dominos qu'ils cousent après de sorte que le résultat soit semblable à la tête du gros serpent de l'Amérique du Sud, pour mieux enfoncer le cul des autres, chute, trou sans fond, voilà ce que c'est la prison, toujours est-il qu'il y a de petits voyous qui s'attirent des ennuis, s'embourbent de plus en plus dans des mauvaises affaires pour se faire buter et enfermer, pour les plus chanceux, comme si l'air, le vent, la liberté étaient la pire des prisons, peut-être, comme ça pète aussi

parfois la prison, trop souvent, pour faire un peu d'air, mettre en liberté les mêmes qu'on a fait semblant de se donner tant de mal à dépister, arrêter, et qui ne pensent qu'à recommencer à faire la pluie et le beau temps une fois sortis, pour eux aller en prison c'est comme partir en vacances, disparaître quelque temps, se faire oublier, comme le Tueur à gages, l'ami de l'Homme Bambou, le gars à qui j'ai donné vingt dollars et une bouteille Cinq Étoiles pour buter ton père, la prison pour lui c'est comme un vaccin, un catalyseur, il en sort aujourd'hui et le lendemain même il recommence à faire les mêmes conneries, brûler les marchés publics, violer les fillettes, kidnapper des entrepreneurs, mettre la ville à feu et à sang quand ça lui chante, enfin bref, on était deux dans cette cellule qui puait le corps à corps et toutes les mauvaises odeurs du monde, le Beau Jeune Homme et moi, on avait de la chance, on pouvait même parler de miracle, d'habitude ils sont incroyablement nombreux les prisonniers à s'entasser dans un petit carré comme ça, les bras ligotés derrière le dos, des blessures sur le corps et le visage, des traces de sang sur les vêtements, on était arrivés le même jour dans la même voiture, une jeep blanche avec des écritures en bleu dessus, le numéro et le nom de la zone affectée, qu'est-ce qu'on en savait de toutes ces réalités que cachait la prison, et on trouvait ça ridicule, un peu prétentieux sur les bords de se faire passer pour le baron, baron, mon cul, on a déménagé le cimetière ici ou quoi, disais-je pour rigoler, quitte à me faire tabasser à mort par ces bandits, ces sans maman, moi je sais que le baron selon le mythe vodou est le premier personnage à être enterré dans un cimetière, il domine sur tous les autres morts qui sont en quelque sorte ses esclaves, c'est le ministre plénipotentiaire du lieu, c'est à lui que le *bokor* demande l'autorisation, avant de sortir avec un zombie ou quoi que ce soit, mais pas un grandiloquent *masisi* jeté en prison pour combien de temps, il ne le saura jamais, le Beau Jeune Homme et moi, est-ce qu'on a rigolé, est-ce qu'on a eu assez de culot pour nous moquer des barons de cellule, est-ce qu'ils nous pétaient la gueule, nous tapotaient les fesses dans les toilettes, nous forçaient à sucer leur bite ?

mon cher ami, j'ai mis du temps à te parler, et même trop peut-être, c'est comme ça ici on n'a pas de temps pour penser ni rien, balayer ce coin où les débris de ses journées s'attardent déjà trop longtemps, s'occuper de soi-même voire s'allonger sur son divan pour parler, radoter, voguer, pour mieux les retrouver, loin de ceux qui poussent leur vie devant comme un engin lourd qu'il fallait faire remorquer, des ombres entassées, qui puent soulevant le cœur des autres qui partent le nez dans les mains, pour qui il n'y a rien eu, qui se reconnaissent plus dans le miroir, bercent leur malheur comme une poupée ramassée qu'il faut baigner, coiffer, donner un exemple de beauté par ce petit être de toile qui se laisse faire comme s'il était déjà au moins une fois dans sa vie happé par les monstres de l'urgence, ravagé par un besoin de beauté, d'éternité, de bleu, ici le ciel est rarement bleu, quand c'est bleu c'est un bleu délavé par les larmes, par la sueur de ceux qui se sacrifient pour une vie impossible, du moins qui n'est pas faite pour eux, faut bosser, bosser, enfin bref, je me rappelle t'avoir déjà parlé de Madame, la femme dont je garde la grand-mère, la femme au grand budget, aux mots qui parlent d'argent et de voyages au bout du monde, qui bronche, se met en travers devant tout, on n'a pas le droit d'être malade, ni fatigué, faut arriver, quitter à l'heure impartie, sinon on est renvoyé, remplacé sur le champ, et quelqu'un qui ne travaille pas est tout carrément un chien, de toute ma vie je n'ai jamais vu une maison aussi grande que la maison de Madame, une maison-monde, pour mes yeux qui s'étaient habitués à voir ces amas de vies plantées du côté gauche du pont, à l'indifférence des réduits, c'était une merveille, le grand luxe, plus que ça, comment veux-tu que je te dise tout, avec le temps qui m'est imparti, que je n'ai pas, ce temps compté, escompté, alors que je les connais à peine les gens dans cette maison, par bribes, par procuration, j'en profite bien quand elle se résout à parler, la vieille, mettre tout à nu, raconter sa vie, ou une partie selon son humeur, toujours est-il qu'elle ne dit jamais tout, qui peut tout dire de lui-même, je l'écoute attentivement pour voyager avec elle à travers ses phrases, ces pays étrangers, partir à la découverte d'autres cultures et tout, manger ensemble dans ces grands restaurants aux cotés de gens célèbres, des scientifiques, des écrivains, des gens de haut rang, de gros calibre, un jour dans un café à Londres elle m'a montré du doigt une belle dame noire, elle s'appelait, je ne me rappelle pas comment elle s'appelait, une espèce de chanteuse de

jazz noire très connue, elle chante souvent avec un homme, me disait-elle, un jazzman aussi, je ne me rappelle pas non plus le nom de l'homme, *Summertime*, si je ne me trompe pas ils ont chanté ensemble un truc comme ça, une autre fois en sortant d'un théâtre à Paris, elle s'est jetée dans les bras d'un homme, geste qui ne manquait pas de me surprendre, connaissant ses velléités de demeurer aussi elle-même que possible aux yeux des autres, puis quelque part dans les minutes de ces retrouvailles, dans un geste de déférence mêlée de dévotion qui l'obligeait à rencontrer ses deux mains dans la direction de l'homme, qui portait une veste bleue et un jean marron, comme si elle allait le présenter à quelqu'un, j'ai simplement entendu qu'elle disait comme perdue dans ses pensées, l'auteur de *L'insoutenable légèreté de l'être*, elle lui a adressé une prière ou presque, elle lui disait son admiration, l'homme l'écoutait sans l'écouter vraiment, il avait sans doute d'autres chats à fouetter, les écrivains ont souvent de ces gueules qui les font ressembler à des monstres, des fantômes, à de véritables humains aussi parfois, pour la vieille ce sont des hommes et des femmes puissants, voilà, quand je n'ai pas de chasse d'eau à tirer, à lui donner ses médicaments et sa nourriture, à chanter ces stupides chansons pour qu'elle s'endorme à poings fermés, la vieille, je voyage en l'écoutant parler de choses dont j'ignorais l'existence, je voyage avec elle dans ma tête au bout du monde, rencontrer les gens qu'elle aimait, prendre le large, griller des fantasmes, ça doit être plus beau de parcourir le monde dans sa tête, je ne suis plus sa bonne, sa chienne ou je ne sais quoi, cette femme payée pour chasser son caca, quand je voyage avec elle, mais sa complice ou une de ses petites amies qu'elle prenait la liberté d'embrasser sur la bouche en public pour marquer son territoire, assumer son champ sexuel et tout, on a le droit de s'asseoir à la même table, je peux commander ce que je veux, je peux même ne pas être gentille, oser même refuser de lui passer le sel, de ne pas faire ce qu'elle exige autant que cela me plaise, parce que je ne suis pas obligée d'être ce qu'elle veut que je sois, je ne suis plus sa bonne, plutôt une jeune étudiante en sociologie, en histoire de l'art ou en littérature, arrogante et cultivée, qui est à deux doigts de terminer son mémoire de sortie, enfin bref, les pensées de la vieille c'est comme les petites boules de sa merde dans la cuvette, certaines flottent, certaines coulent, je ne me rappelle plus à quel moment de notre conversation elle avait dit que Brassens était le pire grand chanteur qu'elle ait jamais connu, à cela j'ai rien répondu, j'écoute de moins en moins les quinteux dans le genre de Brassens qui ne font pourtant de tort à personne, sauf à ce que chanter veut dire.

quand je ne voyage pas avec la vieille dans ma tête, à travers sa voix, ses phrases qui cachent tant de surprises, de découvertes, tant de belles choses, des monuments, des traces d'anciennes civilisations, des murailles, des châteaux, des palais, des ponts, des musées, des fleuves et des forêts, j'explore la grande maison, la maison-monde de Madame sa petite-fille, son intimité, sa bourgeoisie, son monde le plus secret, il y a tellement de choses à découvrir chez Madame, tellement d'histoires, que pour moi qui ai toujours voulu m'affranchir du déjà connu, du déjà vécu, c'était le moment d'en profiter, de réaliser que c'est pas parce qu'on ne voit jamais, qu'on ne pense jamais que certaines choses pourraient exister qu'elles n'existent pas pour autant, qu'elles ne peuvent exister, me ramener à une autre réalité, une autre façon d'appréhender le monde, avec le quartier dans une main et dans l'autre le désir d'aller plus loin, de foncer dans tous les sens, vers l'inconnu, toujours est-il que j'éprouvais en dépit de cette poussée, cette énergie qui coule dans mes veines beaucoup de mal à bouger au milieu de tout ce luxe, de tout cet absolument bien soigné, tout ce bordel que j'ai pas envie de raconter pour ne pas être obligée de construire des phrases avec des mots que j'avais jamais vus, jamais touchés de toute ma putain de vie, des mots qui s'enorgueillissent de leur artifice, de leur délicatesse, de m'éclabousser avec ce qui peut se révéler un handicap pour le cœur humain, le trop beau, le trop-plein, le trop soigné, enfin bref, j'étais à la fois fascinée et révoltée devant la collection de photos de Madame, c'était peut-être dû au fait que je ne m'attendais pas à lui trouver d'autre passion que d'être une femme d'affaires, une femme au grand budget, c'était, comment dire, je ne trouve pas les mots, tu sais, de ces photos qui te fendent le cœur, t'arrachent des larmes aux yeux rien qu'au premier regard, une part du monde absorbée par la caméra comme une injure, une véritable lutte entre la fiction et le réel pour survivre, comme une vraie idiote, je n'arrête pas de me demander si elles étaient capables ces photos de montrer tout ce qu'elles ont voulu montrer, toutes les lignes, toutes les couleurs qui se trouvent rien que dans une pincée de silence, de cri, du regard plein de chemins à parcourir de cette adolescente portant une bassine d'eau sur sa tête pour arriver jusqu'à son gîte où elle a sans doute pour seule famille son frère amputé d'une jambe et une vieille photo de son père et de sa mère disparus dans un violent séisme ou un terrible cyclone, des tas de femmes, d'hommes et d'enfants qui,

quand ils ne traversent pas une ville inondée, se font envahir par des mouches qui viennent se mêler de leur puanteur, en finir avec leurs plaies, leur corps squelettique, poussiéreux au beau milieu d'un désert à l'autre bout du monde, de nulle part, quand ils n'ont pas les yeux barrés par les larmes et plongés dans un ailleurs chimérique, guettent sans arrêt dans le ciel la silhouette grandiloquente de cet hélicoptère alimentaire qui leur balance l'aide comme on envoie des avocats pourris sous la bouche des cochons, qu'ils transportent sur leur tête vers leurs tentes, ces fictions d'aide pour les grands événements politiques, les grandes catastrophes naturelles, occasions en or pour profiter du malheur des autres, réaliser son rêve personnel, empocher gras, tout le cru d'un réel figé par l'œil de la caméra.

le moment des visites est le moment de la journée le plus attendu par les gardes, harnachés d'une chemise bleue et d'un pantalon gris, ils en profitent pour snober, dominer une foule immense composée à quatre-vingt-dix-huit pour cent de femmes adossées au mur, accroupies ou droites comme des soldates en dépit de la fatigue caillée dans leurs yeux embués de sommeil, à qui ils glissent leur numéro de téléphone aux termes d'un hypothétique accord ou quelques mots flottants comme ça de temps en temps, tout en restant fidèles à leurs postures de chef suprême, entassées sous un soleil de plomb elles attendent longtemps avant qu'on les fasse entrer avec leurs pots de nourritures que les gardes retournent dans tous les sens pour s'assurer qu'aucun morceau de viande n'ait échappé à leur gourmande vigilance ou à la gourmandise de leur vigilance, qu'aucun objet de quelque nature qui soit susceptible de compromettre leur sécurité et celle des détenus n'ait été caché dedans, un détenu peut ôter la vie à un autre rien qu'avec une brosse à dents aiguisée sur le mur ou une cuisse de poulet décharnée, ça va de soi, tout est noté dans les registres, les noms des détenus, leurs forfaits ou ceux qu'on leur avait mis sur le dos, leurs images, les réponses qu'ils avaient données aux différentes questions qu'on leur avait posées, et tout le bazar, mon compagnon lui, le Beau Jeune Homme, ne répondait jamais à une seule de ces questions venant des policiers, n'était pas disposé à répondre aux questions de personne d'autre, il n'ouvrait la bouche que pour demander l'heure, si je ne me trompe pas il m'a appelé une seule fois par mon nom, il a dit que j'avais le nom de son animal préféré, que c'était pour ça il avait cité mon nom, si ça ne me dérangeait pas, mais non, m'empressais-je de répondre, au contraire ça me fait du bien de t'entendre parler, maintenant je sais au moins que je ne suis pas seul, que tu n'es pas un muet, il disait qu'il aimait beaucoup cet animal, et qu'il n'avait qu'à citer son nom pour se sentir soulagé, sortir un peu de sa torpeur, Bon Dieu de merde, c'est quoi cet animal qui aurait le même nom que moi, comment sait-il mon nom, puisque je ne le lui ai jamais dit, à personne d'autre non plus, que je sache, il n'y a que moi jusqu'à preuve du contraire qui sais comment je m'appelle, il se peut que je ne le sache même pas, si les gars du quartier m'appelaient Tibambou autrefois, c'était juste pour m'emmerder, ce n'est pas mon vrai nom, bien sûr que tous les animaux du monde ont un nom propre à eux, tigre, lion, chien, chat, souris, rat, machin, enfin bref, dans la cellule

d'en face il y avait un homme qui lançait de grands cris de temps en temps, quand sa femme venait lui rendre visite, il la traitait de sale pute, l'accusait d'être pour beaucoup dans ce qui lui arrivait aujourd'hui, il fallait plusieurs gardes pour le traîner dans sa cellule à coups de tout ce qui leur tombait sous la main pour lui éviter de démolir cette femme qui partait avec des larmes aux yeux en laissant aux autres prisonniers qui ne devaient pas tarder à s'entre-dévorer la meilleure part de ce qu'elle avait apporté pour faire plaisir à son homme victime d'un complot politique selon d'autres sources, quand il crie comme ça on dit que c'est les effluves de prison qui lui montent à la tête, j'avais peur qu'il m'arrive la même chose, de délirer, de passer ma vie à me demander comment je m'appelle, comme un idiot, de ne plus avoir de respect pour ma mère, j'oubliais, il fallait que je lui dise l'heure, au Beau Jeune Homme, à la fin il me faisait chier avec ses demandes qui n'en finissaient pas, toujours l'heure, jamais autre chose, il aurait pu me demander dans quelle école j'avais fait mes études classiques par exemple, pour un début de conversation entre deux inconnus ç'aurait été pas mal, et moi j'aurais mis tout mon temps à lui raconter des choses qu'il aurait sans doute déjà entendues, des choses qui tiennent une conversation en vie pendant un bout de temps, non sans ajouter bien sûr d'autres ingrédients, d'autres personnages, d'autres musiques, je lui aurais raconté ces histoires de bagarres interscolaires du temps où j'étais au lycée, ces fameuses et héroïques invasions des lycéens dans les écoles privées, ces vagues de mouvements contre l'injustice, contre le non-respect d'un article de la constitution où il est dit entre autres très clairement, noir sur blanc que tous les enfants ont droit à l'éducation, on perturbait, on cassait, on brûlait tout ce qui se trouvait sur notre chemin pour faire respecter nos droits, cet article de la constitution, on pensait vraiment que c'était en faisant du mal à des gens qui y sont pour rien qu'on arriverait à une solution, que la violence était la voie la plus noble pour résoudre nos problèmes, c'était toute une époque, et ça se perpétue encore cette foutue ségrégation, les écoles où les enfants assistent aux cours souvent dispensés par des analphabètes fonctionnels sur un morceau de bloc de béton ou s'entassaient comme des sardines sur des bancs qui se dérobaient sous leurs poids, et d'autres où les profs ont étudié dans de grandes universités à l'étranger, sont chevronnés, toujours présents parce que bien payés et assurent leurs cours convenablement sans manquer un point dans le programme de l'Éducation nationale ou dans le programme de l'Éducation de je ne sais quel autre pays, toujours dans le même registre, je lui aurais aussi raconté ces histoires de profs qu'on chassait à coup de boulettes en papier dès qu'ils tournaient leur face au tableau pour plaquer le contenu de leur cahier magique dont même les plus anciennes

promotions ont une copie, qui sont incapables de répondre à la plus bête des questions si la réponse ne s'y trouve pas, de ces filles qu'on tâtait en classe et qui exprimaient leur plaisir par des éclats de rire suspects, et sans oublier bien sûr le récit de ce vendredi de mai dans les latrines, et tant d'autres histoires que j'aurais inventées, racontées pour me passer un peu de ma situation de prisonnier sans motif, pour oublier pendant une ou deux minutes que j'étais enfermé ici pour un temps indéterminé, c'était pas une vraie conversation, des histoires de ce genre qu'il voulait lui, c'était l'heure, cette foutue heure, il me la demandait cette heure de temps en temps, comme quelqu'un qui allait disparaître, s'envoler pour toujours et qui attendait l'heure juste, le moment précis pour le faire, comme ce mystérieux prisonnier, racontaient les radoteurs de la place d'Armes, qui s'était évadé à midi juste dans ce petit bateau qu'il avait dessiné à l'aide d'un morceau de bougie sur le mur de sa cellule.

l'homme de Madame est une espèce de quelqu'un d'important que le début de toute histoire de ce genre veut qu'elle rencontre à la même année de son entrée à l'université dans un restaurant, dans un amphithéâtre lors d'une conférence ou quelque part d'autre, continue à le côtoyer, l'épouse quelques années plus tard en présence de personne d'autre qu'un prêtre qui radote en remettant la réussite de leur mariage entre les mains de Dieu et au final leur demande de s'embrasser, ça ne sert à rien d'en parler, elle a toujours aimé les hommes de grande taille, elle a eu un homme de grande taille, point merde, les hommes chétifs sont incarnés par Satan, dit-elle, quant à ce baobab d'homme qui se déplace en Mercedes et ne décolle pas ses yeux de l'écran de son BlackBerry même pour dire bonjour, célèbre trafiquant de cris, le front luisant où transpire une satanée lucidité, quelque chose de sans gêne, genre *il suffit de gagner du fric*, enfin bref, c'est la première fois que je vois autant de cris réunis, il suffit de bien deviner ce qui se cache derrière les mots de la vieille pour comprendre que ces cris avaient été détournés au compte personnel de celui-ci, qu'une galerie en ligne était sur le point d'être créée, qu'il baptiserait *Le coin des cris*, dans le but non seulement de faire découvrir au monde le côté esthétique des cris, mais de les rendre accessibles, vendre beaucoup et gagner beaucoup d'argent, tenter Dieu et le diable, jusqu'à ce que l'offre soit inférieure à la demande, un jour pour répondre à une question que lui avait posée la vieille, comme ça, sans vouloir vraiment interférer dans ses affaires, se fourrer le nez là où elle n'était pas invitée à le faire, sur un ton à mi-chemin entre la colère et le dégoût, il lui avait fermé la gueule, complètement envoyée paître en lui disant qu'il n'était pas responsable s'il y avait autant de cris dans le monde, que tout était là avant lui et saurait se perpétuer longtemps après sa mort, qu'il n'était pas le fou à chercher à y mettre un terme, et qu'après tout s'enrichir n'était pas un péché, que seuls les génies comme lui y arrivent, tout un ramassis de paroles insipides, de charabias, il est des gens à qui il ne faut pas une tête, un cerveau pour réfléchir, mais un cul, rien qu'un cul, le gendre de la vieille en fait partie, ça va de soi, le cri est notre dénominateur commun, c'est ce qu'il répète à tout bout de champ, associés comme employés, tout le monde reprend la même connerie à l'unisson, le cri est notre dénominateur commun, il en a même fait son slogan pour son site internet, Monsieur, où il écoule ses produits pour une clientèle qui

s'en fout que se laisser captiver par de telles foutaises rattache encore plus à l'imbécilité, il est plus qu'enthousiaste, Monsieur, avec un chiffre d'affaires aussi époustouflant, ça ne saurait être autrement, comment réussir à lui montrer qu'il n'est pas le seul à se foutre des cris des autres au point de les mettre en vente en ligne et tout, comme si c'était des choses à vendre, à faire découvrir aux autres, que moi aussi je me fous de ses cris, c'est juste que si je me fais virer maintenant je suis foutue, je veux dire, je ne pourrai pas payer mon loyer et tout, sinon je lui aurais tout dit, je lui aurais dit que ce jour-là à travers le trou de la serrure je l'avais bien vu crier, eh oui crier en renversant tout ce qui était à la portée de sa main, comme un animal enragé, quand il avait découvert que sa femme le trompait avec ce Blanc girafe qui se faisait passer depuis tout ce temps pour un collègue de travail, quel est l'homme qui, en dépit de sa position sociale, sa couleur, sa culture, son poids économique, n'a pas au moins une fois dans sa vie crié, d'un cri d'un autre type ou pareil à celui lâché le jour où il est venu au monde qui lui a permis d'accéder à la lumière, aux métaphores du monde, n'a pas ses petits cris secrets, passés, en devenir, nous sommes tous du cri, d'un cri qui nous vient d'ici ou d'ailleurs, de loin ou de là, le cri du nouveau-né, le cri de la terre tremblée, le cri des mers déchaînées, le cri des corps, le cri mêlé à d'autres cris stellaires ou entravés de soubassements, le cri de tous les humains, le cri de Monsieur le jour où il a su qu'il était un cocu, le cri de ce chien dans la nuit heurté par une voiture, le cri est un acte de présence, un moyen de communication, une manière de dire qu'on est là, qu'on existe, qu'on compte aussi, lié à une foulditude de pourquoi, pourquoi moi ici et toi là où tu es, pourquoi ma femme m'a trompé avec ce Blanc girafe qui se fait intelligemment passer pour son collègue de travail, pourquoi, pourquoi je radote sans arrêt, si tu te lèves un de ces quatre et que tu te surprends à te demander des trucs, genre *que vaut-elle la vie, qu'est-ce que je fous là, demain c'est quoi*, trucs machins, sache que ce n'est pas toi qui te le demandes à toi-même, le cri, c'est toute la machinerie du cri qui entre en fonction, le mot cri s'écrit non en trois mais en huit lettres, POURQUOI, pourquoi il y a tant de gens qui sont très malades et d'autres bien portants, des gens qui dorment au fond d'une case penchée ou dans le froid des rues, et d'autres qui habitent dans des maisons aussi vastes que le monde, des maisons-monde, pourquoi il y a des gens qui ont très faim et d'autres qui jettent des tonnes de nourriture dans les poubelles, qui pleurent et d'autres qui rient, qui se moquent des larmes des autres, en font leur sujet de plaisanterie, pourquoi tant d'abondance pour les uns et tant d'indigence pour les autres, pourquoi me poursuit l'image de cet homme que j'appelais papa qui me force à le sucer, fait jurer ma mère à coups de poings et de pieds de ne souffler mot à quiconque,

pourquoi je contemple les cris de Monsieur et les photos de Madame, pourquoi je te parle malgré tout, parler à un homme que je ne reverrai plus jamais, ou peut-être que je n'ai jamais rencontré, connu, bordel de merde, qu'est-ce que je raconte, qu'est-ce qui m'arrive, tout semble bouillir dans ma tête, réduire à rien, au noir de mon île, pourquoi je suis ici, et pas ailleurs, pourquoi je suis tellement ailleurs et pas ici, ne sais plus où donner de la tête, est-ce la folie, pourquoi, pourquoi, j'en ai assez de tous ces pourquoi, j'en ai ras le bol, j'en ai rien à foutre, je ne suis pas là pour ça, pour faire la leçon au Monsieur, faire attention à ces vagues de pourquoi, penser aux grands problèmes de l'humanité, gloser sur les inégalités du monde, je suis là pour tirer la chasse d'eau après qu'elle ait fini de chier, la vieille, et lui torcher le cul après, pour n'avoir pas le temps de m'occuper de moi-même, de mes propres affaires, pour danser dans la boîte du Propriétaire pour survivre, payer mon loyer et tout, trouver un sens à ma vie, partir un jour ou l'autre.

le Beau Jeune Homme était le seul de nous tous à ne rien avouer, rechigner, à ne rien dire, à ne pas dire qu'il était innocent, à ne pas se défendre, malgré les bastonnades des brutes, les policiers je les appelle comme ça aussi, des brutes, il contenait son angoisse et sa colère avec une telle maîtrise qu'on l'aurait pris pour un habitué, un papa-prison, il était plutôt beau gosse, il avait de beaux yeux, des yeux marine, des cheveux noirs crépus, des lèvres pulpeuses qui s'ouvrent pour montrer des dents de soleil, un ventre plat surmonté par le plus beau buste que j'ai jamais vu de mes yeux d'homme, enfin un être tracé par la main d'un Dieu artiste, j'avoue que j'ai eu tort de prendre la perfection pour un mot féminin, son dos, ses muscles pectoraux, ses jambes élancées, ses bras, ses mains qui se déplacent pour inventer la finesse, ses doigts, ses phalanges, ses phalanges, ses phalanges, ses ongles formaient la plus parfaite, la plus généreuse des symbioses, si seulement j'étais gai, elle, pardon, il, il ou elle serait ma femme, de quel genre est l'amour, je m'en fous, je l'enculerais, je le ravagerais, je le défoncerais, je l'étriperai, je le prendrais dans tous les sens, comme ce baron fait toutes les nuits à un de ses esclaves dans la cellule d'à côté, je le ferais chialer comme une chienne, il serait ma gonze à moi, mon homme, je n'aurais pas à n'être que la proie de ce temps indéterminé que j'aurai à passer ici dans cette merde, ces effluves de prison qui un jour ou l'autre me monteront à la tête, briseront mes fils conducteurs, mon cerveau, réduiront tout à néant, je lui foudroierais la matière, je lui en ferais voir de toutes les couleurs, sucer ma bite, la nuit je le réveillerais avec mes caresses, si seulement c'était aussi simple d'être gai quand on ne l'était pas, n'y pensait même pas avant, voire même un peu hostile, sans penser à ce que pourraient penser les autres après, les autres moi je m'en fous pas mal, c'est que dès qu'ils commencent à radoter, à juger ils arrêtent pas, pourtant ils ont tous leur petit secret qui ne doit pas être dévoilé, tu vois ce que je veux dire, leur petit côté fragile, c'est impensable avec autant de belles femmes, de jolies fesses dans le monde, mais il n'y a pas que des femmes dans le monde, il y a des hommes aussi, des hommes comme le Beau Jeune Homme qui méritent d'être regardés, aimés, enculés et tout, ces jugements qu'un homme d'une grande ouverture d'esprit, d'une grande culture, qui sait bien parler, bien articuler, aurait qualifié de conservateurs, de chrétiens, de conformistes ou je ne sais quoi, tout ce qui évoque quelque chose de fermé, de serré et tout,

enfin bref, si c'était aussi simple, je l'aurais été sans ambages, un gai, un vrai, je le dis comme si j'étais pas le maître de moi-même, n'avais aucun pouvoir sur moi-même, quelque chose m'en empêchait, comme si être gai c'était si difficile que ça, ça va de soi, on a tous des prisons qui sommeillent en nous, un lieu fermé où nous sommes nos propres captifs, notre propre propriété privée, je sais que c'est bête, de toute ma vie c'est la première chose que j'aurais fait pour ne pas être libre mais pour vaincre ma peur, m'épargner ces effluves de prison qui flottaient partout dans l'air, pour ne pas tomber dans le délire comme l'homme dans la cellule d'en face, donc me défendre, l'homme il me réveillait tous les soirs avec ses sanglots pendant lesquels il n'arrêtait pas d'appeler sa femme, il était maigre comme un clou, il mangeait très rarement rien qu'une partie de la nourriture qu'on donnait à la prison, vraiment du n'importe quoi, toujours est-il que les autres se battaient, s'étranglaient tout le temps pour s'accaparer du meilleur bol, le bouffaient comme des cochons, je ne me rappelle plus si j'en mangeais, tout ce que je sais c'est qu'avec un grain de sel sous la langue lui il pouvait passer jusqu'à trois jours sans manger, le Beau Jeune Homme, un soir dans le noir de ma cellule, j'entendais une voix qui parlait, une voix qui hoquetait, embuée par les larmes, une voix remplie de colère et de haine, c'était sa voix, il voulait pour une fois se débarrasser de ce poids lourd, ces mots qui le tenaient en otage, tout raconter, tout tourner autour de son beau-père, celui-là se serait arrangé pour mettre sur son dos l'assassinat de sa propre mère tandis qu'il en était lui-même l'auteur, il a dû employer des mots comme abus de drogue, psychopathe, poison humain, danger public, pour convaincre les policiers que c'était le gamin l'auteur, j'ai jamais tué quelqu'un de ma vie moi, disait-il dans le noir avec l'accent de quelqu'un qui passe sa main sur son visage en parlant, il essuyait ses larmes, l'alcool, la drogue, les argents rangés, j'ai jamais touché à ces saloperies moi avant son arrivée à la maison, il me forçait à prendre de la cocaïne, à faire des trucs que je ne voulais pas faire, que je trouvais mal, il menaçait de me tuer si toutefois je refusais, j'étais toujours stressé, tremblotant, j'avais peur de me faire arrêter ou tuer en traversant d'un quartier à un autre avec des valises remplies de cocaïne que je devais livrer à des hommes cagoulés, armés jusqu'aux dents, j'étais terrorisé à l'idée de me faire tirer une balle dans la tête ou je ne sais quoi, et un beau jour comme ça j'avais décidé d'arrêter de sécher mes cours pour aller faire des conneries, exposer ma vie comme ça pour rien, il n'était pas content, si seulement je pouvais décrire le regard qu'il avait posé sur moi ce jour-là, après avoir été informé de mon abandon, pour lui c'était ça, de l'abandon, dans ce *business* on ne se casse pas comme ça, sinon t'es un mouchard, et les mouchards tout le monde sait ce qu'ils méritent, ces gars-là crois-moi

ils vont pas perdre tout un panier pour un fruit, son regard était rouge de haine, pour en finir il a buté ma mère, s'est arrangé avec les policiers pour me faire enfermer, en butant ma mère il a fait ce qu'il aurait dû faire depuis longtemps, ce qui devait arriver à tout prix un jour ou l'autre, ça faisait trop longtemps qu'elle supportait les méchancetés de cet homme qui après avoir aspiré ses malpropretés de cocaïne devenait pire qu'une bête féroce, je pense qu'elle est libre maintenant, là où elle est, ma mère.

c'était la première fois de toute ma dingue de vie que je m'étais pas vraiment angoissé à cette perspective, que je ne voyais franchement aucun mal à être gai, il fallait entièrement me déployer contre moi-même pour ne pas sortir des conneries du genre *ton visage est si beau que chaque fois que je te regarde, je me sens bien*, ok, ok, ça va, j'avoue que j'avais peut-être un peu exagéré, inutile de me sortir tes grimaces de dégoût, qu'est-ce que j'aurais bien pu trouver pour exprimer autrement ce que je ressentais, lui dire que j'étais faible, existait-il une autre façon pour l'exprimer, sinon par cette charmante phrase, enfin bref, il est des histoires comme des gestes que le temps emporte vite, d'autres comme des chemins de traverse, qui ne peuvent être racontées que dans leur silence, leur renoncement, le Beau Jeune Homme et moi, on s'était promis de rester amis ou quelque chose d'autre, tu vois ce que je veux dire, si jamais un jour ça pète et qu'on arrive à sortir de ce trou infernal, pendant ces longues nuits recroquevillés dans cette cellule de la mort qu'est-ce qu'on s'était dits, combien de fois le soleil se levait sur nos yeux sans sommeil, notre corps engourdi par le froid du ciment, nos irrépressibles silences, jamais un signe de découragement ne se lisait dans ses yeux, c'était tout un homme, pas un de ces déjantés, ces cochons musclés à voile et à moteur la nuit qui se mettaient à te tâter le cul de leurs sales pattes, *t'as pas froid toi*, ou te péter la gueule quand ça leur chante, pour te faire payer, te montrer comment on traite ça les nouveaux venus, la chair fraîche, c'est comme ça mon garçon, toi tout ce que tu as à faire c'est d'être un homme mon garçon, un homme solidaire avec lui-même, me disait un jour ce petit vieux, il avait été condamné dans un premier temps sous le règne du Gros Bébé du Grand Chef Papa Suprême pour ses manœuvres subversives, il a été libéré après le départ de celui-ci, puis enfermé à nouveau quelques années plus tard pour avoir refusé de collaborer avec le président-opportuniste-magouilleux-on-ne-peut-plus, avec les tyrans c'est comme ça, je l'ai dit, dès qu'on est pas pour on est contre, ici mon garçon faut pas être gentil, sinon on t'fait la peau, les gentils ça s'fait fouler aux pieds, ça passe la serpillère, ça fait la lessive des autres, ça jette la merde des autres, ça se fait fouiller le trou derrière, ça n'a pas droit à la parole, ça crève, faut être prêt à piquer, à tuer, sinon c'est toi qui seras piqué, tué, ce ne sont pas des humains, ce sont des animaux, des paumés, des hors la loi, victimes d'un schéma auquel ils étaient destinés bien avant

même qu'ils soient venus au monde, aient commis ou non le crime pour lequel ils étaient battus, condamnés, tenus dans une situation de dépravation depuis leur enfance, sans aucune forme d'instruction, abandonnés à eux-mêmes, en quoi voudrait-on qu'ils se transforment, sinon en ce que cette même société responsable de leur malheur leur reproche, en loups, en animaux immondes, pour devenir encore pire en arrivant dans cette prison, plus immondes qu'ils ne l'étaient auparavant, des êtres totalement transformés à l'insu d'eux-mêmes, moi je te dis mes points de vue, peut-être qu'un savant pourrait mieux t'expliquer ça, mon garçon, avec des termes scientifiques, tous les changements climatiques qu'il y a dans un être humain, tu as raison, disais-je comme si j'en savais quelque chose, tu viens d'attirer mon attention sur quelque chose de très important, il me faut bien quelqu'un pour m'expliquer tout ça, à savoir comment, par quel ordre, s'il y en a, s'opèrent ces changements chez un être humain, comment un homme qui était très doux à seize ans peut-il devenir un redoutable assassin à dix-huit, avant qui crachait dès qu'on parlait d'homosexuel peut-il penser à devenir gai maintenant, c'est curieux, depuis le jour où je l'ai vu, le Beau Jeune Homme, je n'arrêtais pas de ressentir des choses que je ne ressentais pas d'habitude, je veux dire que les hommes dans mon genre ne ressentent pas d'habitude, d'avoir un autre point de vue sur un certain nombre de choses qui sont taboues ici, je me voyais tout de suite dans la peau d'un autre, un autre bien discret, tu vois ce que je veux dire, bien équipé juste pour lui, mon cher compagnon de malheur, pour lui faire plaisir, pour lui donner sa part de rêves bleus, le Beau Jeune Homme, avec son visage de Tom Cruise quand on le regarde de profil, pour faire de lui mon homme à moi, ma putain, ma pétasse, mon Tom Cruise à moi, pour le consoler de la mort de sa mère, pour faire partie de son monde, pour l'aimer, comme aucun homme n'a jamais aimé un autre homme, d'un amour qui n'a rien à voir avec l'amour, je ne connais rien de plus dégueulasse que l'amour, ça va de soi, les gens s'aiment pour mettre un terme à leur relation, aimer sans amour, on doit pas trop demander aux gens quand même, me disais-je souvent tout bas dans le noir de ma cellule pour me consoler de mon manque de bravoure, de ma peur de m'affronter, d'avancer vers lui et le baiser à mort, c'est tout bête, à une femme qu'on aime on ne dit rien, elle vient toute seule, tout bonnement, en tout cas je l'ai toujours vécu comme ça, c'est toujours elles qui ramènent leurs fesses, pas un homme, les hommes ils sont tellement capricieux et exigeants qu'il faut déclamer tous les poèmes de Verlaine, de Musset, et toutes ces conneries à la bonne sauce, avant de les faire marcher, quelle est la première chose par exemple qu'on dit à un homme qu'on aime, veux-tu être mon ami, mon ami, ou tu as quelque chose là au coin de tes lèvres, ça te dérange pas si je l'enlève

pour toi, j'avais beau essayer toutes les phrases possibles pour mettre mon ami le Beau Jeune Homme sur une piste, à chaque fois il me manquait le ton, qui est incapable de faire une phrase, personne, absolument personne, une phrase c'est facile, c'est même rien, tout est dans le ton, la façon de dire, de faire, je me trouvais fichtrement ridicule à m'exercer comme un nègre à trouver le ton, le ton juste qui récuse la pudeur et la fausse sympathie, il est des phrases comme ça qui n'ont pas besoin qu'on leur trouve un ton ni rien, qui s'expriment toutes seules, dont le simple vent venant de l'extérieur emporte la saveur, les rend fades, sans consistance, et puis il y avait ce soir comme tous les autres soirs qu'on était là à s'esquiver comme deux idiots, à faire semblant de ne pas comprendre, d'être l'un pour l'autre un monde à découvrir, un voyage en mer, avant de détourner le regard vers ce morceau de ciel à travers l'unique fenêtre de notre cellule et s'endormir d'un long sommeil, il m'a regardé longtemps dans les yeux, c'était la première fois, puis m'a souri juste avant de les fermer d'un sourire qui restera longtemps gravé dans ma tête, sans érosion, sans souillure aucune, tel qu'il était offert la première fois.

je suis foutue, tout est foutu, même avec tous les lampadaires du monde fixés sur ma tête, je serai toujours dans le noir, comprends-tu cela, je suis la fille du Commandant, la victime, la petite ingénue, la fille du chef, du fascisme, du totalitarisme, de l'ostracisme, du macoutisme, et de tous ces mots qui te donnent une sueur froide dans le dos, qu'on étudiait, passait au peigne fin à la fac que j'ai abandonnée sans regret pour venir faire de moi cet absolument personne ici, sinon la fille de la femme violentée, ravagée par le Commandant, par le chef qu'il faut appeler non seulement chef mais aussi papa, chef-papa ne me tue pas, ne me viole pas, ne m'avilis pas aux yeux du quartier, chef-papa, *tanpri*, je t'en supplie chef-papa, je suis entièrement moi-même aussi, moi-même à mon tour violée par celui que je croyais être mon père, après qu'il l'ait appris des radoteurs de la place que j'étais pas sa fille mais celle du Commandant, c'était tout ce qu'il trouvait pour se venger de lui ou le porter à ressentir des choses qu'il n'avait jamais ressenties de toute sa vie, à regretter par exemple ce qu'il avait fait à sa femme, me violer, me dépuceler, me vider, m'envoyer sa semence à la figure, dans les cheveux, partout, me réduire en un tas de rien, une honte, une tare, drôle de façon de se venger, il était sans doute trop tard pour faire autrement, car le Commandant devait être déjà mort lynché, brûlé avec un pneu au cou, comme on faisait à l'époque à tous les trous du cul de son espèce qu'on arrivait à dénicher, déterrer de leur cachette, après le départ de Gros Bébé devenu Grand Chef Papa Suprême, après la mort de son père, l'Alpha et l'Oméga par excellence, chaque soir il entrait dans ma chambre et me prenait dans tous les sens en m'intimant l'ordre d'accepter qu'il me fasse tout ce que le chef faisait à ma mère, donc sa femme, je ne reviendrai pas pour toutes ces raisons que je connais, que j'ignore, qui font que ma vie est une suite de fuites incessantes, j'en ai assez de me cacher, de me défendre du regard des autres, de ton regard témoin de mon malheur, mes larmes, de me faire appeler *petite sœur* par la fille de mon agresseur qu'il a eue avec une autre femme bien avant sa rencontre avec ma mère qui avait considéré ce bébé comme s'il sortait de ses propres entrailles depuis le jour où elle l'avait trouvé sur le seuil de la porte, de penser parfois à elle et même souvent au point de me culpabiliser de n'avoir pas été assez attentive à elle, à son silence, de ne lui avoir prêté aucune attention quand elle voulait me parler, être une vraie sœur pour moi, de ces tas de cailloux

coincés dans ma gorge qui m'empêchent de crier, d'être en avance sur moi-même et tout, je ne reviendrai pas, et si par impossible je devais le faire un jour, tu serais déjà sûrement dans une autre vie, je veux dire dans la vie d'une autre femme ou en prison pour une affaire dont tu ne sauras toujours rien, et je ne pourrai pas t'en empêcher, te défendre, ça fait déjà trop longtemps que je suis partie, que je ne suis plus d'ici, il faudra un jour que tu refasses ta vie et tout, que tu appareilles tes vaisseaux vers d'autres ports, d'autres vies, d'autres rives.

quand foutre est-ce que la télé cessera donc de ruminer, de cracher les mêmes conneries, les mêmes mélanges d'un peu de tout, les mêmes cris, les mêmes images de gens qui sont descendus dans les rues pour réclamer quelque chose, des morts et des blessés transportés à bras d'homme, de larmes, des pneus enflammés, de fumées qui couvrent tout, d'autres qui tuent en faisant exploser des voitures parce qu'ils luttent pour un idéal, l'honneur, le respect de quelque chose, des spots publicitaires pour ce long métrage à la con où un homme entre vingt et trente ans avec un morceau de toile de couleur noire autour du cou pour se protéger du froid traverse la rue avec son chien qui le traîne presque vers la boutique d'en face où l'on vend toutes sortes de machins, vandalisée plus d'une fois par un type qui fait partie de l'un des plus redoutables gangs que la police en dépit de forces de déploiement et d'infiltration n'arrive jamais à démanteler, l'homme traversant la rue avec le chien doit sans doute être l'acteur principal, celui qui va mettre un terme à tout ça, le chien pour faire semblant que tout va bien, qu'il n'y a rien à craindre, ce n'est qu'un pauvre type qui ne fait que promener son chien, qui n'a rien à foutre que le quartier va mal ou pas, que si on ne fait pas quelque chose ces hors-la-loi vont finir par tout prendre, tout foutre en l'air, et d'autres images plus réelles, sans maquillage, qui déambulent, déferlent quotidiennement, toutes les secondes, les voitures qui filent sur la route vers je ne sais où, les gens, pressés, morts de froid qui marchent aussi vite qu'ils le peuvent, enveloppés de leur manteau, incapables de s'arrêter une seconde pour écouter cet homme jouer quelques morceaux de Bob Marley, avec brio, la femme écrasée par une voiture avec son bébé, enfin que j'imagine écrasée par une voiture avec son bébé de six mois, réduits en petits morceaux de chair sur la chaussée, le bus où les gens sont assis silencieusement, prétentieusement, en picorant de leur index l'écran de leur iPod ou quelque chose du genre, ou se plongent dans un bouquin ou un carnet qu'ils commencent à remplir de notes, la rame qui serpente dans le cul de la ville, qui s'arrête à chaque station, les gens qui se ruent vers les portes qui s'ouvrent toutes seules, et d'autres qui en sortent au même rythme, qui s'esquivent, se bousculent comme des fourmis, comme des fous, pour ne pas rater la bête automatique, sans arrêter de picorer de leur index l'écran de leur machin dernier cri, les deux couples qui s'embrassent, les deux autres qui s'engueulent, les cinglés qui poussent des gens sur

les rails du métro, d'autres qui s'y jettent tout seuls parce qu'ils n'ont rien à faire de leur putain de vie, qui se flinguent parfois, des gamins le soir quand ils rentrent chez eux qui vivent des choses qui leur donnent envie de se flinguer eux aussi, demain si les volets ne sont pas ouverts, je suis morte, me disait une fois la voisine d'à côté, et tout ce qu'il y a autour, tout ce monde quand il s'enfonce qui s'enfonce aussi bas que possible et quand il pousse qui pousse aussi haut que possible, les musées érotiques, les sex-shops, les magasins de chaussures, de vêtements, de toutes sortes de machins, dont les prix varient avec les saisons ou selon la tête du client, la surconsommation, les tonnes de nourriture qui finissent dans les poubelles, ceux qui crèvent de faim, font des manifs pour des causes dans lesquelles ils n'auront jamais gain de cause, parce que c'est comme ça, qu'ils crèvent, on n'y peut rien, et d'autres qui se retrouvent avec un travail minable avec leurs tas de diplômes d'études supérieures, les catastrophes existentielles recroquevillées dans des maisons catalogues qui te donnent l'impression de vivre dans un tableau, des maisons fermées, verrouillées avec des codes qu'il faut apprendre par cœur, sinon tout le monde aura un problème très personnel à régler, au moment même où tu débarques, façon élégante de dire qu'il ne pourra pas t'héberger pour la soirée, une personne responsable n'oublie pas le code de son appartement, oreilles bourrées d'écouteurs pour couper tout contact avec l'extérieur, ne faire attention à rien, qu'à cette voix de femme qui chante, dans sa musique elle avoue à son mec combien elle aime sa façon de mentir, elle n'est pas la seule, moi aussi je crois que le mensonge est un art, Bon Dieu de merde, pourquoi toutes les images du monde dansent dans la télé, pleurent, jouissent, font semblant d'être objectives, sans tache, pour rien, les seules à exister, à se faire valoir, à être atteintes, rescapées, disparues, et ces gens qui cachent leur vraie personnalité sous des dehors coincés, constipés et tout, qui passent leur temps à cogiter rien que pour empêcher les autres de dormir sur un foutu banc public, les rues ne sont pas faites pour dormir, au lieu de penser à créer de vrais centres d'hébergement d'urgence ou je ne sais quoi, qui leur inspirent tellement de mépris qu'elles ont envie de leur foutre un coup de pied au cul, de les faire disparaître de la surface de la terre, parce qu'ils sont tout simplement les autres et le resteront toute leur putain de vie de merde, parce que ça dérange, se fout pas mal de tout, se défonce, se marginalise, ces humains, au fait c'est pas des humains, mais des erreurs, des bêtises de trop, tu sais, parfois je pleure sans que je ne sache même pourquoi, ou peut-être parce que pleurer est la manière la plus douce pour moi de respirer, de me libérer de ma carapace, de tout ce qui s'acharne à faire de moi une larve, de me renouer avec mon enfance, pour ne pas faire du mal aux autres, ne pas me jeter à la fenêtre ou sur les rails du

méto, mes larmes m'ont sauvé la vie, c'est tout ce que j'ai mes larmes, elles me consolent, je suis sûre qu'il arrivera ce jour où ce sera le tour de tous ceux-là qui ont regardé ce mec me tabasser à mort parce que je refusais de lui donner mon sac à main, mon sac à moi qui me revenait de droit, ils étaient plus d'une centaine à assister à la scène, sans rien faire, sans même penser à faire quelque chose, des parents, des gamins, des bébés dans leur poussette à qui l'on enseigne dès le berceau l'art de l'indifférence, de la distance, oui il doit arriver ce jour, il arrivera, j'en suis certaine, où ils se feront tabasser, torturer, et tous les autres seront là pour les regarder se démener en vain pour échapper à la violence de leur agresseur, et ils sauront une fois pour toutes ce que c'est que mourir là sous les yeux des autres qui te regardent comme si de rien n'était, que se débrouiller tout seul pour sortir d'un mauvais pas, ce monde qui nous fait des malheurs, des fameuses histoires à raconter le soir au bord de la table à ces dîners où les invités ne viennent jamais, parce qu'ils sont fatigués, stressés, avaient une dure journée de travail, ou même s'ils venaient ne croiraient pas un seul mot de ces histoires, parce que ça leur est jamais arrivé, ce soir non, une autre fois peut-être, condamné à fuir, à faire partie de ces gens qu'on ne déteste pas mais qu'on n'aime pas non plus, appartenir à un monde où le sauvetage individuel est la seule planche de salut, désolé, je ne peux pas t'aider, j'habite trop loin, c'est pas évident, je ne peux pas, désolé, vraiment désolé, en plus tu sais moi je ne suis pas là pour ça, si tu vas pas bien, tu vas voir un médecin, c'est ce que tout le monde fait, oh putain, elle va mal, je me casse vite, c'est chiant, tu as trouvé du travail mais tu n'as nulle part où laisser tes enfants, pas de sous pour payer quelqu'un pour s'en occuper, merde, tous des mots qui ne s'ouvrent pas, qui ne relèvent pas pour autant du triomphalisme, qui ne dansent pas dans le dos de cette carcasse affligée qui prend la sortie, la mort dans l'âme, mais nourris par cette peur de se mélanger, se sentir concerné par le bonheur, l'échec ou le malheur de l'autre, que chacun se charge tout seul de sa croix, pourtant ils ont l'air tellement touchés par ton malheur, ces gens, pour qui la fin du monde c'est quand le train a une heure de retard.

mon Commandant, laisse-nous prier pour nos morts, laisse-nous rire un peu, continuer à croire qu'une autre vie est possible, profiter du très peu qui nous reste, fais un effort une fois pour toutes, cesse d'être leur girouette, une victime, un pauvre abruti qui se prend pour le maître du monde, laisse-nous un peu de soleil, mon Commandant, laisse-nous courir dans les rues pour sentir sous nos pieds la chaleur du sol, un peu de vie, danser sans la certitude que cette fois c'est la dernière, mon Commandant chef-papa comme tu veux qu'on t'appelle, je veux croire qu'il n'y a pas que la bête, l'abruti chez toi, aussi cette part d'humanité qui peut s'expliquer, s'aborder, et c'est là que je te demande de me rencontrer, qu'on se parle, comme si de rien n'était, comme si ma mère n'avait pas été violée par toi, comme si je n'étais plus la fille que tu ne connaîtras, n'accepteras jamais, une victime, ça va de soi, je ne suis pas la première, ni la dernière, sinon tout ça serait réduit à rien, tout ce bordel sur lequel est fondée ton existence, le bras de fer, la queue du macaque, tu n'inspirerais plus la peur, la fuite, et ça te rendrait plus dingue encore rien qu'à l'idée de creuser un fossé entre toi et toi, entre toi et cet être doté d'un cerveau de merde, cette bête toujours à l'affût pour se repaître de sang et tout, je veux bien aller au-delà de toute cette haine qui coule dans tes veines, toute cette colère qui te pousse au pire, les bastonnades, les coups de pieds, un homme armé jusqu'aux dents face à un autre sans défense qui le supplie à genoux devant sa femme et ses enfants, peut-être que toi aussi tu as connu pire, as été sauvé de justesse sous la bouche des fauves, à te regarder, te voir débloquer, te déployer de tout ton zèle, tu me fais pitié, parce que c'est tout ce que tu sais faire, parce que tu es exactement comme eux, les autres, ceux qui t'ont mis à genoux, humilié dans le temps devant ta femme et tes enfants, dont la rage est connue de tous, dépasse les frontières, est commentée dans les grandes salles des nouvelles à travers le monde, crois-tu vraiment que la honte est une lâcheté, depuis combien de temps que tu es avec eux dans leur tanière à mijoter des projets de malheur, de sang, à devenir le danger toi-même pour pouvoir te mettre à l'abri, pour sauver ta peau et celle de ta famille, crois-tu que c'est possible, mon Commandant, échappe-t-on à ce qu'on a créé, fait de soi-même, être un de ces gars qui avaient toujours rêvé depuis leur enfance de porter l'uniforme, se faire respecter, appeler par ces noms, rien qu'à leur simple évocation, qui font chier dans le pantalon, verrouiller portes et fenêtres, demeurer à

plat ventre sous le lit, sans faire de bruit, peut-être que c'était vraiment le choix à faire, quand on vit dans un monde où l'on exécute pour ne pas être exécuté, je t'imagine crier tout ça à la gueule du monde, comme pour te justifier, toi et les léopards de l'ordre établi, bien sûr que tout le monde a le droit de s'identifier à quelque chose, de se battre, d'y croire, s'y accrocher corps et âme, le truc c'est qu'on n'est pas toujours responsable de ses choix, c'est les autres qui doivent payer quand ça tourne mal, n'était-ce pas ça ta loi, tu dois l'apprendre par cœur, réponds-moi, ouvre ta gueule, parle-moi, ça ne sert à rien maintenant de garder les yeux dans tes pieds, de pleurer, de regretter ta mort, c'est inutile maintenant, c'est curieux, les hommes dans ton genre moi je ne les ai jamais vus pleurer, ça ne sert plus à rien, le mal est déjà fait, quoi qu'on fasse les cicatrices resteront toujours, sois fort, prend ton courage à deux mains, crache le morceau, parle-moi, tu te croyais éternel, c'est ça, bien d'autres avant toi pensaient la même chose, mais ils sont tombés comme des fruits pourris, des feuilles sèches, rien n'est éternel ici-bas, tu m'entends, absolument rien, personne n'a l'exclusivité de la cruauté, de la haine, tu ne peux être celui qui encule tout le temps, sans être enculé un jour, c'est un principe naturel, tu devais le savoir, mon Commandant, tu devais t'y attendre, ça va de soi, je l'ai dit, tu as le droit d'être un connard de la pire espèce, comme tu as aussi le droit de ne pas vouloir parler de toi, ça doit être réjouissant finalement de venir à bout de la mission pour laquelle on était choisi, d'avoir une promotion, sauter les échelons, dormir dans un fourmillement de putains avec des dizaines de gardes postés devant sa barrière qui surveillent et font chanter leur mitrailleuse pour un rien, au moindre froufrou dans les parages, au moindre aboiement d'un chien, moi tout ce que je veux c'est que tu me parles de ta vie, de toi, de ton enfance, que tu ne me dises tout, que tu ne me laisses pas deviner, me perdre dans des océans d'hypothèses, je suis ta fille, et j'ai au moins droit à ça, t'entendre me raconter ta vie, pour toi ça doit être plus difficile que terroriser des pauvres âmes sans défense, on est entre nous, tu n'as rien à craindre mon Commandant, rien que nous deux, tu peux me parler, vas-y, crache le morceau, tu dois venir de l'interdit, du non-dit, d'un de ces pays, de ces quartiers qu'on ne se donne même pas la peine de citer dans les manuels de géographie, du bout du monde, où l'insécurité et la violence sont les seuls coqs chantés, d'un autre monde, qui plus il crève plus tu as ta place, plus tu peux t'accrocher à ton étoile, tu en as juste pour une minute, juste le temps pour que tu sortes ton bâton et matraques quelqu'un dont tu n'aimes pas la tête, braques ton arme et fasses feu sur tout ce qui bouge, parfois même sur le miroir pour prévenir cet homme au visage balaféré, endurci par la haine et tout, que lui aussi, il n'est pas à l'abri, qu'au moment venu il en aura pour

son compte, dis-moi, fais-tu partie de ces gens pour qui tous les chiffons du monde n'auraient suffi à effacer les horreurs de leur vie, t'es qui, qu'est-ce qu'ils t'ont appris, raconte, si ce n'est comment te tenir convenablement en vrai chef dans ton uniforme, ne pas avoir de pitié, peser de toutes tes forces pour garder la tête de l'autre sous l'eau, le sentir se débattre, gigoter rapidement pendant un moment, puis moins rapidement, puis rien, ne rien laisser, absolument rien derrière toi qui puisse respirer, grandir, aller de l'avant, obéir aveuglement aux ordres, sans broncher, comme si tu étais né pour ça, pour n'être que ça, une girouette, un bon à rien, comme si depuis ce jour à cette cérémonie des nouveaux enrôlés, en présence de tous les hauts dignitaires, des grands cravatés de l'ordre établi, où tu avais juré fidélité et dévouement, ton âme était condamnée aux ténèbres, rien pour toi-même, tout pour leur gloire, tout au nom de la révolution politique, économique, et toute la merde qui va avec, dresser contre tous ta gueule de mégalodon sans merci, de redoutable animal, imagine que tu nages tranquillement, loin dans l'immense solitude océane, et que quelque chose arrive subitement et enfonce profondément ses dents dans ta chair en agitant violemment la tête pour être sûr de ne pas manquer le coup fatal, mettre une fin à ce qui souvent ne représente pas vraiment un danger, non tu ne peux pas te rendre compte, tu es mort depuis longtemps, depuis ta naissance, tu ne peux pas t'imaginer à la place des autres, te soulever contre ceux qui ont fait de toi cette catastrophe, cette bête immonde, les chasser comme des chiens, recommencer, vouloir corriger, faire un peu de bien aux autres, vivre humainement, tu l'as aussi en toi mon Commandant, une terre fertile pour faire semer une autre vie, la perspective d'un autre horizon, comme il y a un peu de tout, vas-y, tu peux y arriver, baisse ton arme, laisse tomber ton bâton et ton uniforme, ouvre grand tes yeux, regarde-toi, on se ressemble tellement toi et moi, fais-toi beau, sors faire un tour dans la rue pour respirer un peu d'air frais, avance encore un peu, quelqu'un est tombé, aide-le à se relever, tends lui la main, souris, tu te sentiras mieux, beaucoup mieux.

je me rappelle un soir, je venais de déposer dans je ne sais quelle gare une amie qui devait se rendre à l'autre bout d'ici pour une affaire urgente, elle devait rencontrer ce mec qui, il y a quelques semaines, avait composé son numéro par erreur, de qui elle était vite tombée amoureuse, elle était tellement enthousiaste que je n'osais même pas lui dire que tout ça c'était de la folie, parce qu'elle tenait à tout prix à le faire, quant à sa mère, elle n'était pas assez conne pour ne pas remarquer des changements considérables dans les comportements de sa fille, elle s'opposait à tout, tu vois, un de ces parents à qui il faut nécessairement dire oui, qui n'arrêtent jamais de prévenir, qui te disent carrément qu'il t'arrivera malheur si tu n'arrêtes pas tout de suite ce que tu fais, comme si le malheur c'est tout ce qui existait dans une vie, qui demandent à ce que tout se passe là sous leurs yeux, de manière à ce qu'ils aient toujours leur mot à dire, leur rôle à jouer, se foutent du fait qu'une vie ça se vit aussi, et peut-être bien mieux, seul avec soi-même, libre de toute attache, sans personne pour se sentir concerné, y jouer un rôle quelconque, qu'il y a des fantasmes qui peuvent finir par t'emporter s'ils restent éternellement insatisfaits, et du coup j'imagine combien ils étaient surveillés les moindres mouvements de ma mère, cette combattante, elle n'a pas connu sa mère, élevée par un père qui reste toute la sainte journée enfoncé dans un fauteuil avec son journal qu'il ne lisait jamais parce que tout simplement il ne savait pas lire, mais derrière lequel il surveillait tout ce qui se passait dans la maison et tout, donc je disais que je venais de déposer mon amie quand sur le quai du métro j'ai vu cet homme à quatre pattes par terre, la tête contre le sol, immobile, et il n'y avait personne autour de lui pour voir comment il allait, je me suis arrêtée pour vérifier s'il n'était pas mort ou évanoui, il était beau, dans un sale état, on a échangé quelques mots, mais a décliné mon offre de l'aider à se relever, car il aurait été trop lourd pour moi seule, personne d'autre n'a bougé pour l'aider ou pour m'aider à le relever, adossés à quelque chose, un mur ou je ne sais quoi, on est restés longtemps à bavarder, à se raconter des histoires que je préfère garder pour moi, il était timide au début, quand il a vu combien j'étais à l'aise de lui parler, il a desserré ses dents et s'est mis à me parler comme si on était de vieux amis, il m'arrive souvent de penser à lui, de me demander où il peut bien être à cette heure, s'il existe encore, ne s'est pas fait choper par une voiture, il y a plus de chance que cela

arrive dans ce monde indifférent et aveugle, tout ce que je regrette aujourd'hui c'est de ne lui avoir pas demandé son nom, comme ça quand j'ai envie de savoir comment il va je pourrais demander à n'importe quel passant s'il ne connaît pas un certain untel qui a l'habitude de s'asseoir là sur ce banc, et il me dirait non je ne le connais pas, je suis de passage, je ne suis pas d'ici, ou qu'il était mort chopé par une voiture ou je ne sais quoi, j'espère seulement que ma présence et mes mots ce jour-là lui avaient un peu réchauffé le cœur, et là je ne sais pas s'il faut que j'apprenne à ne plus avoir mal de cette indifférence ou si je dois rester ainsi, sensible, différente, en étant attentive à tout ou en fermant les yeux sur les gens qui crèvent en silence dans leur solitude, les larmes de cette jeune fille dans le métro assise à côté de cet homme qui écrivait comme un fou, comme si c'était son dernier jour à vivre et qu'il fallait écrire tout ce qu'il avait dans le corps, marcher au rythme de sa propre musique, me sauter dans les escaliers de l'immeuble ou n'importe où avec plus de rage que d'habitude, ce qui ne manquait pas de faire chier les voisins qui nous surprenaient parfois, certains d'entre eux devaient se dire que c'était ça le grand amour, d'autres de l'abomination, du dévergondage, alors que certains d'entre eux violent leur fille ou leur petit garçon en silence, foutent leurs vieux parents dans des foutues maisons de retraite où ils meurent de chagrin et de solitude rien que pour pouvoir vivre en paix leur vie de merde, qui se défoncent, font des trucs bizarres pour prendre soin de leurs enfants qui leur réservent le même sort quand ils auront atteint un âge trop avancé pour être tolérés dans leur propre maison qu'ils ont achetée avec la sueur de leur front ou je ne sais quoi, je sais qu'ils chuchotent dans mon dos, s'ils savaient ce que je pense d'eux, ils feraient pire, le mieux était donc de prendre ma distance par rapport à tout ça, car derrière la beauté, la façade, les masques se cache un monde pourri, obscène, une sorte de décalage entre l'essence et l'image, un monde faux, voilà le maître mot, faux, faux, le travail que l'on fait, l'argent que l'on gagne, les assurances, les gens qu'on rencontre, leurs sourires, l'homme avec qui l'on couche, l'air que l'on respire, tout, le silence, les consécration, même les imprévus, tu sais, parfois il m'arrive même de me demander s'il n'y a pas quelque chose de mystique sur ce palier qui fait que je ne peux m'empêcher de me laisser faire une fois parvenue, ça va toujours vite, tant que je n'ai même pas une fois, rien qu'une seule petite fois eu le temps de dire non, d'ouvrir la porte même si j'avais les clés en main, du moins mettre mon diaphragme ou lui un condom, je me laisse aller comme la vague sans penser au rocher sur lequel je vais me heurter et éclater en poussière d'eau, en petits moi ayant chacune une vie, un palier où il est faible, vulnérable, toujours est-il que je ne ressens rien, aucune vibration, aucune magie, absolument rien quand je monte

toute seule, quand il n'est pas là, quand il n'y a plus ses doigts, ses mains quelque part en moi, ce regard irrésistible qui m'emporte, me travaille à tomber d'évanouissement.

après la disparition du Beau Jeune Homme j'étais tout seul dans ma cellule, j'avais du temps pour rêver, penser à un tas de trucs, à m'évader, me suicider, autant que cela me semble possible, je pensais beaucoup à ma mère, si seulement elle était là, je lui dirais tout, je lui dirais que j'étais innocent, que je ne sais rien de tout ce sang par terre, de cette affaire de match conclu sur un score nul, au moins elle, elle me croirait, elle sait que je ne resterais jamais devant la télé pendant quatre-vingt-dix minutes, voire cent vingt minutes si toutefois les deux équipes vont en prolongation, pour regarder un match de football, je lui dirais à ma mère, que c'est moi qui ai demandé au Tueur à gages de descendre ton père en échange de vingt dollars et une bouteille Cinq Étoiles, que mes tresses ne sont d'aucune confrérie, de religion aucune, que je les ai laissées pousser comme ça, comme le manguier derrière la case auquel on ne prêtait aucune attention et qui avait fini par grandir, s'étendre sur le toit et donner des fruits, sans que personne ne se demande comment c'est possible toute cette magie de la nature, quoi que je lui dise ma mère elle finirait par comprendre, entre une mère et son enfant il n'y a rien qui ne puisse être compris, pardonné, je lui parlerais aussi du Beau Jeune Homme, j'ai jamais arrêté de penser, pendant tout ce temps, à sa voix douce et soucieuse qui me dit *fais gaffe, mon enfant, quand tu marches, regarde où tu mets les pieds*, de chercher la plupart du temps à mettre de l'ordre dans les idées des autres, à trouver ma vérité dans leurs mensonges, au-delà de ces bagarres intercellulaires décongestionnées par les bastonnades aveugles des gardes, enfin leurs incessants racontars, à ces rares moments d'échange, où ils se mesurent, se surestiment en racontant leur histoire avec une bonne dose d'éloges, comme des gamins qui racontent n'importe quoi aux autres pour leur faire peur ou passer pour les plus connaisseurs, ou qui crachent dans leur pisse pour subtiliser leur force ou leur intelligence, bref, chacun raconte ce qu'il a fait ou la chose qu'on lui a mise sur le dos, pour se faire passer pour le plus méchant, le plus dur, les plus réservés eux disent tout simplement qu'ils sont innocents, tout ce que tu as à faire c'est de mentir, étonner les autres en leur racontant des trucs que tu n'arriverais même pas à faire dans un rêve, un de ces terribles rêves qui risquent de se réaliser si on ne se lève pas tôt, avant l'aube, sans se laver les dents, pour aller les raconter dans les latrines, à cette foutue femme du nom de Madan Victò, moi je suis ici depuis trois ans, un jour un certain vieil homme

est venu me raconter qu'il a vu ma femme sortir de chez le voisin en chat de peintre, et moi pour la punir cette pute, j'ai coupé son clitoris avec un rasoir et crevé les yeux de cet homme qui a osé découvrir avant moi que ma femme me trompait depuis dix ans de mariage avec le voisin, moi j'ai volé un fer à repasser et un ventilateur, moi j'ai kidnappé un enfant de six ans, abandonné le cadavre sur une pile d'immondices à ses parents qui tardaient à payer la rançon, moi j'ai battu une femme à mort dans une camionnette de transport en commun pour m'avoir traité d'*individu*, je déteste qu'on me traite d'*individu*, moi je suis innocent, moi aussi je suis innocent, moi j'étais chez moi quand deux hommes en uniforme sont venus m'arrêter, et depuis je suis ici sans savoir pourquoi, moi et mes gars on a brûlé un marché public, ce n'est pas la première fois que je viens ici, et ce n'est pas le premier marché public que j'ai brûlé, moi on m'appelle le Chasseur, j'ai été déporté pour avoir flingué une gonzesse, puis un sale traître, dans une boîte de nuit, ces deux-là, je les flinguerais encore et encore si je les trouvais, moi j'ai buté un tas de trous du cul, parmi eux il y avait un député qui refusait de me payer pour un travail qu'il m'avait confié, entre mon innocence et leur culpabilité, ou l'inverse, il n'y avait plus de distance, plus de différence, n'y régnait que l'impuissance d'échapper à la fatalité de l'autre, d'être l'autre, on appartenait au même temps, ça va de soi, dans la prison le temps ça fait chier, ça dort comme un loir, ça ne passe pas, ça se fige comme un imbécile qui regarde à travers le trou d'une porte une jeune femme de vingt ans qui se déshabille, je ne me rappelle plus comment j'étais sorti de cette prison, ce jour-là je pensais sans doute à lui, comment était-ce possible, je pensais sans cesse à lui à mesure que les jours, que les semaines, que les mois passaient, j'étais une vieille maison vide habitée par des fantômes, une rivière abandonnant son lit, ce jour-là, contrairement aux autres jours, ça sentait plutôt le calme dans toutes les cellules, un calme inhabituel, il faut le dire, de l'autre côté, dans ce qui servait de bureaux, les gardes en profitaient pour jouer aux cartes, rien ne dit qu'ils n'étaient pas dans le coup, leurs éclats de rire arrivaient jusqu'à moi, leurs relents d'alcool et de cigarette, les gardes ils étaient clairs là-dessus, pas de bagarres, pas de bruits, le calme c'est tout ce qu'ils voulaient, leur bâton était là pour ça, pour rétablir la paix, te frapper, te bousculer dans l'isoloir, quand on pensait à ce petit carré où l'on ne peut que rester courbé comme une tortue pendant toute une journée, à ces longues et dures journées de travail dans les égouts avec le bâton du chef dans le dos, on ne pouvait pas ne pas se plier, ne pas aller leur rendre de menus services de temps en temps pour se faire passer pour le plus gentil, faut pas les emmerder les gardes, ils peuvent devenir très méchants, ils te blessent, ils te massacrent de coups, ils t'en font voir de toutes les couleurs, comme si

tu étais pour quelque chose dans l'accumulation de leurs mois de salaire arriérés, et le calme faisait tranquillement son petit bonhomme de chemin, puis soudain dans un tumulte ardent, dans un sauve-qui-peut sans merci tout le monde se mettait à se diriger vers la sortie principale, ça pète, ça pète, hurlaient les prisonniers en même temps, d'autres s'occupaient de briser les cadenas pour libérer leurs copains, les gardes commençaient à tirer dans tous les sens, à hauteur d'homme, certains prisonniers aussi, le chaos, où les avait-il trouvées ces armes, ces téléphones portables à l'aide de quoi ils savent tout ce qui se passe au dehors, ils peuvent même envoyer buter quelqu'un qui a osé leur manquer de respect en leur absence, enfin bref, c'est à ce moment-là même que je m'étais rendu compte que ce calme n'était pas innocent, n'était pas réellement un calme mais une feinte pour tromper la vigilance des gardes qui jouaient aux cartes en buvant de la bière et rotaient de temps en temps comme des cochons, et moi, au milieu des corps fous, furieux, et des coups de feu, je prenais mes jambes à mon cou, comme tous les autres, vers la sortie, c'était le moment ou jamais, me voilà depuis libre comme le vent.

souvent la nuit se dérobe, le soleil revient pour me surprendre seule avec mes mots, une cigarette après une autre, seule avec cette île qui tourne sans arrêt, entraîne tout dans sa chute, la nuit, l'île, mes mots, j'aurais bien aimé les transformer, les dire autrement, en faire quelque chose qui soit digne d'être entendu, lu, quelque chose de beau, comment rendre quelque chose beau sans que le cri et la pluie s'en soient mêlés, sans cette île en chute libre, sans le corps de mon père ou celui que j'appelais papa sur le mien, j'aurais bien aimé l'écrire ce roman ou cette œuvre littéraire, comme on dit, comme une vraie littéraire, mais un roman ou une œuvre littéraire pour moi qui n'ai pas de talent ou pas assez pour y arriver, qui ai toujours eu tendance à être plus directe, plus droite au but que possible c'est trop de contraintes, c'est trop littéraire, ça fait des choses à mettre, à ne pas mettre, à éviter, appeler par leur nom et tout, des choses qui font que je ne serai jamais une littéraire, une vraie, s'il faut que je les respecte, les sacralise, les regarde comme ils sont dans leurs caractéristiques, sans pouvoir les dépasser, les violer, chier dessus si le cœur m'en dit, et puis ils sont trop péteux les littéraires, moi ça me plaît bien de m'allonger sur mon divan en allumant une cigarette et parler, ne pas faire attention à ce que je dis, n'avoir aucun pouvoir sur mes mots, parler du fond de mon île, faire comme bon me semble, je ne connais pas d'autre voie plus idéale, surtout s'il s'agit de parler à personne ou à une personne que tu inventes dans ta tête qui prendra tout son temps pour t'écouter, juste pour le bonheur de t'écouter, parler avec des mots simples, sans gants, sans collet monté, des mots différents de ceux de Madame qu'elle tape avec une étonnante rapidité, sans regarder ses mains ni rien, quand elle écrit ces lettres où il faut respecter toutes les règles de protocole, tous les points de ponctuation, des mots chics, bien coiffés, en costume trois-pièces s'il vous plaît, qui baissent très bas pour saluer, se plient avec la feuille qui va entrer dans cette enveloppe qui s'annule dès que l'on met le destinataire à l'endroit où devait être le destinataire, mes mots à moi sont des lieux où je chie, radote, rêve, passe du bon temps, respire enfin, donc je parle pour me consoler, m'inventer d'autres lieux, d'autres horizons, d'autres couleurs, j'aime la vie, je m'y accroche parce que j'ai besoin de parler, de te parler, parce que j'ai besoin de moi pour me consoler, pour réussir à le faire et tout, enfin bref, je n'avais jamais pensé à me faire tatouer avant ma rencontre avec le Propriétaire, j'ai un soleil

dans mon dos et un arbre dans ma cuisse gauche, c'était pour moi une de ces folies liées au fait d'être jeune, d'être fou, de se croire être à même de se permettre tout, s'identifier à ce qu'on veut, avec le temps je sais que le tatouage n'est pas seulement un dessin fait sur la peau avec de l'encre indélébile ou je ne sais quoi pour s'identifier à quoi que ce soit, une religion, un gang, une société secrète, ou juste pour le plaisir de se faire tatouer, mais une fenêtre sur soi-même et sur les autres, une possibilité de partage, de s'accrocher davantage à quelque chose qu'on aime, revendique, qui te manque, un lieu d'anonymat, de parfaite connivence avec soi-même, tu sais, il m'arrive souvent de me demander, juste comme ça, sans trop vouloir m'y arrêter vraiment, si Monsieur n'avait pas raison à propos de ce dont il parlait la dernière fois, tout ce florilège de points de vue sur les cris et tout, ses mots me hantent à un point tel que je me surprends parfois assise sur mon lit au beau milieu de la nuit à les tourner dans ma bouche, à les laisser me travailler, à les mâcher, mots bourrés d'images affreuses, de toutes sortes, des images qui me conseillent de faire mes valises et foutre le camp d'ici vite avant que ça tourne mal pour moi, on ne veut pas de toi ici, sale pute, mais quel ailleurs, où est passée la lumière, où est passé le jour, partout dans ma vie persiste l'image de cette petite fille qui penche sa tête d'un côté pour ne pas affronter le regard de son père qui tremble sur elle comme un cochon, qui lui demande de le sucer, plus que ça, plus vite que ça.

être en proie à toutes ces images en cavale, en chute libre, laquées de vides, de montagnes de questions, de pourquoi, pourquoi tous ces pourquoi persistent encore malgré la certitude du cri, de la mort et de toutes ces questions banales que pose la vieille à son gendre, pour deviner le fond de ses intentions d'homme d'affaires qui écoule ses cris en ligne, je m'y suis déjà donné assez de mal comme ça en voulant sonder le fond de toutes ces images qui m'assaillent, me travaillent du matin au soir, comprendre ce que veut me dire ce même rêve que je fais toutes les nuits dans lequel toi et moi on vivait ensemble dans la grande maison de Madame, bouffait de ces salades dans ces assiettes de collection dans lesquelles bouffaient sans doute quelques époques avant nous des princes ou des hommes qui ont marqué leur siècle par des actions horribles ou valorisantes, avec ces couverts en or ou en argent sortis que pour les grandes occasions, pour recevoir les invités de marque, autant dire prestigieux, soit un certain ministre de l'Économie et des Finances, un prix Nobel de littérature ou un de ces directeurs d'une grande multinationale ou propriétaires d'un grand vignoble au sud d'un certain pays riche, on bouffait, on buvait, bouffait encore, buvait encore, comme si on pouvait bouffer et boire tout ce qu'il y avait à bouffer et à boire dans cette maison, puis après on chiait partout, sur tout, sur les meubles, les tapis, les divans, les argenteries, les documents administratifs, les papiers notariés, sur les rayonnages où l'on trouvait que des livres de finance, de comptabilité, de fiscalité, et tous les trucs du genre, dans les armoires, sur les coussins de siège en cuir des voitures, sur les cris et les photos, dans le lit aussi vaste qu'un terrain de foot, dans la piscine, sur les plantes aromatiques et décoratives intellectuellement plantées, chacune sur une surface de tant de mètres carrés, choisie suivant la luminosité de l'endroit, et tout le bazar, chaque matin que le Bon Dieu fait elles sont arrosées par quelqu'un qui est juste là pour ça, pour les surveiller, s'assurer qu'elles vont bien, qu'elles tiennent et tout, où en étions-nous alors, oui j'étais dans ce rêve que je fais tous les soirs et je chiais sur la grande table en je ne sais quel bois et les chaises dans cette magnifique salle de réunion qui sentait le pet chaud et l'autosuffisance, à la tombée de la nuit, fatigués de chier sans arrêt partout et sur tout, on baisait comme des fous.

je pouvais passer toute ma vie à aller et venir, à bourlinguer à travers les souvenirs, les ailleurs qui hantent la vieille, qui coulent dans ses veines, pourvu qu'elle soit d'humeur à parler, à passer sa vie en revue, comme on tourne les pages d'un livre, jamais j'aurais accepté de partir en vacances avec Madame, même si elle me donnait des sous en plus pour m'occuper de la vieille pendant qu'elle profiterait de son séjour avec son homme sous le vrai ciel, le puissant soleil des tropiques qui plane sur tout, s'exprime par la grandiloquence de ces montagnes, ces paysages de fleurs et d'enfants qui jouent, ces cocotiers qui offrent leurs hanches à la mer, ces chauffeurs de taxi qui assurent la survie de leur famille dans ces mêmes vieux tas de ferraille depuis que le diable était caporal, quoi qu'il en soit, des sous en plus j'en veux pas, ça me pince les nerfs, rien qu'à le dire, des sous rien que pour continuer à chasser le caca de la vieille et essuyer son cul après, être attentive à ses moindres mouvements, une girouette à tourner dans le sens qu'elle finit toujours par décliner, changer pour un autre, pour finalement revenir à nouveau sur son premier choix, comme si c'était une punition, la seule chose que je savais faire, et Madame qui n'arrêterait pas de toiser, avec son snob d'homme qui passe tout son temps sur son ordinateur à aller et venir de site pornographique en site pornographique en lâchant de gros pets qui font trembler sa chaise et laissent des taches jaune-brun dans son caleçon, sinon à lire les rapports de vente de ses cris en ligne ou répondre à un ou deux de ces messages Internet qui tombent sur sa boîte vingt-quatre heures par jour, Madame n'arrêterait pas de toiser encore, c'est qu'elle se sent tellement au-dessus de tout, Madame, les cheveux en bigoudi, enfoncée dans un hamac installé au bord de la piscine remplie d'une eau d'une rare netteté, elle s'amuserait avec une cigarette au bec à feuilleter un de ces magazines où l'on exhibe les trucs les plus coûteux au monde en bâillant ou à jouer aux mots croisés pour faire passer le temps avant d'aller dîner avec son homme dans un de ces restaurants au bord de la mer, ils mangeraient du poisson, le lendemain à la même heure ils iraient sur la plage, penchés sur leur planche à voile, ils fileraient dans tous les sens, entre les bateaux qui dansent sous le vent, les garçons qui survolent le pays dans leurs ultralégers motorisés, petites boîtes d'allumettes qui fendent l'air en faisant un bruit d'abeille, tous des fils de riches ou de quelque chose de ce genre à qui l'on colle un stupide nom, touristes, par le fait de voyager pour

leur plaisir dans un autre pays qui n'est pas celui où ils vivent, parce qu'ils sont aussi blancs, s'habillent avec des vêtements légers aux motifs de cocotiers, de bananiers ou d'autres plantes que l'on trouve dans les pays chauds, achètent tout ce qui tombe sous leurs yeux, paient au prix fort à l'aide d'un truc en plastique, paient des gens pour les guider, marchent en regardant autour d'eux comme des idiots, avec une caméra au cou pour photographier même leur ombre, ils sont pas là pour rien, ils sont là pour découvrir, faire de nouvelles expériences et s'en sortir émerveillés de ce voyage, faut tout de suite se démerder et leur donner ce qu'ils demandent, un plat de quelque chose qui n'existe nulle part ici et ailleurs, faut le leur trouver tout de suite, sinon ça marche pas, ils se cassent chez un autre restaurateur qui aurait assez d'audace et d'intelligence pour l'inventer, leur prouver que leur invention est bien ce qu'ils avaient demandé, un plat d'ailes d'éléphant ou un bouillon de caca d'ange de mer, et en dégustant leur faux plat ils jettent de temps en temps un coup d'œil sur la plage vers ces femmes allongées à plat ventre sur le sable fin, les fesses moulées dans des petites culottes à fleurs, un peu plus loin une autre assise en position de yoga, avec son faux air de princesse Diana elle reste une merveille de la nature, ses oreilles bouchées par un casque de marque Samsung lui coupent tout contact avec l'extérieur, avec tout ce beau monde en lunettes de soleil, les yeux fermés, ses jambes parfaitement repliées sous les fesses sont léchées toutes les cinq secondes par des langues de vagues, et d'autres disséminés un peu partout sur ce coin de paradis terrestre en profitent pour finir la lecture d'un roman où l'histoire se déroule en pleine mer ou au milieu d'une forêt, sans oublier les gamins, ces champions dans l'art de ne jamais cesser de faire une chose qui les rend heureux, ils disparaissent d'un lieu à un autre, se font rabrouer par les vagues, roulent dans le sable, se déguisent de sable, puis vont se rincer sous des tuyaux installés à cette fin et à d'autres ensablements, ils ont l'air de ne pas en revenir de s'amuser autant, si heureux de se retrouver encore une fois dans un pays étranger avec leurs parents, souvent pris en sandwich entre le boulot et les responsabilités familiales, dans ce coin du monde où tout relève du paradisiaque et du merveilleux, en rentrant ils ne manqueraient pas de raconter à leurs copains combien est géniale la vie dans les villes balnéaires, sous ce ciel aussi beau qu'un rêve où flottent des tas de gros oiseaux d'où se jettent des droites perpendiculaires, les unes plus épaisses que les autres, les unes attachées aux autres mais qui, si on se laisse captiver un moment, se métamorphosent en des êtres humains reliés à des parachutes qui font des manœuvres pour atterrir aux endroits qu'ils avaient fixés au préalable, l'un d'entre eux, un jeune homme d'une vingtaine d'années environ a fini par atterrir quelque part sur un terrain de golf de plus

de quarante hectares ou dans le jardin d'une maison où habite une femme avec ses deux maris qui a eu la gentillesse de lui montrer la sortie, non sans lui avoir offert un thé ou une boisson fraîche, ce qu'il refusait en alléguant qu'ils sont attendus un peu plus loin ou qu'il ne boit pas quand il se jette dans le vide, et toutes ces conneries, tout le reste est une mer qui à elle seule contient tout le bleu du temps, enfin bref, Madame n'aurait jamais accepté de m'emmener avec elle pour ses vacances, parce que je suis tout simplement la chienne de sa grand-mère, une femme payée pour chasser son caca et lui torcher le cul après, je l'ai dit, ce serait prendre le hareng saur pour de la viande, la vieille non plus elle ne serait jamais venue avec elle, depuis l'effondrement des deux tours jumelles à New York se développait chez elle une véritable phobie, elle avait même juré de ne plus monter dans un avion, alors qu'il y a trente-cinq ou quarante ans de cela elle se faisait appeler pigeon voyageur, elle quittait pas un avion sans monter dans un autre, sans oublier cette affreuse expérience qu'elle m'a contée au moins dix fois déjà, elle parle beaucoup la vieille, où elle était piégée dans une aérogare en compagnie d'autres personnes par des chutes de neige qui s'élevaient à plus de dix mètres et qui avaient handicapé tout le trafic aérien où plusieurs vols avaient été annulés, ainsi que les transports ferroviaires, qu'elle était obligée d'annuler ses vacances de Noël en compagnie de son premier mari qui n'était pas encore son mari en ce temps-là mais son fiancé ou son petit ami, comme on dit, plusieurs personnes avaient perdu la vie dans cette terrible vague de froid jamais vue depuis plus d'une cinquantaine d'années d'après certaines agences, les aérogares étaient pleines à craquer où des gens attendaient recroquevillés sous leurs couvertures que la situation se normalise pour rentrer chez eux ou éventuellement poursuivre leur voyage.

ici c'est le froid, froid de glace qui fait craqueler les os, te fige l'âme, te fout le cafard, même quand il y a du soleil, même dans les vêtements les plus costauds où l'on puisse se boudiner, les mêmes têtes de chien qui trimardent dans les rues, debout ou assis dans les wagons qui filent sous la terre en faisant un de ces bruits à te bousiller les méninges, préférant mille fois leur iPod à Jésus, étonné, ne le sois pas mon ami si je te dis que ça me va bien, moi, oh oui, contrairement aux autres filles de la boîte, il se peut que je sois la seule qui n'espérait pas mieux, ne le voyait pas autrement, sous un autre angle, qui soit raisonnable, qui ne place pas tout ça sous le signe du hasard ni rien, je me dis tout bonnement que ce qui est en train de se passer là maintenant est juste une marche dans le long escalier de la vie, et que je dois me battre pour en grimper une autre, c'est comme ça, cinq heures du matin, sonnerie d'alarme, je me lève, me lave, me rends au chevet de la vieille, une journée remplie de chasses d'eau à tirer, de cul à torcher, de voyages à travers les grandes villes du monde, à travers les mots de la vieille, il fait toujours infiniment froid dehors, un ciel bourré de gris, le métro de monde, beaucoup de monde, à la tombée de la nuit, je rentre chez moi me laver, manger un peu, puis vais danser dans la boîte, ce sont les mêmes choses qui se répètent à une lenteur ou à une vitesse inimaginable que souvent je ne m'en rends même pas compte, que le temps d'y penser m'échappe complètement, je me dis aussi qu'elles sont peut-être partout les mêmes, dissimulées sous d'autres masques, avec d'autres configurations, enfin bref, l'humain est maintenant dégradé, dépravé à un point tel qu'il représente un danger, une bête redoutable, assoiffée de sang pour sa propre personne, il s'entaille, fouille dans sa blessure et jouit jusqu'à la déplaisance, il se détruit, se réduit en mèche parce qu'il réalise pas encore qu'en faisant du mal aux autres il fait encore plus de mal à lui-même, voilà ce qui me ramène à un autre point qui n'est peut-être pas du tout du même ordre, mais qui me semble aussi relever du plus bas niveau de l'imbécilité humaine, je veux parler de l'homme qui se disait pêcheur d'homme dans le quartier, qui hurlait chaque matin à l'aube de sa voix de tonnerre de tonnerre de Dieu qui effrayait les chiens et troublait le sommeil des gens, à l'époque j'étais enfant, je pissais dans mon lit et je ne savais pas encore que l'homme que j'appelais papa ne l'était pas réellement, je me rappelle le pêcheur d'homme il débutait toujours ses messages par la même phrase,

sachant pertinemment qu'il dérangeait les autres, la parole du Seigneur n'a pas de frontières et une heure précise pour être prêchée, il avait cité le nom d'un grand prophète, poète ou je ne sais quoi, qui avait prêché dans le désert pendant plusieurs jours sans boire ni manger, ses mots étaient bourrés d'effets spéciaux, d'aventures bibliques, de mer coupée en deux, de murailles tombées, d'homme dans la fosse aux lions ou doté d'une force de lion, de prétentions comme on n'en a jamais eues, Hitler, Staline, Bush, Franco, Trujillo, Pinochet, Duvalier, disait-il, enfin tous ceux qui ont fait retentir leur nom mieux que toutes les cloches du monde réunies pour avoir déchiré les entrailles du monde, tué l'humanité, tous ces criminels notoires, ils avaient seulement besoin de reconnaître leur faute, leur manque de respect envers les créatures et les bienfaits de Dieu, de confesser et d'accepter Jésus pour leur sauveur personnel, pour être sauvés, là au dernier jour, dans le palais de cristal, aux noces de l'Agneau, pour chanter avec les anges, Hosanna béni soit le rocher de mon salut, pour ne pas avoir à répondre de leur génocide, leur refus de contribuer à l'expansion de la couverture médiatique de la parole du Seigneur, mais plutôt à leur propre expansion, pour ne pas être jugés et jetés dans la géhenne ardente, nous sommes des allumettes, continuait-il, donc venus dans le monde pour passer, pour accomplir une mission bien spécifique, celle de servir celui qui était venu mourir pour nous sur la croix, Dieu nous a créés à son image et tout, foutaise, lançait à ces mots du prédicateur le fou qui se prend pour Miles Davis en soufflant toute la sainte journée dans une bouteille, il était sans doute en train de se régaler dans un de ces égouts à ciel ouvert, moi je dis foutre foutaise sur toute la ligne, ici on est entièrement, absolument nègre, on a le nez plat, les cheveux en crottes de chèvre, et les lèvres lippues comme ça, sa bouche prenait la forme du mot, comme un nez de cochon, et tous les Jésus que je connais moi quand ils ne sont pas européens sont américains ou chinois parfois, beau gosse, possédant la science infuse, avec les cheveux en cascade sur les épaules, quel Jésus grand, blanc comme il est, diplômé aux grandes universités, bourré de talent, promu à un bel avenir, aurait laissé ses entreprises, les conférences à donner, les dîners entre grands patrons, les vacances aux îles hawaïennes, pour venir se faire tabasser, humilier, cracher au visage, tuer pour une bande de nègres marrons à force d'être noirs, sous prétexte de leur donner je ne sais quelle vie éternelle de merde, *hé le fou tu veux la fermer oui*, lançait une autre voix quelque part dans une maison où une femme après le coït racontait à son mari comment ce fou était devenu fou, combien ce pasteur qui radotait dehors était un connard de première, les radoteurs de la place d'Armes disent, disait-elle, qu'il aurait enterré une chèvre vivante sous la céramique devant la chaire de son église

pour attirer les fidèles, engrossé chaque année plus d'une douzaine de servantes de Dieu qu'il envoyait mettre bas dans leur pays en dehors où il n'y a ni médecin ni dispensaire, que ces bonnes femmes sages qui mettent leurs connaissances empiriques au service de la communauté, loin des soupçons de sa femme et des missionnaires blancs qui viennent apporter leur soutien aux gens démunis, des aides que le vent emporte loin des pauvres greniers et des mains vides, qu'il aurait aussi plus d'une fois souffleté son pasteur adjoint d'avoir voulu passer outre son autorité ecclésiastique pour jouer au gérant des trésors divins, et patati et patata, au pied du lit où s'allongeait sur le côté cette femme complètement nue qui radotait se recroquevillait la *restavec* sur une pile de haillons sales, une fillette de douze ans arrachée de sa province natale pour venir résoudre nuit et jour toutes les équations ménagères et autres de cette maison, elle aussi elle avait des choses qu'elle avait envie de dire, de crier même pour que tout le monde soit au courant, se rassemble autour d'elle comme dans les marchés publics quand il y a une bagarre entre deux gonzesses qui partagent le même homme ou pour une question d'argent, raconter sans manquer un détail, comment Madame prenait un malin plaisir à tromper son mari avec le facteur, le voisin ou le jeune maître qui donne des leçons particulières aux enfants, comment Monsieur la chevauchait quand ça lui chantait, tu n'es rien qu'une *restavec*, tu le resteras toute ta vie, tu n'as pas de famille, tu n'as pas d'avenir, tu ne sais pas lire, tu ne le sauras jamais, parce que je ferai tout ce qui dépend de mon pouvoir pour que tu n'aïlles jamais à l'école, c'est moi qui ai convaincu ma femme de t'accepter ici, elle ne l'a pas voulu, elle a dit que tu étais trop laide, que tu puais, et que tu pourrais effrayer nos enfants, nos beaux enfants que nous enverrons étudier là-bas après leurs études classiques pour qu'ils deviennent des entrepreneurs, des médecins et des ingénieurs qualifiés, si tu veux rester ici, ne pas retourner dans ta province de merde, c'est le seul moyen, tu dois payer par ta chair et ton sang, tu dois ouvrir tes jambes tout de suite avant que ma femme soit de retour ou se réveille pour aller pisser, en te piétinant au passage, elle se tait, la pauvre domestique de douze ans, elle se tait parce qu'elle n'a pas droit à la parole, elle n'est qu'une erreur de la nature, une chose de trop, une machine à astiquer, à laver, à tout faire, à tout endurer, programmée pour souffrir, pour sucer la queue de Monsieur, baisser la tête quand Madame parle, endosser les conneries de leurs enfants et tout.

les filles dans la boîte où je bosse de nuit, elles ne doivent pas voir ça d'un bon œil que je bosse comme bonne chez Madame, mais je n'ai pas à me justifier non plus, pour quoi que ce soit d'ailleurs, personne m'a poussée à accepter ce boulot, je suis assez libre pour assumer mes conneries, ma différence, ma vérité, cette soif de large qui m'a fait quitter la fac un bon matin sans que je sache vraiment ce que j'allais devenir, ce qui m'attendait, alors que tant d'autres se défonçaient, se faisaient du mal ou presque pour avoir de bons résultats, trouver éventuellement une bourse à l'étranger et tout, moi je m'en fous qu'elles radotent en mon absence pour tout ravalier, bouffer leur salive dès qu'elles me voient arriver, je n'ai pas à me justifier, je le redis, comme je n'ai à raconter ma vie à personne, les raisons pour lesquelles je suis partie, ai laissé la fac, toutes les chances de devenir une intellectuelle, un quelqu'un, comme on dit, je m'en fous, il fallait partir, un point c'est tout, juste comme ça, comme si rien d'autre ne comptait que ces paysages qui défilent devant mes yeux, cet ailleurs que j'essaie de reconstituer dans ma tête comme un puzzle, partir autant que cela me plaise, voler de mes propres ailes, sans préavis, sans l'avis de personne, partir pour ne pas me demander à moi-même pourquoi je suis partie, ai choisi d'abandonner la fac et tout, de faire ce travail merdique pour survivre dans un pays où même la merde des gens est chronométrée, contrôlée, étudiée, mais plutôt pourquoi j'ai dû attendre tout ce temps pour le faire, prendre tout de travers, pour ne pas en savoir trop quand tout le monde cherche à se fixer et planter ses drapeaux, quand personne ne sait où donner de la tête, oui partir c'est tout ce qui m'importe, partir, oublier, rien qu'une seconde les injustices du monde, la petite fille violée par ce lâche qu'elle appelait papa, recroquevillée dans ses souvenirs, je la connais, c'est elle ce vendredi de mai dans les latrines, c'est moi, j'ai beau essayer d'être une autre, la fuir, la jeter dans la géhenne de ma mémoire, dans les latrines, j'y arrive pas, c'est plus fort que moi, elle est plus forte que tout, encore plus que je pouvais l'imaginer, au-dessus de tout, comme les cris de la pimbêche d'à côté qui se fait souffleter par ses amoureux alcooliques, ce n'est plus la petite que tu connaissais avant, elle a grandi, elle danse la nuit dans une boîte en compagnie d'autres filles venues de partout qui se font taper les fesses par ces cochons bourrés de fric qui glissent des billets dans leur soutien-gorge ou dans leur petite culotte.

le patron de la boîte est bel homme, sympa, à la page, taille moyenne, caractère à l'emporte-pièce, un peu pointilleux sur les bords, genre *nobody can stop me*, un cigare entre les dents toute la sainte journée, et un verre à moitié rempli d'une boisson claire comme de l'eau qu'il sirote, dont chaque gorgée lui arrache une grimace, sur son bras droit est tatoué un soleil coupé en deux par un énorme serpent, on dit qu'il serait arrivé ici par la route liquide, n'en pouvant plus de cette vie de merde qui s'offrait à lui là-bas, se serait enrichi très vite dans la cocaïne et depuis aurait pour ennemi acharné celui qu'il considérerait comme son meilleur ami, le Chasseur, moi je n'aime pas le mot *patron*, c'est trop malsain, trop péteux, désormais pour le nommer je vais utiliser le mot *Propriétaire*, ce n'est pas un bien bon mot non plus, mais c'est mieux, beaucoup mieux que *patron*, il a toujours été sympa avec moi, le Propriétaire, en dépit de la présence permanente de ses nombreuses gonzesses à ses côtés, je ne sais pour quelle star de cinéma ou quelle espèce de prince du monde il se prend cet homme pour avoir autant de femmes à ses pieds, mais il était pas mal, sa préférée de toutes était la Belle Gonzesse, il l'aimait beaucoup cette femme, d'un amour qui le rendait dingue, dépressif, et super jaloux au point parfois de lui demander d'arrêter de danser au beau milieu d'un show, elle était la seule qui pouvait le calmer de ses sautes d'humeur d'un simple baiser sur le front, il se met pas facilement en colère, le Propriétaire, devient bleu comme une peur quand cela arrive, je ne veux pas d'embrouille dans ma boîte, dit-il, ici c'est ma circonscription et quand on est dans ma circonscription on ne fait pas de bêtise, on ne touche pas à mes danseuses les mains vides, et celui qui estime avoir assez de couilles pour enfreindre ces règles n'aura pas affaire à moi, mais à ça, la Santa Maria est le surnom qu'il avait donné à son flingue, un colt 38 dont il s'amuse à faire tourner le barillet pour dissiper son stress, tu sais, une arme à feu pour garder les petits vagabonds à distance, les fils de pute comme ce trou du cul de videur une nuit sous prétexte de me ramener chez moi qui m'avait fait monter dans sa voiture et s'était arrêté dans un endroit où personne ne pouvait entendre mes cris et venir à mon secours, pour me forcer les jupons, me gifler, me maltraiter, me traiter de pute avant que je me sauve en lui foutant ma valise à la figure, et tu sais ce qu'il a fait, le Propriétaire, quand la nouvelle lui est tombée à l'oreille, il lui a foutu deux balles aux fesses, le lendemain, j'étais allée le voir pour le

remercier et lui dire que j'étais prête à tout, si par hasard il voulait plus qu'un simple remerciement, non sans lui avouer avant combien j'étais désolée, bête en acceptant la gentillesse de ce malfrat, ne le sois pas, disait-il sur un ton sec, je vais m'assurer que cela n'arrive plus jamais, je ne sais pas pourquoi il a toujours choisi des mots différents de ceux qu'il utilise pour parler aux autres filles pour me parler à moi, j'en ai assez que tu me parles comme ça, comme si j'étais ta petite sœur, pour qui tu te prends, avais-je envie de hurler, je veux que tu me traites, me parles, me hurles après, m'appelles, me regardes, me tapes les fesses comme les autres, comme la Belle Gonzesse, que je sois elle pour passer la nuit dans ton lit, tout contre toi, contre les battements de ton cœur, ton odeur, le videur qu'il continue à m'enquiquiner, me forcer à ouvrir mes jambes pour me violer, si c'est ça qui doit se passer pour que tu marches, pour que je trouve un bon prétexte pour te déranger, me plaindre, pleurer dans tes bras, pour que tu aies pitié de moi, me serres contre ton cœur, me sautes pour me consoler, remplaces la Belle Gonzesse par moi.

le Propriétaire, tu peux facilement te tromper sur son compte, ça m'est arrivé à moi aussi, il m'a pas fallu longtemps pour découvrir qu'il n'était pas réellement au fond ce qu'il laissait apparaître sur sa peau, le genre de type à première vue qui a tout d'un méchant, d'un sans pitié, mais dont le cœur est grand comme l'océan, un cœur où il n'y a pas de place pour la haine, qui donne sans rien attendre en retour, la première fois que je l'ai vu pleurer c'était une danseuse accidentée ou un *brother* qui venait de se faire buter, ça déteste les chansons à l'eau de rose, genre *When a man loves a woman* ou *Have you ever loved a woman*, passionné de rap, il en écoute sans arrêt, à longueur de journée, la tête becquetant le vide comme un oiseau, tu sais, ces mecs qui chantent pas, qui parlent, qui font la même chose que moi allongée sur le divan au fond de mon île, son plus grand rêve c'est de les voir un jour performer dans sa boîte, les plus connus, pour ça il faudrait une fortune, travailler toute sa vie pour ne disposer que du quart de ce que ces mecs demandent, qu'est-ce qui serait plus merveilleux hein de voir 50 Cent, Wyclef, Sean Paul jouer ici, disait-il, émerveillé comme s'il les voyait déjà en train de jouer dans sa boîte, moi mon idole il est mort, c'est Tupac, l'homme qui a dit *we gotta make a change*, nous devons faire changer les choses, il connaît par cœur la date d'anniversaire de chacune des danseuses, le Propriétaire, toujours prêt à sympathiser et tout, quelqu'un dans son genre ici, crois-moi, c'est rare, l'an dernier pour mon anniversaire, la télé était triste d'une part, en proie à des images de décombres, de morts trop nombreux pour être recensés, reconnus, d'autre part se réjouissait d'être la première sur place, au cœur de l'évènement, à pouvoir montrer avec autant de netteté, de justesse le malheur du monde, il m'a fait cadeau d'un iPod, j'ai mis dedans toutes les musiques et les vidéos que tu aimes, me disait-il, depuis lors, je ne me déplace pas sans mon appareil, sur l'écran duquel je n'arrête pas de picorer, faire tourner mon index, comme font les autres, comme une idiote, il m'a aussi fait cadeau d'une sacoche, pour mettre tes petites affaires, au cas où un jour tu partirais d'ici, me disait-il encore, le Propriétaire, ce jour-là, c'était la première fois, il m'a invitée à m'asseoir auprès de lui dans ce qu'il appelait son bureau, il me parlait de son enfance dans son pays natal, il n'avait que six ans quand un copain de son père était arrivé en coup de vent à la maison pour annoncer la nouvelle, il ne se rappelait pas vraiment ce qui était arrivé à son père, je veux dire ce

qui avait causé sa disparition, il n'avait pas encore l'âge pour comprendre, maman où est mon papa, demandait-il à cette femme qui ne trouvait rien d'autre à lui répondre que *papa est parti pour un long voyage, il reviendra un jour*, après avoir passé deux années à pleurer, enfermée dans sa chambre, pour pouvoir reprendre goût à la vie, prendre soin de son fils et tout, elle décidait de devenir marchande de fleurs, en se faisant assister par ce petit garçon drôle et intelligent qui lui était d'une aide exceptionnelle, à cause de lui les gens achetaient sans débattre sur le prix et demandaient à sa mère de garder la monnaie, c'était ce qu'il voulait faire, le Propriétaire, en arrivant ici, travailler, mettre un peu d'argent de côté pour ouvrir un magasin de fleurs, déconseillé par son ami, il a tout lâché, les fleurs c'est pour les femmelettes, les pédés, lui disait le Chasseur, c'est pas un truc pour toi, et puis ça ne va pas marcher dans ce quartier pourri où les gens n'ont rien à foutre des sentiments, de la poésie, et toutes ces conneries, sur le petit écran ça n'arrêtait pas de commenter ces images de fin du monde, dehors il pleuvait des hallebardes, et lui me racontait sa vie comme un fou.

quand ça commence à chauffer un peu dans la boîte le Propriétaire lui, pour mieux voir autour de lui, s'isole dans un coin, on n'est jamais plus près qu'à distance, dit-il, avoir un œil sur tout, ceux qui entrent, ceux qui sortent, les méchants comme les doux, les méchants doux, les mauvais garçons, les drogués, les détraqués, ceux qui viennent pour la bagarre, pour semer le trouble, comme ceux qui viennent juste pour s'éclater et draguer quelques nanas, se diluer dans la foule ou rester sagement à l'écart, comme coupés du reste du monde, non sans être capables du pire sous l'effet de l'alcool, être animés par un certain sentiment de bonheur, de grande satisfaction en voyant flotter comme par miracle ces bouffées de joints ou de cigarettes au-dessus de tout, ces pets indiscrets que la musique rend inaudibles, ces vies diluées dans cette déflagration rythmique, le moins qu'on puisse dire c'est qu'il a du mal à bouger, se déplacer au ton de la musique, ce patchwork de corps entassés, clignotants, ornés de tout, percés même aux endroits les plus inattendus, les cheveux coupés en crête, en palmier, ou tout simplement *dread*, qui se défonce pour aller baiser après dans les toilettes et jeter les condoms dans le bol ou sur la céramique, ce genre de boîtes on les trouve majoritairement en banlieue, dans les endroits chauds, ravagés par les trafics de tout et les querelles de bande, très peu fréquentées par les grands cravatés, les ventres bombés, les petits péteux de la haute, elles sont souvent sillonnées par des voitures de flics qui sous prétexte de chasser les indésirables, de faire leur travail, entrent et demandent à tout le monde de montrer leurs papiers ou de vider les lieux illico, une sorte d'arène aussi pour qui veut se mesurer, les *black* eux ils crachent par terre dès qu'ils voient par hasard arriver un blanc, qu'est-ce qu'il vient foutre ici, surtout si ce dernier se fait accompagner d'une négresse, pour nous agacer ouais, le *black* ne supporte pas le fait de voir un blanc avec une négresse, du colonialisme sexuel, voilà ce que c'est, voilà comment ils appellent ça, et le blanc qu'on le traite d'antisémite, de raciste et tout, il est prêt à chasser ton caca et t'essuyer le cul après pour prouver le contraire, se distinguer du lot, pourtant le *black* l'aurait pris autrement si c'était un autre *black* qui se faisait accompagner d'une blanche, une race vengée en vaut deux, voilà comment ils le prennent, et pour le blanc si c'était un autre blanc qui le traitait d'antisémite, de raciste et tout, tout est dans le qui dit qui fait, dans la provenance et la couleur de l'énoncé, dents acérées,

poings ramassés, motivés par la haine, ils s'obstinent à corroborer à leur insu cette théorie de je ne sais qui selon laquelle l'homme serait l'animal le plus animal de tous les animaux, pour un simple regard mal interprété, un simple oui, un simple non, c'est la pagaille, des phrases sombres qui commencent souvent par *le trou de ta mère* et se terminent par un flot d'uppercuts ou de projectiles qui partent dans toutes les directions, odieuses indiscretions souvent fondées sur des allégeances personnelles, et d'autres, grands noms des faits divers, des histoires assez compromettantes comme ça, vautrés dans les intimités chaleureuses de l'entre-soi, déballent des souvenirs communs, des anciennes solidarités de quartier, des machins, ou disséminés sous leur masque, obsédés par la quête incessante du pouvoir économique, les consécration, la paternité, s'entre-déchirent pour des questions de poudre, de qui est le plus fort, mérite la palme du plus mauvais, de conducteur de bagnoles les plus convoitées au monde, le Propriétaire souvent dépassé par les événements appelle la police ou tire des coups de feu en l'air pour mettre un bémol, en ce qui nous concerne les danseuses on a eu souvent peur d'être les prochaines victimes de la soif de sang de ces fous, pas trop longtemps de cela la Belle Gonzesse a reçu une balle à la tête et est morte sur le champ, le caïd pour ramener le Propriétaire à lui ne trouvait pas d'autre solution que de descendre sa copine.

voilà pourquoi il voulait à tout prix que sa copine arrête de danser, le Propriétaire, pour éviter qu'une chose de ce genre arrive, personne ne sait mieux que lui de quoi cet homme est capable, le Chasseur, personne ne sait d'où il vient, on dit qu'il est arrivé ici comme ça et s'est mis à buter tous les petits merdeux qui osaient lui barrer la route, du moins qui se montraient assez malins pour prendre le risque, commettre une telle erreur, pour pouvoir régner en maître, être le seul dieu debout dans la ville, sans personne sur son chemin, c'est un égoïste, un connard de première, super doué pour la ruse, toi qui n'as jamais réussi un seul coup, voilà comment on tue, disait la voix au bout du fil, tu la voulais, elle est à toi maintenant, elle n'a même pas eu le temps de gigoter, ta petite putain, elle s'est éteinte comme un pet, la prochaine fois, ce sera toi, ma poule, une voix profonde, presque murmurée, marquée d'un optimisme insolent, une histoire débile, entre le Chasseur et le Propriétaire ça avait l'air d'une vraie plaisanterie au début, à cette époque-là la boîte n'existait pas encore, c'était juste une folie, juste un rêve, une de ces folies, un de ces rêves sur lesquels on fonde ses espérances, ses possibilités de sortie, pour être enfin libre, voler de ses propres ailes, n'avoir plus à battre le pavé, à attendre que l'autre te tende la main, te mette sur un coup, et quand on a de la folie et du rêve, on ne se fait pas buter comme les autres, pour un rien, ils étaient comme les testicules, très proches, toujours ensemble, jamais séparés, jamais l'un sans l'autre, sauf dans un cas de force majeure, tout d'un coup, en deux temps trois mouvements, comme on dit, ça a changé, dégénéré, ils ont perdu les pédales, ça va de soi, deux copains c'est fait pour s'engueuler aussi, s'envoyer des bouts de merde, c'est normal, c'est pas grave, mais quand pour une affaire de femme ils se guettent l'un l'autre à tous les coins de rue avec un pistolet en main, se haïssent pour si peu, ça c'est pas normal, c'est très grave, et maintenant voilà ce qui arrive à cause de leur bêtise, la Belle Gonzesse est morte, la nouvelle a gagné toutes les rues, toute la ville en parle, les gens ils n'ont pas besoin de savoir, c'est qu'ils peuvent pas rester sans radoter, commenter et tout, deux vieux testicules se sont mis à bagarrer, pour quelque chose qu'ils ne savent pas encore les gens, qui nécessite qu'on questionne les passants qui ne savent pas non plus ou qui ne veulent fourrer leur nez dans la merde des autres, les flics eux étaient arrivés après, ça arrive toujours après les flics, toujours au moment où on en a le moins besoin ou pas

du tout, et puis ça pose toujours des questions bêtes, souvent qui ne servent à rien, quel était le motif de son appel, tu as bien dit qu'il t'avait appelé, il t'a parlé, qu'est-ce qu'il t'a dit, rien, oui il m'a appelé, m'a parlé, des menaces, il m'a menacé, au fait, le flic ne comprenait rien à ces balbutiements, il avait en face de lui un homme sous le choc, traumatisé, en colère, qui n'arrêtait pas de mordre ses lèvres, il écrivait quand même dans son calepin, on en douterait à travers de tels gribouillages qu'ils puissent trouver quelque chose capable de leur donner une étincelle, une piste ou la piste ou la piste d'une piste ou je ne sais quoi, ces idiots de flics, menacé, il m'a menacé, encore des balbutiements, apparemment très calme, le flic repose les mêmes questions en continuant à gribouiller dans son calepin, il m'a rien dit, il a dit que c'était la putain de sa vie, voilà, la putain de sa vie, interloqué, répétait le flic avec un air de quelqu'un qui n'arrive pas à en croire ses oreilles, bordel de merde, c'est que je te dis putain, la putain de sa vie, hurlait le Propriétaire, énervé, il écrit plus vite cette fois le flic, pendant une minute environ, ce sera tout pour l'instant, disait-il, avant de se barrer, il n'y a pas que moi qui trouvais ça anormal que le flic n'ait posé aucune question concernant la morte, il a seulement soulevé un pan du drap qui couvrait le corps pour détourner les yeux après en un brusque mouvement, la tête de la victime était traversée par le projectile pour finir en un fameux cocktail de sang et de jus de cervelle, faudrait trouver un moyen de stopper ces mecs avant qu'ils fassent d'autres boîtes crâniennes défoncées, Dieu sait qui ce sera, disait je ne sais qui d'entre nous, la putain de sa vie, tout est là dans ces mots, ce n'est pas déshonneur quand on se fait jeter par sa pute, ça l'est quand on se la fait piquer par un autre, et pire quand c'est par son meilleur ami ou celui qu'on prenait pour son *brother* préféré, qu'on a aidé quand tout allait maigre et vide, pour qui tu t'prends hein, qu'est-ce que tu crois, tu crois que j'allais la laisser vivre, que j'allais la laisser pour toi, et pourquoi elle t'a choisi toi, qu'as-tu déjà fait, qui es-tu pour mériter un tel bonheur, quand tu es arrivé ici, de ton foutu pays, ton trou à rats, où tu mangeais la faim à ta faim, tu avais encore faim, tu mendiais, tu puais, t'étais pas un homme, mais un tas d'os protégé contre le froid par un manteau ramassé à la poubelle, c'était même pas un manteau ce manteau, mais un gros morceau de toile sale, parce qu'un manteau ça a un prix, il fallait des sous, toi tu ne pouvais même pas manger à ta faim, personne ne voulait de toi, t'approcher, ne pensait que tu pouvais devenir quelqu'un si on te donnait ta chance, c'est moi qui t'ai sorti de la rue, donné une réputation, qui t'ai appris à tromper la vigilance des flics, à buter un homme sans qu'il ait le temps de sautiller ni rien, à distinguer la vraie poudre de la fausse, à la respirer comme ça doit, à fuir avec, à te présenter des gens, des clients un peu

partout, à négocier les prix, tu n'avais rien, moi si, moi j'avais tout, je t'ai laissé rouler dans ma bagnole, sauter des gonzesses sur ma banquette arrière et tout, tu étais comme un frère pour moi, oui, comme un frère, c'est moi qui t'ai tout appris, tout donné, même la puissance de feu pour imposer tes affaires, ainsi que l'argent avec lequel tu as ouvert cette boîte, après plusieurs bons coups réalisés ensemble, je me disais que ça valait peut-être la peine de te laisser voler de tes propres ailes, tester tes limites, aller au-delà du misérable marchand de fleurs que tu aspirais à être, voilà comment tu m'as remercié, en te mettant sur mon chemin, ma putain à moi, la putain de mes rêves, elle m'a supplié de la laisser vivre, c'est toi le responsable de sa mort, c'est toi qui l'as tuée en la préférant à notre amitié.

ici c'est comme ça, les grands méchants ils appellent carrément pour te dire que ce sont eux qui ont tué ton frère, ton cousin, ton ami, ta petite amie, ton père, qu'ils t'attendent à telle ou telle adresse ou sont en route pour venir te faire la peau, le Propriétaire a raccroché avec une telle rage que le téléphone lui est tombé des mains, Santa Maria, c'est la première fois depuis mon arrivée dans cette boîte que j'ai pensé à Santa Maria, que je me suis vraiment rendu compte qu'il était toujours là depuis tout ce temps, que Santa Maria c'était pas l'un des bateaux sur lequel montait Christophe Colomb quand il a découvert l'Amérique, mais son flingue, juste une petite chose comme ça qui pouvait ôter la vie à quelqu'un, à plein de gens à la fois, mettre une fin à tout, je ne l'avais jamais vu dans un pareil état, le Propriétaire, indigné, complètement abattu, enfin pas complètement, assez pour qu'il oublie qu'il avait une arme et qu'à partir de cette arme il y avait un certain nombre de choses qu'il pouvait transformer, il pleurait, j'ai dit ça comme si c'était déshonneur à un homme de pleurer, je ne vois pas pourquoi on colle cette réputation de mauvais garçon à un être aussi faible que lui, qui n'a jamais fait de mal à une mouche, qui possède un flingue juste parce que c'est pas prudent de ne pas en avoir dans le milieu où il évolue, parce que c'est le seul instrument de travail qu'il a eu toute sa vie, c'était naturellement que le Chasseur le lui avait offert le jour même de leur rencontre, *si tu veux sortir de la merde man*, l'un sortait d'un bar, l'autre était sous la pluie, enveloppé dans un vieux manteau, tout ce qu'on pouvait trouver à lui reprocher, au Propriétaire, c'est d'être trop attaché à sa boîte et ses danseuses qu'il considère comme sa famille, quant aux deux balles qu'il avait foutues aux fesses de ce macaque de videur, il l'avait cherché, on force pas une femme à ouvrir ses jambes comme ça, comme si de rien n'était, comme si c'était une église, comme si une femme ça n'avait pas le droit d'exhiber ses fesses sans se faire violer, de choisir d'être avec celui-ci et pas celui-là sans se faire buter, qu'est-ce qu'il attendait le Propriétaire pour aller buter ce fils de pute, venger valablement sa gonzesse.

la Belle Gonzesse, je ressens son absence, sa mort pour être plus précise, comme une sorte de liberté qui ne me rend pas libre vraiment, tu vois ce que je veux dire, je ne sais pas comment te l'expliquer, je ne trouve pas les mots, tu vois, quelque chose que j'ose appeler liberté qui devait me rendre libre, qui pourtant m'enchaîne, fait de moi une salope, une opportuniste qui attendait le bon moment pour foncer, sauter sur une occasion que tout humain normal devrait laisser passer ou différer, qui se dit à un certain moment mais qu'est-ce que tu fous là, tu ne vois pas que c'est un homme brisé, plié, t'es folle ou quoi, comment lui proposer de dormir dans son lit pour le consoler, le pousser à considérer tout ça comme du passé, alors qu'elle était sa putain à lui, la personne à qui il tenait le plus au monde, de toute façon ça devait quand même arriver, tout le monde meurt un jour, oui, mais, c'est quoi l'intérêt de ma recherche, je lui demanderais de me caresser, de me taper, de me prendre avec rage et tout, mais et après, rien n'est plus tragique, plus improbable que l'après, il retournerait dans sa nuit et moi dans la mienne, comme si de rien n'était, une page à tourner comme tant d'autres, elle est morte certes, elle n'a pas cessé d'être sa gonzesse, l'une des nôtres, et elle ne cessera jamais de l'être tant que nous serons là pour nous souvenir d'elle, pour parler d'elle, pour continuer à faire ce qu'elle aimait faire le plus au monde, danser, le soir de la veillée ou ce qu'on considérerait comme la veillée, la boîte était fermée, au fait on l'avait voulu autrement qu'installer quelques chaises au milieu de la salle, allumer des bougies, servir du thé à qui en veut et tout, le Propriétaire n'avait pas le cœur à cela, ça se comprenait, ça va comme ça, rien de plus, disait-il, dehors il faisait un froid d'enfer, le Chasseur devait être quelque part en train de fêter sa victoire ou manigancer un plan pour en finir une fois pour toutes avec ce traître, cette boîte et tout, les danseuses étaient là, ainsi que quelques amis ou ennemis non déclarés, on était là à déterrer des souvenirs, à les tirer de leur néant, les épousseter, on pleurait doucement, ici les gens ils pleurent pas, ils sniffent dans leur mouchoir comme pour se moquer du mort, chacun racontait à son tour dans quelle circonstance il avait rencontré la Belle Gonzesse, j'allais à peine prendre la parole pour dire, je me rappelle plus ce que j'allais dire, quand j'ai vu le Propriétaire se diriger vers les escaliers qui mènent à sa chambre pour aller sans doute se suicider, je le savais parce que ça m'est arrivé souvent aussi de vouloir céder à la seule

chose qu'il nous reste vraiment à faire parfois, s'en aller, disparaître, c'était plus un homme, c'était un zombie moi que je voyais monter ces marches en je ne sais quel bois, une descente douce vers le paradis, au bas de ces escaliers, il y avait les toilettes, dans ces toilettes ça puait la pisse, la merde, la vomissure et le sperme, partir avec sa putain pour toujours dans le repos éternel, je l'ai suivi d'un regard impénitent qui grimpait d'un trait les escaliers pour arriver jusqu'en haut et s'arrêter net au pas de la porte de sa chambre, porte claquée au nez de mon regard, je n'oserais jamais monter moi-même en chair et en os, les autres doivent sans doute depuis tout ce temps soupçonner mes petits jeux, aussi subtils qu'ils puissent se révéler, ils n'osent rien montrer, ils savaient combien j'étais admirée par le Propriétaire, il l'avait même répété devant tout le monde, cet imprudent, ce qui ne manquait pas parfois, et même souvent, de rendre très jalouse la Belle Gonzesse, elle aussi elle n'oserait rien dire, c'est notre petite sœur à tous les deux, dirait-elle hypocritement, en haut c'est de là qu'on voit le mieux ce qui se passe en bas, c'est là où il se retire pendant le déroulement de ces soirées pour ne pas manquer le moindre mouvement de la foule, la vue était bonne, j'avoue que c'est la première fois que j'avais vu la boîte de ce point de vue, c'est pas mal, je me rappelle le lui avoir dit à maintes reprises que c'était trop dangereux de rester là avec autant d'ennemis et autant d'argent, lui n'écoute pas, n'écoute jamais, ça va aller, t'inquiète, j'ai le contrôle, les mêmes vieilles rengaines, mon regard se faisait plein d'idées, il avait envie d'alerter les autres ou la police qu'il allait se suicider, le Propriétaire, non, qu'est-ce que je raconte, et s'il avait seulement envie de se reposer un peu, d'être seul avec lui-même, préférer ne pas entendre toutes ces histoires, tous ces témoignages de merde, voir toutes ces larmes couler dans sa boîte, les gens sont toujours mieux traités dans leur mort que dans leur vivant, comment le savoir, qu'il n'allait pas se suicider, si c'est tout ce qu'il voulait pour l'instant, se retirer, s'enfermer dans sa chambre dont je n'arrête pas depuis mon arrivée ici d'imaginer le contenu, elle doit être bourrée de beaux trucs et de grands secrets, un décor assez adapté à ses rentrées non seulement, mais par rapport à l'image qu'il donnait de lui depuis quelque temps, un homme *bling*, une de ces étoiles qu'on voit au point qu'il soit envié d'une manière écoeurante, désormais dans son regard il n'y a plus rien, pas une once de volonté, rien, au fait ce n'est plus un regard son regard, mais une question simple, une question qui pourrait se formuler ainsi, ça sert à quoi tout cela sans elle, ou quel sens a tout cela sans elle, ou encore, n'était-ce pas elle le sens de tout cela.

à dire vrai, ça ne peut pas grand-chose, au fait ça ne peut rien du tout, un regard planté derrière la porte d'une chambre où un homme est supposé se suicider après la mort de sa putain, l'homme est assis sur son lit, en face de lui une photo en grand format de la Belle Gonzesse, en pleine performance, était accrochée sur le mur, elle portait une petite culotte en jersey, ses seins étaient deux petites merveilles d'anatomie, ses cheveux coupés pas trop court pas trop long, comme il faut, mettaient en évidence son visage allongé où se dessinaient les traits d'une femme mûre un peu trahie par ses yeux d'enfant triste, ce qui n'altérerait en rien son charme de pin-up, de putain dernier cri, enfin bref, c'était une belle photo, il reste assis sur son lit, il pense à elle, à cette femme qui n'était pas sa vraie femme mais qui était tout pour lui, il est des femmes comme ça, pour qui on n'a plus envie de retourner en arrière, pour qui on oublie sa vraie femme, son vrai pays, du moins son pays d'origine, tout, pour recommencer une autre vie, il pense à elle comme un fou, son Santa Maria à la main, bientôt sur sa tempe, sans appuyer encore sur la détente, enfin pour l'instant, il pense, il pense avec sur sa tempe un flingue au barillet vide, quel abruti, il avait sans doute oublié de le charger, il s'en rendra compte quand il aura appuyé sur la détente, donc il ne se suicidera pas, parce qu'il lui sera possible de se rendre compte qu'il n'avait pas chargé son flingue, un mort ça ne se rend compte de rien, ça bande pas, ça se masturbe pas, ça fait rien, enfin bref, ça fait un bout de temps qu'il a quitté son pays natal, celui du plus vieil embargo du monde, imposé par ceux qui se disent les maîtres du monde, ses enfants doivent devenir maintenant des hommes et des femmes, ils doivent l'oublier ou il doit les oublier, une chose est sûre, il retournera pas dans ce foutu trou où il mangeait sa faim à sa faim, trimballait sa peau de chômeur dans les rues comme un chien, il veut l'oublier comme on oublie quelque chose de peu d'importance, il ne veut plus en parler, il ne se suicidera pas parce qu'il a aussi commis la faute de penser à nous, nous, les danseuses qu'il appelle sa famille qui n'ont nulle autre part où aller s'il abandonne, à part moi qui ai un travail de jour chez Madame, les autres ne font que danser la nuit dans sa boîte.

pour se tuer on n'a pas besoin d'avoir du talent, de penser, déterminer le meilleur angle de tir, s'accrocher à son point de mire, être prêt à tirer au moment précis, tout ce qu'il faut savoir à un tireur d'élite pour être un vrai, c'est une chose toute bête, il suffit juste de braquer son arme sur sa tempe et appuyer sur la détente, et elle est déjà là la merde, avant même que le projectile ait quitté sa souche pour se frayer un chemin dans la cervelle, pour se tuer c'est la partie idéale du corps humain, la tête, pour être sûr de tout, on ne perd pas son temps à cogiter, à péter entre l'urgence de mourir et cet étrange soulagement de n'avoir pas pu appuyer sur la détente et s'envoyer dans l'autre bord, pour être enfin réduit à ce corps inerte, incapable de se masturber, de prendre tranquillement son café sur une terrasse en fumant une cigarette, qui ne sera qu'une charogne dans les prochaines heures, la main tremblante, le corps traversé de soubresauts, pétrifié à la fois par ce geste de cinglé et l'angoisse d'être si près de son propre vide, ce mort qu'il est devenu maintenant sans avoir pourtant la cervelle en bouillie, sans que son cœur ne se soit brusquement arrêté de battre, qu'il soit allongé dans une stupide boîte entouré par une bande d'hypocrites qui pleurent pour quelqu'un qui ne sait même pas qu'ils pleurent, qui ne les a jamais aimés non plus, qui n'en a rien à foutre, était mille fois plus mort que si le pistolet était chargé et qu'il parvenait à s'éclater la cervelle d'un seul coup, celui qui veut vraiment s'en aller, à quoi pense-t-il, songe-t-il à l'après, à sa vraie femme et ses enfants abandonnés dans son pays natal, à la beauté du monde, une photo en grand format accrochée au mur de sa chambre, à ce bruit étrange que fait ce foutu barillet qu'il ne cesse de tourner dans le but de retarder un peu son départ, à ses danseuses et tout, n'est-ce pas que tout ça doit se passer rien que dans une moitié de seconde, voir défiler devant soi le film de sa vie, comme on dit, non il pense pas, il songe à rien celui qui veut vraiment se suicider, même à l'acte qu'il va poser, il refuse de se plier sous l'infamale autorité de ses pensées, une à une, il remplit les chambres de son barillet qu'il applique en un brusque mouvement et pan, puis rien, silence, un oiseau vient tout juste de s'envoler vers sa dernière éternité.

ça va de soi, celui qui veut vraiment foutre le camp d'ici, il songe à rien, même pas à toi, gardienne de la dernière porte, maîtresse du passage, déesse de l'autre bord, qui as ta demeure dans tout ce qui palpète, accède à la lumière, dans les couloirs chauds des veines, les racines de la jeune plante, le dégonflage éperdu des amoureux et tout, car il est loin d'être une larve, un poltron assis sur son lit dans sa chambre en regardant cette foutue photo en grand format de sa putain avec sur sa tempe un flingue doté d'un barillet vide, alors qu'il pouvait procéder autrement en utilisant un couteau par exemple, c'est plus simple un couteau, ça entre dans la chair sans faire de bruit, sans déranger les autres qui appelleraient la police sur le champ, un couteau, oui, le même instrument j'imagine dont s'est servi mon père pour tuer ma mère, mon fils de pute de père, oui c'était sans doute un couteau, un seul coup dans la poitrine, et elle était morte sur le champ, alors qu'il y a un certain rappeur du nom de 50 Cent qui aurait encaissé neuf balles et qui à l'heure qu'il est rappe encore, parce que tu l'as peut-être voulu ainsi, toi la mort, la grande faucheuse, l'infiniment plus que l'infini multiplié par la profondeur de l'éternité, quelle loi tu fais, toi comme Allah qui n'es pas obligée de faire comme on veut, même si à la vérité celui qui devait être mort ce jour-là à la place de ma mère c'était lui, mon père ou l'homme que j'appelais papa, c'est lui qui devait recevoir ce couteau en pleine poitrine, patauger dans son sang, crever, disparaître pour toujours, pour que je n'aie plus à le revoir dans mon lit, dans mes rêves, ces morceaux de serviettes pressées entre mes cuisses pour arrêter l'écoulement de mon sang, une cuvette en plastique pour cracher son sperme, ma mère me disait que je deviendrais une vraie femme lorsque je verrais ce sang couler entre mes cuisses, combien de fois je l'ai vu couler ce sang entre mes cuisses qui ne faisait pas pourtant de moi une vraie femme, avec ses mains sur ma bouche pour étouffer mes cris, ces cris que ma mère, impuissante, entendait tout de même depuis sa chambre où elle se recroquevillait pour pleurer toutes les larmes de son corps, avant d'avoir été tuée par cet homme, je crois qu'elle était morte avant tout de son impuissance, sa solitude, personne, absolument personne ne cherchait à savoir ce qui s'était réellement passé, ça fait trois jours qu'on n'a pas vu la voisine, qu'elle n'est pas rentrée, elle est peut-être allée voir un membre de sa famille en province, disaient-ils, recroquevillés au fond de leur case, c'est pas si grave que ça, il y a

plein de gens qui sont sortis qui sont pas rentrés, on a déjà trop à faire pour s'occuper de telles conneries, des affaires des autres, elle rentrera quand elle voudra la voisine, point merde, enfin bref, mon père s'est fait tuer juste pour s'être débarrassé de sa colère, sa haine, sinon pour avoir répondu aux exigences de son corps, satisfait ses fantasmes d'homme en sautant tous les soirs que le Bon Dieu fait sa petite fille chérie, sa petite putain de fille qu'il force à le sucer jusqu'à ce qu'il en soit dégoûté et repousse brutalement sa tête qui va se heurter contre le fer du lit.

je n'ai jamais eu autant envie de mettre fin à mes radotages, une fin à tout, m'en aller, comme personne n'a jamais autant besoin de quelque chose d'aussi déterminant, d'aussi salvateur, pour ne plus avoir à mourir à petit feu, à regarder sans rien voir, à avancer sur place, à contempler avec des larmes aux yeux et un flingue braqué sur la tempe un foutu portrait de quelqu'un qui a déjà traversé le temps, non tu n'es pas morte, semblait exprimer ce regard fissuré, tu es juste allée faire un tour dans le quartier, pas dans le quartier, le Chasseur est toujours à l'affût, mais plutôt dans le parc ou quelque part d'autre, pour revenir après te jeter dans ses bras, les bras de ce regard fissuré, complètement abattu, ça va de soi, il est de ces êtres pour qui tu es aussi urgente, aussi vitale que l'oxygène que l'on respire, tu es loin d'être cette sombre vallée, ce brasier qui consume éternellement, à croire que tu sois la plus redoutable, mais la route la plus sûre vers la vérité, *cette petite lumière là-bas*, la profondeur de l'éternité ajoutée à l'infiniment infini, si seulement il avait songé à mettre au point ce foutu pistolet et tiré sur sa tempe, tout le monde aurait été content, ç'aurait été plus simple, j'aurais plus de raisons de ne plus être cette femme qui danse parce que la nuit elle n'a rien à foutre chez elle, pour fuir les prosas de la télé, les bourrasques de l'île, les pleurs de cet enfant chassé dans cette chambre imaginaire qui veut qu'on le berce, lui chante une chanson, sans savoir vraiment pourquoi elle est là en petite culotte à brasser ses reins devant une bande de tarés qui hurle de plaisir, te pousse à faire mieux du haut de leur fric, ce n'était qu'une larve, un lâche, un poltron de la pire espèce, le Propriétaire, il ne savait pas qu'en se donnant la mort je serais moi aussi morte avec lui, libérée pour toujours du poids de mon père sur ma poitrine, qu'une seule balle aurait suffi pour nous deux, le Chasseur à sa place, à l'heure qu'il est, au lieu de perdre son temps à s'apitoyer sur son sort, la ville aurait été déjà mise à feu et à sang pour trouver celui qui a fait ça, osé buter sa putain, puis plonger ici et remonter ailleurs, le coup poisson qui marche à chaque fois, comme mon père, tuer sa femme pour mieux camoufler ses exactions sexuelles sur sa propre fille, pour être libre de continuer à la violer, je ne suis pas sûre que tu comprendras, que tu voudras comprendre un seul mot à tout ça, à toutes ces paroles en pile, toutes ces images en cavale, à la dérive, une pirogue sur une mer démontée, et puis en quoi sa mort pouvait rendre justice à cette femme, pour qui veut se suicider vraiment un flingue

est-ce le seul moyen, je crois que c'est Giraudoux qui l'a dit *s'il n'y a qu'une façon de venir au monde, il y en a mille d'en sortir*, le Propriétaire il pourrait aller se jeter du haut d'un de ces immeubles de cinquante étages, ces maisons qui se mesurent au ciel, boire la ciguë, ou tout simplement se faire tirer dessus en fuyant avec l'argent d'une casse de banque, l'argent que les plus riches ont gagné en sacrifiant les plus pauvres, voilà une cause pour laquelle il faudrait mourir de temps en temps, mourir héros pour une bonne cause.

j'ignorais qu'ils savaient eux aussi pleurer parfois, en avoir marre du monde et tout, trouver ça assez chiant la vie au point de vouloir se l'enlever, disparaître comme un pet, ces mecs qui existent dans les larmes des autres, bardent les murs de violentes écritures colorées, illustrées par de drôles de dessins, qui sont souvent de leur gang, je ne pensais pas que toute cette haine du monde pouvait à ce point se retourner contre sa source, avoir l'effet d'un boomerang, haine boomerang, haine catogan, haine hélice à propulser le cœur loin de sa cage, des jours comme ça j'en connais plein, des jours où je suis parfaitement, intégralement dans la haine, ai envie de sortir dans la rue avec un kalachnikov et commencer à tirer sur tout le monde, buter Madame, buter Monsieur, buter la vieille, buter le Propriétaire, buter la télé, buter les danseuses, buter le Comédien, toi, tout le monde, hommes, femmes et enfants, pour boire tranquillement mon café le matin avec la certitude qu'il n'y a plus un seul être humain sur terre, à part moi, rien, même le goût âcre de ce thé dans ma bouche que j'ai avalé d'un trait ce jour-là pour me débarrasser de cette question dans mon ventre qui n'allait pas tarder à se développer, grandir jusqu'à se transformer en un mur géant, en limite infranchissable, et d'autres jours où je me sens si proche des autres, qu'il me suffit de les regarder dans les yeux pour fondre en larmes, des jours qui me poussent à faire mes valises et vider les lieux illico, où tout est chien, je suis encore là, c'est l'essentiel, jusqu'à ce que ce moment arrive, où je déciderai de mettre les voiles à nouveau, la peur c'est parti de mes veines, je laisse mes ressentiments et mes résignations pour aller aux latrines, ça ne m'écœure plus maintenant de les surprendre pendus dans un arbre, mis hors d'état de nuire avec une balle à la tête, ou enfoncés sur le dos d'une voiture dont les vitres volent en éclats pour laisser couler dans l'air des pleurs d'alarme, après s'être projetés dans le vide, du haut d'un immeuble de cinquante étages, ces mêmes mecs qui me poursuivaient avant dans la rue pour me piquer mon sac à main, qui rien qu'en un tournemain pouvaient changer l'ordre des choses, faisaient la pluie et le beau temps quand ça leur chante, se prenaient pour les maîtres du monde, maintenant j'ai plus peur de traverser la nuit, toute seule avec le bruit de mes pas sur le pavé, vers ma vérité, ce lieu où personne ne m'attend, *cette petite lumière là-bas*, vers ces questions que je ne me pose plus, genre qu'est-ce qu'on fait si le jour qu'on est supposé attendre se lever ne se lève jamais, si on n'a aucune

raison de vivre, personne sur qui compter, et tous ces trucs de con qu'on se pose quand tout est chiant, humide, tu vois ce que je veux dire, se laisser dévoyer quelques minutes pendant lesquelles on se surprend à chercher son nom dans la liste des décès publiée dans le journal et se sentir humilié si jamais ça s'y trouve pas, à vouloir se foutre une balle dans la tête, des conneries pareilles moi j'en connais plein, et je ne vois pas pourquoi j'aurais besoin de savoir où je vais être demain, qui je vais rencontrer, je m'en fous, je m'en moque, je me barre, point merde, c'est la fille imprévisible, comme la merde que tu vois sur le papier mais que tu ne vois pas dans la cuvette, ou celle qui sort, que tu vois dans la cuvette, qui ne se trouve pas sur le papier, la fille insaisissable, la peur c'est parti de mes veines, peu importe que ma vie soit une errance absurde vers une mort certaine, pour être heureuse, je ne sais pas ce que c'est qu'être heureux, pour avoir moins de raison de sortir dans la rue un bon matin avec un kalachnikov et tirer sur les passants ou quoi, Bon Dieu de merde, j'aimerais tellement aller frapper à la porte de la voisine d'à côté et lui dire qu'on organise une petite soirée entre copains, si ça lui dirait de nous rejoindre, même si je sais tout bonnement qu'elle ne viendrait pas, c'est qu'elle est traumatisée depuis plus de quarante ans, depuis cette nuit où son cochon de père lui avait forcé la petite culotte, alors qu'elle venait juste d'avoir douze ans, ce serait une bonne occasion pour lui expliquer après que les autres invités se soient cassés et tout qu'elle n'était pas la seule, qu'il m'était arrivé la même chose à moi aussi, et que maintenant je suis libre, car la peur c'est parti de mes veines, au moins ça lui aurait fait plaisir de savoir que dans cet immeuble nous étions plusieurs à couvrir, à partager la même blessure.

il m'a fallu me détacher un peu de moi-même, partir, quitter la fac où tout est procédés, logiques, se résume à une manière de faire, prendre les choses par leur revers, pour réaliser que j'ai toujours été cette femme avec une arme braquée sur la tempe ou une corde attachée à un arbre, une page à tourner, avec toujours un choix à faire quand survient la catastrophe, quand tout tremble, un soir je me rappelle même avoir écrit une lettre que j'avais gentiment adressée à la voisine d'à côté, pas pour lui dire au revoir, que je vais l'attendre de l'autre côté, *cette petite lumière là-bas*, l'heure est venue de précipiter mon heure, fermer boutique, c'est curieux, on se jette dans la corde, et ne regrette pas pourtant que ce soit la corde ou la branche qui se brise avec fracas à la place du cou, de n'avoir pas réussi à s'en aller cette fois encore, et qu'on va pouvoir comme avant continuer à chasser le caca de la vieille, à danser, à parler, briser le silence, chier, coucher avec le premier venu et l'oublier avant même qu'il ait franchi le seuil de la porte, à lire dans le train en allant au boulot, faire de nouvelles connaissances et repenser un autre jour à s'en aller pour de bon, jusqu'au jour où l'on tombe sur une de ces phrases qui peuvent transformer toute une vie, genre *remember to keep yourself alive, there is nothing more important than that*, que vaut-elle la vie dans un pays où le soleil se lève jamais, loin de son enfance, de son rêve et tout, loin de toi, de tout, la Belle Gonzesse était la meilleure de nous toutes, elle était née pour danser, elle ne danse pas, ma putain, elle fait de la magie, disait souvent le Propriétaire pour la vanter, elle voulait apprendre l'espagnol, quand son homme est en colère il est incapable de parler une autre langue, elle n'arrive pas à sauver un seul mot de ce qu'il dit, elle voulait aussi entrer dans une école pour danser au niveau professionnel, les morts ont toujours quelque chose qu'ils n'ont pas eu le temps de faire, en butant cette femme la jalousie du Chasseur était allée trop loin, pour ainsi dire elle avait dépassé les bornes, c'était moins de la jalousie que de la rage, de la rage comme on en a jamais vu, moi quand je veux une femme elle sera à moi, vivante ou morte, disait-il, moi c'est ma rage, ma haine ma consolation, c'était la première fois que je l'avais vu pleurer, le Propriétaire, toutes les larmes de son corps, comme un enfant, en pressant le cadavre sur sa poitrine, ses larmes coulaient sur son sang qui coulait encore, même morte cette femme était belle comme tout, quant à moi j'avais juré de ne plus jamais remettre les pieds dans cette

boîte, de lever l'ancre une fois pour toutes, plonger ici pour remonter ailleurs, crois-moi, ce n'est pas aussi facile d'abandonner un homme comme le Propriétaire, ce n'est pas son nom, mais c'est mieux que patron.

mon poète, il t'arrive souvent de m'appeler comme ça, et moi je ne t'ai jamais dit que ça me faisait chier que tu m'appelles ainsi, ils me fascinent bien les poètes, j'en suis pas un, j'ai jamais écrit un seul poème de ma vie, je me rappelle seulement t'avoir dit une fois que tes yeux étaient une source intarissable de lumière, ça, quelqu'un l'avait peut-être déjà dit quelque part avant moi, Dieu seul sait combien de raclées comme ça que j'ai reçues à l'école pour n'avoir pas pu donner mon impression rien que sur un petit extrait d'un célèbre poème d'un de ces fous qui parlent d'albatros, ces foutus oiseaux des mers australes, commenter un seul vers, je ne sais pas pourquoi à l'école ces nuls de professeurs veulent toujours que l'on trouve une explication à tout, même à un vers, comme si cela s'expliquait un vers, ils sont tous comme ma mère, il faut qu'on lui explique tout à cette bonne femme, pourquoi as-tu fait ceci et pas cela, explique-moi pourquoi tu es allé regarder la télé chez le voisin, jouer au foot dans la rue, qu'est-ce que je t'avais dit hein, c'est vrai que j'ai jamais compris un seul mot à ce qu'ils chantent les poètes, je ne suis pas sûr que cela peut s'expliquer un vers, avec toutes les étoiles, tous les oiseaux, la mer, l'infini, l'absolu et tout en mouvance dedans, mais, malgré tout, sont toujours pas plus utiles à l'État qu'un bon joueur de quilles, j'aimerais bien écrire des tas de poèmes, où je parlerais de ce que je veux, j'invoquerais le dieu des mots et te rejoindrais là-bas, là où tu es, j'irais te regarder danser dans la boîte, tu me présenterais ton patron, je veux dire le Propriétaire, les danseuses, plus particulièrement la Belle Gonzesse, il m'inviterait sans doute à prendre un pot, on parlerait de tout et de rien, non il ne m'inviterait pas, le Propriétaire, il ne fait pas confiance aux étrangers, le Chasseur est un malin, il peut utiliser des inconnus pour réaliser sinon ses rêves de sang, du moins ses menaces de mort, et avec toutes ces histoires d'infiltration de flics ou d'agents fédéraux un peu partout, c'est vraiment pas prudent, non il m'inviterait pas, moi je l'inviterais de préférence à dîner avec nous dans ton appartement ou ailleurs, non je l'inviterais pas, tu n'as pas ce genre de rapports avec lui, dans ce cas personne n'inviterait personne, tu me ferais plutôt visiter la grande maison de Madame, on ferait l'amour dans son lit aussi grand qu'un terrain de foot, comme dans ton rêve, tu me montrerais aussi de la rue la chambre où l'on avait retrouvé le corps pendu de cet inconnu qui traitait les héros de trou du cul, aussi cet homme qui traîne dans les bars à raconter, jouer ses

tragédies de guerre, on visiterait les musées, les bibliothèques, les places, tout, le soir, épuisée, tu dormirais dans ton lit à poings fermés, et moi entre-temps je serais allé regarder par la fenêtre les voitures qui roulent dehors sous la pluie, la multitude de barres de lumière projetées sur la chaussée, le déroulement tranquille d'une vie au milieu d'une forêt d'immeubles et de froid, mon poète, ça t'amuse bien de m'appeler comme ça, et moi je ne t'ai jamais dit qu'il est plus facile pour un homme d'être poète qu'un amant heureux.

il pleuvait des hallebardes, la boîte était vide, le Propriétaire était assis à califourchon sur une chaise, ses yeux perdus dans le vide, un Havane entre ses dents, un verre de whisky sur un tabouret à côté de lui, une chanson du roi de la pop était très subtile dans les haut-parleurs, si la Belle Gonzesse était là, elle trouverait sûrement quelque chose, quelque chose qui finirait par prendre l'allure d'une petite fête entre copines, allez les filles, chantez avec moi, pour casser un peu le silence, la somnolence de l'un, la gueule de bois de l'autre, toujours était-il qu'on se gardait de s'en parler, il y a de fortes chances que les clients ne viennent pas, disait l'une d'entre nous, moi peut-être, quand il pleut comme ça les gens ils sortent pas dans les boîtes, ils restent chez eux pour baiser, péter sous leurs couvertures, en plus le sol est glissant, ça peut mener à de gros risques d'accident sur la route, on voulait qu'il nous demande de rentrer chez nous, le Propriétaire, rentrer enfin dans mon île, mon île à moi, mon île chérie, mon île secrète, le DJ, les danseuses, les videurs, tout le monde avait les yeux dans sa direction, comme pour le forcer à placer le dernier mot, quand on a vu entrer en coup de vent cet homme, trempé jusqu'aux os, ses yeux étaient caillés de pourpre, maigre comme un clou, il puait, un de ces détraqués que les explosions des obus avaient rendus fous en leur laissant de profondes nuits intérieures, qui traînaient de bar en bar, de boîte en boîte, de place publique en place publique, en racontant leur épopée de sang, leurs récits de guerre, pour quelques sous ou un paquet de cigarettes, pour un rien, elle fait des fous comme elle fait des éclopés, des insomniaques, des amputés, des manchots et des orphelins, la guerre, jamais de vainqueurs, ça va de soi, ceux qui font la guerre ce sont tous des *losers*, on était sidérés devant toute cette fureur qui giclait de ses yeux, au point où on se regardait pendant un moment comme pour se demander *d'où vient-il ce morceau*, et au moment où un des videurs allait se saisir de lui, le Propriétaire avait précipitamment levé la main, gauche ou droite, je me rappelle plus laquelle, c'était tellement rapide, pour demander à cet animal costaud comme personne de laisser le pauvre homme tranquille, je ne sais pas pourquoi j'ai trouvé ce geste élégant, rien qu'une simple main levée comme pour marquer une pause, il paraît que j'ai trop d'admiration pour cet homme, dans une avalanche de mots et de gestes l'apparition commençait à jouer, une mise en scène aussi pathétique que renversante où il était à la fois lui-même et tous les autres.

au matin de mes vingt ans, raconte le Comédien, tout un cortège de voitures noires vitres teintées stationnait devant chez moi, trois hommes, militairement habillés demandaient à nous voir, moi et ma mère, on n'avait même pas eu le temps de leur demander ce qu'ils nous voulaient qu'ils lâchaient la bombe, comme je vous la lâche là maintenant, l'un d'eux puait terriblement de la gueule, pire qu'au trou à merde, je devais partir en guerre, défendre ma patrie, ma mère sans rien dire éclatait en sanglots, c'était tout ce qu'elle avait à dire, elle, enfin je suppose, je me rappelle que ma mère pleurait aussi le jour du départ de mon père, et il n'était pas rentré, je suis désolé Madame, nous ne faisons qu'exécuter les ordres du président, disait l'un d'entre eux d'un air faussement désolé, voici une lettre de sa part, on ne peut pas se permettre de perdre cette guerre, votre fils n'est pas le seul, il doit signer ceci, elle pleurait encore, ma mère, sans rien dire comme si elle savait déjà que j'allais le faire, signer, le plus costaud d'entre eux, un Blanc au visage raidi comme un morceau de pain rassis, disait en montant dans l'une des voitures qu'il n'avait jamais vu un jeune garçon aussi brave et courageux que moi, ce fils de pute, il devait dire ça à tous les autres, tous ceux qui avaient accepté de signer, c'était n'importe quoi, on ne regarde pas les gens dans les yeux comme ça pour savoir de quoi ils sont capables, en plus moi les affrontements c'est pas mes oignons, à l'école les autres me tabassaient tout le temps, m'intimaient l'ordre de ramasser les crottes de chien avec mes mains et de les bouffer après ou de manger leurs crottes de nez, tout ça allait se terminer grâce à Double, ce bon vieux gars était toujours là pour me défendre, à dire vrai c'était pas vraiment lui qui effrayait mes agresseurs, mais son look de gangster, son côté un peu fou de petit bandit de grand chemin, la ceinture de son jean toujours au ras de ses fesses et son képi à l'envers, pour mieux être aux yeux des autres ce qu'il n'était pas au fond en réalité, contrairement à moi qui m'habillais simple comme bonjour et ne faisais pas de mal à une mouche, tout le monde l'appelait Double S, c'est-à-dire Double Sun Shine, Double Super Star, il y avait aussi le Méchant Doux, toute la classe pouvait guerroyer comme elle voulait, pas pour lui, lui il restait toujours dans son coin comme une ombre, tout ce qu'on savait de lui c'est qu'il était là, son seul ami, je veux dire la seule personne à qui il adressait la parole, c'était moi, ce qui ne manquait pas de jouer en ma faveur, toute ma vie j'ai toujours été un lâche, un poltron, un bon à rien, une

poupée de chiffon, moi qui ne pouvais même pas me défendre à l'école, dites-moi, comment voulez-vous que je manie ces armes lourdes capables de détruire tout un village en une seconde, moi qui n'ai jamais au moins une fois de ma vie utilisé une fronde, Bon Dieu de merde, pourquoi avais-je signé ce foutu papier, bien sûr que ça n'impliquait que moi, que j'avais le choix entre signer et ne pas signer, rien n'aurait pu être possible sans ma signature, peut-être, peut-être, j'y avais pas pensé, je ne pense jamais à temps, j'avais le cul en feu, le cœur à la chamade, j'avais quand même saisi la plume et signé, sans hésiter, comme si je n'attendais que ça toute ma vie, savais ce que je faisais vraiment, ma mère elle faisait toujours semblant de n'avoir rien à me reprocher quant à mes choix, si je rentrais avec une gonzesse à la maison, fût-ce la plus allumeuse ou la plus dérangée du quartier, elle la recevait avec le même sourire lumineux que si c'était la plus réservée, la plus normale de tout le continent, pourtant dans ses entrailles tourbillonnait une douleur atroce, cette peur qu'il arrive du mal à son unique fils, sa dernière carte, la mort de mon père à cette guerre ne regardait que nous, absolument que nous, moi et ma mère, personne d'autre, je n'avais rien oublié pourtant, personne n'était venu nous rendre visite après les funérailles, pas même une seule fois, mieux valait fuir au beau milieu de la nuit ou mourir au lieu de signer, choisir de me battre pour ma patrie, ma patrie, mon cul, ma patrie c'est les latrines, j'étais en proie à d'horribles pensées, du coup j'avais les jambes qui tremblaient, je n'avais pas fermé l'œil depuis ce jour, je me voyais déjà en train de tuer des humains comme des bêtes, comme dans ces films d'horreur, ramper sous les balles, mitrailler en faisant de grands aaaaaaaah, comme font les acteurs de cinéma, je ressassais dans ma tête ces images de guerre qu'enfant je regardais à la télé, un homme s'était fait arracher les deux jambes sous l'effet d'une explosion, deux autres écrabouiller la cervelle sans doute par une de ces mitrailleuses cachées dans les fourrés, un autre, sans doute l'acteur principal, volait au secours du premier qui hurlait de douleur, en tirant dans toutes les directions, comme un fou, l'acteur principal dans les films de ce genre c'est presque comme le pasteur, c'est à lui de porter le fardeau du bien-être et de la survie des autres, il rampe sous les balles, toujours en faisant de grands aaaaaaaah débiles, il fait l'impossible pour sauver le monde, mais l'homme avait perdu trop de sang, dans son agonie il revoyait les sanglots de sa mère le jour de son départ pour cette guerre, l'image de son père dans cette vieille photo accrochée au mur de la maison qui le regardait avec des yeux d'outre-tombe, il songeait à sa femme et sa petite fille, quand la mort se révèle inévitable pour le soldat agonisant comment ne pas songer à sa femme, à ces petits moments d'éternité, à l'amour, cet infiniment plus que tout et tout, quelques secondes plus tard l'homme rendait l'âme,

une triste musique accompagnait un tas de lignes blanches qui se mettaient à grimper sur l'écran noir de la télé devant lequel ronflait dans son sommeil un jeune homme de vingt ans qui devait à tout prix partir en guerre pour défendre sa patrie, moi.

on était une sacrée bande de conscrits, poursuit le Comédien, de chairs à canon, à roquette, à obus, à signer, à partir combattre un ennemi imaginaire, il suffit qu'on nous dise que c'était un ennemi et on trouvait mille raisons pour l'abattre, le jour du départ, il pleuvait des larmes un peu partout dans la ville, des larmes coulées derrière les persiennes et les volets fermés, des larmes sous-entendues, pliées sous des codes-barres, des larmes racontées au téléphone ou sur des feuilles blanches, en quête d'une consolation, des larmes à genoux devant Dieu, Allah ou je ne sais quoi, puis des brèches pour espérer, continuer à espérer, à croire que le retour de ceux qui partent en guerre est quand même quelque chose qui est de l'ordre du possible, au bord des larmes coulaient aussi des mots, écris-moi mon amour, écris-moi mon fils, je t'aime, je te fais confiance pour les réduire en miettes ces sales cons qui se donnent pour les maîtres du monde, c'est nous les maîtres du monde, on fait ce qu'on veut, on frappe qui on veut, quand on veut, on n'a de compte à rendre à personne, je compte sur toi pour les faire disparaître de la surface de notre planète à nous, je t'attendrai mon amour, dis au revoir à papa, au revoir papa, je t'aime mon ange, reviens vite, je t'aime mon chéri, je n'avais pas pleuré, ma mère non plus, le jour du départ, je savais tout ce qu'elle devait se mettre dans la tête, que je n'allais plus rentrer, d'ailleurs n'est-ce pas pour ça qu'on l'a inventée, la guerre, une fois parti pour ne plus rentrer, pour crever comme un chien, elle pensait à moi, ma mère, moi je ne pensais à rien, au fait je pensais à ce héros que je deviendrais, si par miracle je revenais, un de ces héros qu'on couronne de gloire et d'applaudissements, ces rescapés du sang, des bruits d'explosions, des pluies d'obus, des cris de blessés, je les avais dans ma tête, j'avais envie d'être une célébrité, un vrai héros, c'était pas pour rien, quand j'étais enfant tout le monde disait que ceux qui font la guerre sont des héros, ils passent à la télé pour être acclamés par une foule immense, donc je voulais moi aussi être un héros pour passer à la télé et être acclamé par une foule immense, je voulais l'être pour mon père, pour réaliser ce qu'il avait toujours rêvé, réaliser son propre rêve, j' imagine comment elle serait ma mère ce jour-là, avec son sourire lumineux, elle serait aux anges en voyant son unique fils devenir héros national, elle serait fière de me regarder à la télé, c'est mon fils, c'est mon fils, dirait-elle, ma mère est la seule femme qui ne m'a jamais abandonné, pourquoi maman, dis-moi pourquoi tu ne m'avais pas convaincu de ne

pas y aller, de ne pas signer ce foutu papier, de ne pas vouloir être un héros national qui passe à la télé pour être acclamé par la foule immense réunie sur la place de la liberté, de la merde ou je ne sais quoi, une foule au fond qui se fout de ceux qui ont donné leur vie pour une cause inconnue, souvent pour sauver ceux qui sont revenus, qui ne sait qu'acclamer, comme une idiote, je pensais aussi à cette phrase de Céline *il y a bien des façons d'être condamné à mort*, à l'époque où mon père était mort je n'avais pas encore l'âge pour comprendre, je croyais que les morts aussi pouvaient être des héros, oh que si, il y a des morts qui sont plus vivants que nous, mais, croyez-moi, ce n'était pas le cas pour mon père, et pour bien d'autres encore qui ont défendu leurs couleurs sur des terres lointaines et inconnues, tout ce qu'elles valent leurs actions ce ne sont que quelques coups de feu en l'air suivis de ce morceau débile bien connu joué à la trompette, ce qu'ils appellent la *salve des adieux*, un drapeau habilement plié remis à la veuve, une tape sur l'épaule du fils, *requiescat in pace*.

Bon Dieu de merde, je veux qu'il arrête le Comédien, qu'il arrête de jouer, de radoter, de pleurer, et tout, après tout qu'est-ce qui nous dit que tout ce qu'il racontait était la vérité, n'était pas des bobards pour s'en sortir avec un paquet de cigarettes ou quelques sous, comme tant d'autres l'ont fait avant lui, qu'il n'avait pas été envoyé par le Chasseur en perspective d'un nouveau coup, le Propriétaire continuait à l'écouter avec plus d'attention encore, ferme comme du fer, sans pleurnicher, poursuit l'ex-militaire, d'un regard de dernière fois, je regardais ma mère disparaître au premier coin de la petite rue où nous habitions, si vous connaissez Julia Roberts, vous n'avez pas besoin d'imaginer à quoi ressemblait ma mère, c'était son sosie, le même visage allongé, la même taille, le même sourire enfantin, enfin elles avaient tout en commun, elle et la vedette de *Pretty Woman*, pas une nuit sans qu'elle n'ait pensé à mes lettres, à cette voiture qui passe de porte en porte pour annoncer la disparition des soldats, ces nouvelles qui allaient sans doute plonger ces familles dans des tristesses profondes et irréparables, je sentais ses entrailles se déchirer dans les miennes, plus loin encore en moi au point de m'imaginer à sa place, regarder mon unique fils partir en guerre, oh non, jamais, au grand jamais, il pourrait me haïr toute sa vie, je ne le laisserais pas signer ce foutu papier, il partirait pas, allez tous vous faire foutre, vous tous les hommes militairement habillés du monde qui passent de porte en porte arracher des jeunes à leur famille pour les envoyer à la boucherie, oui c'est ce que j'ai dit, allez tous vous faire enculer, oui j'ai fait la guerre, et ça c'est pas de la crotte de chien, regarder des milliers de gens mourir comme ça pour rien, juste parce que c'est la guerre, juste parce que quand il s'agit de la guerre les morts doivent atteindre les millions, j'ai perdu des amis, des ennemis devenus amis en cours de route, j'ai perdu la fille qui devait devenir ma femme un jour, si toutefois je rentrais, croyant que j'étais mort, elle aurait pris pour mari un des fils d'un ami d'enfance de mon père et aurait mis au monde une petite fille, elle n'avait reçu qu'une seule lettre de moi, et dans cette lettre j'avais peur de tout lui expliquer, de lui faire part de mes inquiétudes, de lui dire comment on nous avait forcés de partir tuer des pauvres humains pour rien, des tueries qui n'ont pour fondements que la folie et l'absurde, comment c'est la pire chose que les hommes aient jamais inventée, la guerre, s'armer jusqu'aux dents pour attaquer des innocents, des inoffensifs, oui j'avais peur de tout

dire, de ne pas laisser faire le temps, dans l'espoir de rentrer un jour, ça chante encore dans ma tête, les bruits d'explosions, les cris des blessés et tout, les hurlements de la terre, ça ne fait que commencer, je savais que je ne lui écrirais plus, à cette femme, je pensais que je n'avais plus beaucoup de temps à vivre, vu la situation chaotique dans laquelle nous évoluions, explosions en série de voitures piégées, embuscades armées, manque de connaissance du terrain, bivouacs nocturnes dans des endroits précaires, nostalgie de la terre natale ou de l'être aimé, *on est en guerre, il faut improviser, surmonter, s'adapter*, ne cessait de nous répéter le lieutenant, il arrivait ce moment où je ne me sentais plus capable d'écrire, surtout avec les mains pleines de sang, avec tant de remords, tant d'âmes sur la conscience, tant de blessés à transporter vers un endroit plus à l'abri de la pluie du danger, du feu général, pour moi l'écriture a toujours été une activité hautement sacrée, avant quand j'écrivais, que ça soit une dissertation ou un poème pour un concours à l'école, je m'enfermais dans ma chambre, et même si le dîner était prêt ma mère ou Julia Roberts savait qu'elle ne devait pas me déranger, écrire, les autres le faisaient autant qu'ils avaient le temps, n'était-ce que pour rester en contact avec leur famille, leur dire, avec le cœur serré, qu'ils reviendraient, mentir, moi j'y arrivais pas, même après la mort de ma mère, quand je vais lui rendre visite, je ne fais que déposer les fleurs sur sa tombe, et m'en vais, sans mot dire.

on oubliait tout, la pluie dehors s'il pleuvait encore, les clients qui devaient arriver d'une minute à l'autre, la chanson du roi de la pop qui suintait dans les haut-parleurs et tout, pour écouter cet homme parachuté de nulle part et qu'on avait vu pour la première fois, qui jouait la pièce de sa vie, qui faisait tellement corps avec son personnage qu'on avait comme l'impression qu'on était là-dedans, que tout ça se passait ici même dans la boîte, que la guerre pouvait se faire rien qu'un instant dans une petite boîte de nuit au bout de nulle part, la guerre c'est du théâtre, mon ami, les comédiens c'est les autres, la scène c'est notre cœur, les accessoires sont les artilleries, les chars blindés, les obus, les missiles, on doit jouer, jouer jusqu'à ce que mort s'ensuive, ses gestes pleuraient, hurlaient la douleur humaine, en tirant avec ses bras qu'il disposait en mitrailleuse qui tremblaient aussi, il le faisait avec un tel réalisme qu'on aurait cru voir du bout de ses doigts gicler les balles, au point que je me palpais pour vérifier si j'étais pas touchée, c'était dans sa bouche que le danger était le plus véritable, ses mots bourrés de colère et de larmes, ses pas indécis qui me rappellent un tantinet mon ivrogne de père ou celui que je croyais l'être, un soir en rentrant, soûl comme un cochon, il a mis les couverts et chié dans toutes les assiettes qu'il a pu trouver dans la maison, le repas est servi qu'il nous haranguait, venez donc tous ma très chère famille, venez vous régaler, tout le monde était resté couché, indigné à l'idée d'avoir sa merde à nettoyer le lendemain, comme presque tous les matins du monde, était-ce l'alcool qui le faisait parler ainsi, le Comédien, trouver facilement ses mots, des mots pleins d'épopées de sang d'armes miraculeuses, de pays qui se disputent d'autres pays comme des chiens la charogne, qui continuent à bombarder parce qu'il faut bombarder pour montrer sa toute-puissance, violer les frontières des autres, armés de ces mots de destruction massive qui tuent, enculent, pillent jusqu'à ce qu'il n'en reste rien, forces de maintien de la paix, mission de je ne sais quelle stabilisation de je ne sais quoi de merde, applaudissez leurs mots s'il vous plaît, paix, démocratie, coopération, reconstruction, développement durable, mondialisation, et toutes ces conneries, applaudissez encore une fois, tout ce monde de mensonge, broyeur de chair, buveur de sang, était caillé dans ses yeux écarquillés devant tant d'horreurs, comme si là devant lui sanglotaient encore des blessés, tombaient des êtres humains sous les rafales qui n'en finissaient pas, volaient en confettis des immeubles et tout,

criaient des hommes qui avaient envie de fuir, échapper à la monotonie des missiles, aux pluies du feu, des obus et des roquettes, mais qui n'avaient plus de jambes, plus de conscience et de souffle, sous cette pluie de feu général couraient des mères qui portaient le cadavre de leur enfant et des maris celui de leur femme, pleuraient des bébés à côté des cadavres de leur mère ou de leur père, des hommes qui criaient en regardant leur épaule sans bras ou leur bras sans main, des villes entièrement disparues sans laisser de trace, là sous les yeux, dans le silence de tombeau de la boîte, tout était clair, visible, les morts sont des chanceux, quel péché avais-je donc commis pour être condamné à vivre, enfin disait le Comédien, on ne pouvait pas contenir nos larmes, on pleurait des hallebardes, je sentais monter en moi une colère atroce, à nulle autre pareille, j'imagine un instant que j'étais à la place de cet homme, et que je devais laisser ma Julia Roberts pour partir tuer des pauvres gens, des innocents pour rien, me sacrifier au nom d'idéologies irréconciliables, pour un système qui ne sait que j'existe que quand il a besoin de moi, le Propriétaire a avalé d'un trait le reste de son verre, c'est la deuxième fois que je l'ai vu pleurer.

je danse pour oublier que je danse, me libérer de moi-même, échapper à toutes ces images en cavale, tous ces mots, à la mort de ma sœur avec deux enfants sur les bras et deux maris sur le ventre, aux mille et un bras du monde qui m'enserrent à la fois, m'oublier, t'oublier, tout oublier, si seulement tout pouvait s'oublier, je danse dans l'œil du cyclone, pour oublier le cul de la vieille que j'essuie, la chasse d'eau que je dois tirer après, pour chasser son caca, j'ai trop souvent rêvé d'être ce caca chassé pour partir dans les conduits, à travers les veines de la ville, ailleurs, loin d'ici, très loin, danse, danse, danse, atteindre le sommet de la dernière colline de moi-même, danse, partir avec une enveloppe, faire de moi une salope vendable, une chienne à talent, danse, enjamber mes murs, ma mémoire aussi, danse, affronter cette armée de voix qui avance de l'intérieur des autres, cage à vagues sans merci, à flots déchaînés, à d'autres aveuglements, regarde comment elle danse celle-là, c'est une putain née, c'est pas des seins ça, c'est des garde-mangers, des bols bleus qu'elle agite pour mendier son existence en langue étrangère, elle n'est pas mal celle-là, tu crois qu'on pourrait lui demander de coucher avec Médor, notre chien, c'est rien qu'une pétéasse, jette-lui l'argent à la figure, il m'arrive souvent de céder, de ne pas voir venir ces glissements, quelle chair est capable de fuir tout le temps, de se satisfaire rien qu'en se regardant dans son miroir, de ne pas se faire baiser et s'en sortir avec une expérience en plus, mais il y a toujours une voix, ta voix peut-être ou celle des dieux surgie du plus profond de moi-même, de nulle part, toujours au bon moment pour me dire non ou fonce, au fait, je ne sais plus pourquoi je continue à te raconter toutes ces choses, j'ai tellement peur de ne pas pouvoir te parler un jour, peur de te perdre dans cette foule dans ma tête, ne plus me souvenir de toi, que tu ne sois réel, n'existes vraiment, toi la seule personne à qui je peux vraiment m'ouvrir et qui m'écoute vraiment, malgré la distance, ces paysages désertiques, si étranges tout le long de l'autoroute de ma vie, malgré mes conneries et la présence de cet homme qui me prend dans les escaliers de mon appartement, qui ne peut pas attendre que je fouille dans ma valise ou dans la poche de mon imper pour sortir les clés de la porte ou mon diaphragme, comme toi il avait des tresses et des yeux toujours ailleurs, maigre, il était assis sur un banc, en attendant sans doute la prochaine rame de métro, avec sur ses genoux un cahier jaune qu'il avait sans doute volé à un ami qui l'avait reçu d'une jolie petite fille qui voulait sans doute

qu'il garde le souvenir de leur rencontre ou acheté dans une de ces papeteries en ville où la caissière avait cette manière bandante de parler aux clients pour les exciter et les envoyer paître après, dans ce cahier il écrivait sans arrêt, faisant fi de cette jeune fille qui pleurait à côté de lui, c'était inconsciemment qu'il ne lui avait pas demandé ce qu'elle avait, s'il pouvait l'aider, à force d'être à fond dans ce qu'il faisait, les écrivains ont cette manie de promener leur regard autour d'eux ou fixer un endroit qu'ils ne fixent pas vraiment, à la recherche d'une phrase, une image, un mot, ou tout simplement pour réfléchir, j'ai croisé son regard ou il a croisé le mien à un de ces moments de son travail de création, j'ai tout de suite senti dérapier en moi quelque chose d'inhabituel, d'inexploré, qui devait être un poids ou un fossé dont lui seul pouvait me débarrasser, et je m'étais laissé entraîner dans ses courants, ça allait si vite que j'avais même pas eu le temps de penser, de réaliser combien j'étais bête, quant à la jeune fille, personne ne devait la connaître dans le coin, elle devait n'être personne, juste une ombre parmi cette infinité qui s'esquive dans tous les coins du monde.

je n'essuie plus maintenant le cul de la vieille, je ne tire plus la chasse d'eau pour chasser son caca, elle va plus pouvoir me raconter ses histoires, et moi je ne vais plus pouvoir non plus m'imaginer être une jeune étudiante en sociologie, en histoire de l'art ou en littérature à ses côtés dans ses multiples voyages à Londres, Paris, Rome, Rio, New York, pour ne citer que ces grandes destinations, ça y est, c'est fini, on n'a plus besoin de tes services, ma grand-mère vient de mourir, me disait d'un trait mon répondeur la nuit dernière en rentrant, tout à coup je me mettais à fouiller dans ma valise, qu'est-ce qui m'arrive, je me rappelle avoir eu un paquet de cigarettes que je devais offrir à cet homme assis au coin de la rue, on était en fin de semaine, je l'ai trouvé le paquet de cigarettes, j'en ai sorti une, je l'ai allumée, aspiré un bon coup, laissé s'échapper une bouffée que je chasse d'une main en toussant, comme si c'était la première bouffée de ma vie, c'est que j'ai toujours eu du mal à voir de la fumée sortir de moi comme un cratère en colère, je tourne les yeux vers le répondeur, comme pour lui dire que je ne crois pas un seul mot de tout ça, un répondeur ça n'est pour rien, ça n'invente rien, ça ne fait que ce qu'il vient de faire, passer les mots des autres ou tout simplement répondre, je ne sais pas si je suis en quelque sorte soulagée ou triste, si quelque chose de tout ça va me manquer, je ne sais pas, pense à rien, n'espère rien, je glisse doucement sur ma pente, le temps saura toujours se défaire, peu à peu, en peu de temps, le temps de ramasser mes petits trucs, mes fringues, quelques bouquins, faire mes valises, foutre le camp, partir loin d'ici, plonger ici pour remonter ailleurs, encore plus loin que l'ailleurs, recommencer une autre vie où personne ne me connaît, ne sait qui je suis, d'où je viens.

l'homme au cahier jaune passait le plus clair de son temps à écrire, assis sur un de ces bancs où les passagers posent leur derrière en attendant le prochain métro, il écrivait sans arrêt, sans jamais vraiment remonter à la surface, il pouvait y rester une année, et même plus, avant c'était pour fuir le froid dehors qu'il entrait dans le cul de la ville, maintenant c'est pour écrire, jusqu'à ce qu'il découvre que c'était le meilleur endroit au monde pour un homme comme lui, pour planter le décor de ses romans-fleuves, comment a-t-il fait pour réussir à tromper aussi longtemps la vigilance de la brigade spéciale du métro, y demeurer aussi longtemps sans se faire arrêter, ça personne ne pouvait le savoir, sa première copine était une étrangère, la seule peut-être qu'il voulait vraiment dans sa vie, passionnée de récits de guerre, elle lui en parlait comme on raconte l'histoire de sa vie ou de n'importe quoi, elle savait tout sur les guerres, réelles ou fictives, les plus violentes, les plus débiles, les séquelles, leur sournoise vérité, tout ça volait de ses lèvres à travers des phrases nettes et simples, commençant par les plus anciennes, celle de Troie ou du Péloponnèse par exemple, en passant par les deux mondiales, les tribales dans les fourrés africains, les israélo-palestiniennes, pour s'arrêter à toutes celles qui persistent encore aujourd'hui, il y en a une qu'elle avait mis plus de temps à raconter, celle du Rif au Maroc où un peuple de montagnards berbères avait mis au tapis les puissances européennes, elle avait mis plus de temps à lui en parler parce que les parents de ses grands-parents avaient sans doute combattu aux côtés de ce grand chef paysan dont le nom m'échappe, qui avait fait vaciller l'illusion coloniale, ou peut-être parce qu'elle ressemble en bien des points à celle de l'indépendance haïtienne, elle disait souvent avoir un faible pour ce pays, quelle histoire, disait-elle, toujours la même interjection à chaque fois, sans plus, quant à lui, il s'était vraiment rendu compte de la magie, du pouvoir de l'écriture, mais aussi de son incapacité à panser certaines plaies, à mettre fin à toutes ces foutues guerres entre les humains, après sa mort, *elle a été poussée sur les rails du métro par un dos qui bousculait tout sur son passage pour s'échapper*, commentait ce jeune mec du journal de la mi-journée, qui était dans la ligne de mire de toutes les filles et de quelques mecs aux bras flottants aussi, depuis qu'il avait été couronné journaliste le plus sexy de l'année, et en ce qui se rapportait à la presse écrite, ce n'était que de simples faits divers auxquels on n'accordait pas trop d'importance, qu'il fallait noyer dans

l'océan de publicités pour des ustensiles de cuisine dernier cri, de radotages sur la vie conjugale, de rubriques, genre *comment mastiquer sans broyer la nourriture*, *vivre beaucoup mieux*, gratte-ciel de phrases lubrifiées, domestiquées, dépassées par le trop-plein de faits saillants de l'actualité, les propos tenus par le pape Jean Paul je ne sais quel numéro, ce petit pompeux toujours en blanc, boubou blanc, bol blanc sur le crâne, en ce qui a trait aux dernières érections dont l'église catholique est le scandale, la mort du chef d'Al Qaïda, Libye, Kadhafi, Obama, Sarkozy, qui sera Miss Univers, Ballon d'or, la prochaine personne à être poussée sur les rails du métro par le dos qui bousculait tout sur son passage pour s'échapper, le sang de ce corps coupé en plusieurs morceaux, réduit en miettes par cette bête métallique éclaboussant tout, même les écrits de cet homme, des romans qu'il garderait sans doute longtemps encore dans sa sacoche en bandoulière sans jamais penser à les publier, ça va de soi, il est des gens qui écrivent juste comme ça sans autre but que de s'apaiser, investir un autre lieu, soit ils trouvent des tonnes de cahiers jaunes pour écrire, soit ils se dépêchent d'aller mieux.

désolée d'être toujours en partance, les yeux secs, assoiffés d'horizon, sans jamais être effleurée par l'idée de revenir en arrière, sur le tombeau de ceux qui ne sont plus, ma mère, mes amours et mes nuits d'antan, non il n'y a pas d'excuse qui tienne, je sais, je ne suis pas la seule fille au monde qui ait été violée par son propre père à douze ans, qu'on ne s'expie pas par la fuite, comme j'ai choisi de partir, je pourrais aussi choisir de rester, oui je pourrais aussi choisir d'accepter de jouer mon rôle de condamnée à être une victime, non, je suis partie, je me suis réveillée un bon matin et j'étais plus là, comme si tout cela s'était passé à mon insu, sans que je n'y prenne part, je ne me rappelle plus comment, sinon quelques images qui clignotent dans ma tête, des âmes entassées, engourdies, engluées dans leur inertie, à la dérive au beau milieu de nulle part sur l'immense route liquide, kyrielle de corps flottants vers leur solitude, déchaînement funèbre de vagues folles, hérauts de la profonde étreinte océane, partir rien que pour rien, sinon pour partir, c'est l'heure mon capitaine, faut m'embarquer, faut nous embarquer tous, faut tout oublier, ne pas regarder en arrière, c'est devant que ça se passe, se trouve l'horizon, s'en aller par tous ses pores, par toutes ses veines, loin ailleurs, comme un rêve qui a duré plus de temps qu'il fallait, les malles bourrées d'histoires à jeter par-dessus bord, de débris d'une vie partagée entre le sang et la mer, entre les cours à la fac et le stage dans une des entreprises privées de la capitale où la directrice s'enorgueillissait de sa ressemblance avec Hillary Clinton et regardait tout le monde de haut, ne manquait pas une occasion de parler de tous ces pays qu'elle connaissait, de ses biens, une belle maison, une voiture dernier cri, un mari ministre des Affaires étrangères et homosexuel, et tout le bazar, sans oublier sa grande fierté d'être le sosie de l'une des femmes les plus puissantes au monde, je parie que le jour où elle rencontrerait Bill Clinton, elle pleurerait comme un enfant devant ses gardes du corps pour qu'ils la laissent se faire prendre en photo avec lui, mais ils lui diraient *désolé Madame, le président est occupé, il est en train de rire avec ses amis*, c'était tout ce qu'il fallait faire pour accéder au marché du travail, se prostituer, ramper, cesser d'importuner cette femme avec mes Madame la directrice, Hillary, il fallait l'appeler Hillary, Hillary Clinton, comme la secrétaire d'État, pour ne pas me faire remercier de la même manière que les autres avant moi, brutalement, enfin bref, à la fac c'était pas moins chiant, que des salles remplies de zombies des

deux sexes qui écoutaient attentivement ces profs exercer leur métier de merde, comme ils le disaient souvent eux-mêmes devant toute la classe ou à leur compagnon de bouteille, il paraît que les gens se racontent mieux en buvant, le va-et-vient de leur main décharnée sur le tableau explicitant des tas d'énoncés mathématiques, de phrases complexes, et toutes ces conneries, cette main dont la blancheur est une œuvre de craie, j'en avais assez moi de me faire postillonner pour des choses toutes bêtes par ces espèces de diplômés, de forts en thème, de docteurs en je ne sais quel mot qui se termine par le suffixe *logie* ou *isme*, d'être une étudiante, il y a mieux que ça dans la vie, qu'assister aux cours de ces tarés qui viennent jeter toutes leurs frustrations de cocu, d'employé mal payé sur des classes qui se laissent faire, je préférerais mille fois me suicider ou me marier pour en finir avec tout, pour tout dire, je n'ai jamais pensé à me marier, passer sa vie à coucher avec le même homme, à respirer au nom d'un foutu pour le meilleur et pour le pire la même mauvaise odeur qui se dégage de ses pieds ou de son haleine, c'est la plus conne des conneries, au fait je ne pense pas qu'un homme c'est ce dont j'ai vraiment besoin dans ma vie, une sale union souvent bénie par un prêtre homosexuel ou un pasteur trafiquant de cocaïne qui fait construire des églises à travers tous les départements du pays pour désamorcer les projecteurs sur la provenance de son fric et tout, aussi souvent que le monde se dilate entre nous, que le temps nous repousse chacun dans le sens opposé, tu restes toujours le même, inébranlable, inclassable, toujours plongé dans cet ailleurs que tu t'es inventé tout seul, quand sonne l'heure de la fugue, l'heure de laisser la terre tourner toute seule sur elle-même comme une pauvre conne, autrement un homme bizarre, c'est tout ce que tu es, je veux dire quelqu'un qui ne fait pas des choses qui ne lui ressemblent pas, complètement perdu, ça va de soi, les mecs dans ton genre n'offrent pas de fleurs aux femmes, les invitent pas à danser, boivent pas de vin, la plupart du temps se foutent pas mal de ce que veulent les femmes, vont pas dans les restaurants les plus chic de la place et font pas comme dans ces films débiles où il y a toujours un idiot qui s'agenouille aux pieds de sa copine, en la regardant droit dans les yeux, avec dans la main une petite boîte qu'il finit par ouvrir sous des yeux écarquillés d'émotion et des lèvres tremblantes qui disent oui plusieurs fois en sautant à son cou, comme si de toute sa putain de vie de merde elle n'avait jamais vu une petite boîte avec un anneau dedans ou de geste plus romantique que celui-ci, un fils de pute qui se baisse bien bas pour demander à une femme sa main, où va le monde, le pire dans tout ça c'est que tous ceux qui se trouvent dans ce restaurant se mettent à applaudir, jusqu'à pleurer, ils n'ont rien vu d'aussi romantique, me marier pour me donner plus de raisons de cesser d'être toujours en partance tout le temps ou quoi, pour

prouver aux autres que je suis une femme, une vraie, que j'ai moi aussi le don de captiver un homme jusqu'à lui faire perdre la tête, l'entraîner vers sa propre chute, j'en ai assez de prisons comme ça dans ma putain vie, enfin bref, je ne reviendrai pas, je dois rester ici et te laisser faire ta vie là-bas, oh que si, tu peux y arriver sans moi, il est temps pour toi de te dire que le monde ne se résume pas à ce que tu as là sous les yeux, au quartier, aux latrines, d'aller au-delà de ce que tes yeux peuvent voir, de ce que tes mains peuvent toucher, je t'aime, tu es l'amour de ma vie, il n'y a que toi que je ne peux aimer vraiment, si aimer vraiment est une chose qui est de l'ordre du possible, du raisonnable, toi à qui je peux tout dire, qui m'écoutes vraiment, ici c'est ma vie, ma vie est ici, je ne sais pas si je l'ai toujours rêvée cette vie au fond d'une île à l'autre bout du monde, de nulle part, sur un divan à radoter, à t'inventer avec des mots, à tenter de combler un vide aussi profond que l'éternité, je sais qu'en vrai c'est déjà ça, je n'ai pas à me blâmer, à regarder le passé avec des yeux mouillés, voire à me souhaiter tout le mal du monde devant les détours qui s'offriraient à moi, c'est moi qui suis partie, mais pas ce que l'on était, est, ressent l'un pour l'autre, enfin je crois, c'est ma manière à moi d'affronter toutes ces images qui se dressent, qui persistent, qui ne dégagent pas, comme certaine merde, tu t'essuies, tu t'essuies encore, il en reste toujours sur le papier, tu décides alors de remonter tes culottes et de mettre du papier cul dans ton caleçon pour ne pas le tacher, toujours est-il que tu ne comprendras pas, que tu me demanderas de dépasser tout ça, d'être forte, je ne peux rien dépasser, je ne peux pas être forte, je ne peux que me battre, je suis la fille du Commandant, la fille du viol, aujourd'hui encore ma sœur a appelé, elle a dit les mêmes choses, qu'elle était morte, qu'elle n'existait plus, que c'était fini pour elle, qu'elle avait laissé deux enfants sur les bras de personne et deux maris sur le ventre de toutes les gonzesses du quartier, qu'elle était partie retrouver *cette petite lumière là-bas*, la seule chose qu'il me reste à faire je crois.

Les latrines

Une plongée dans les bas-fonds de Port-au-Prince

Un quartier délabré, des latrines et des voix se répondent en écho. Les radoteurs de la place d'Armes refont le monde. Les confidences. Les misères. Les tracasseries. Les amours. Les folies. Les exils. Les voix s'entrecroisent, tantôt graves, tantôt intimistes, dans ces mille et une nuits de la vie port-au-princienne. C'est à l'ombre des latrines que chaque personnage se cherche une histoire, une humanité, une conscience et une identité. Le roman *Les latrines*, métaphore d'une société aux prises avec ses démons, ses failles et ses joies, donne voix et corps aux damnés de la terre. Résultat : un regard puissant, subversif, sans concession. Lisez ce nouveau prodige de la littérature haïtienne, découvrez cette voix insolite.

Né en 1983 à Port-au-Prince, Makenzy Orcel est poète et romancier. Il a publié chez Mémoire d'encrier *À l'aube des traversées et autres poèmes* (poésie, 2010) et *Les immortelles* (roman, 2010). Il vit à Port-au-Prince.

Illustration et graphisme
Edenre Bienvenu

ISBN 978-2-920713-01-0



9 782923 713618

MÉMOIRE
D'ENCRIER
.com